

Dissertation contre l'usage des bouillons de viande, dans les maladies fébriles / Par Paul-Charles de Laudun.

Contributors

Laudun, Paul-Charles de.

Publication/Creation

Paris : Chez Dessain junior ... : [Chez Méquignon l'ainé ...], 1779.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/sr7w2vex>

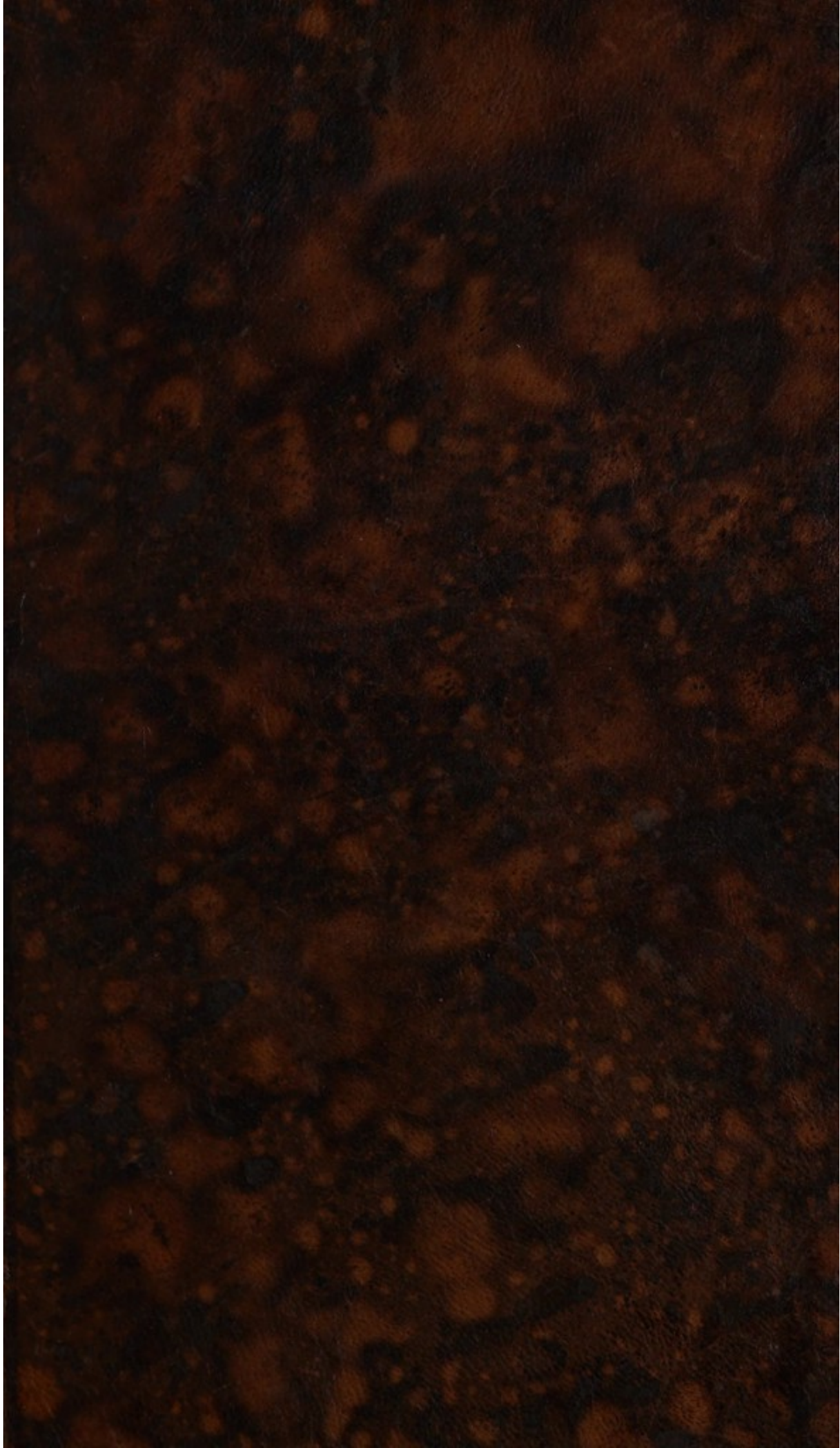
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

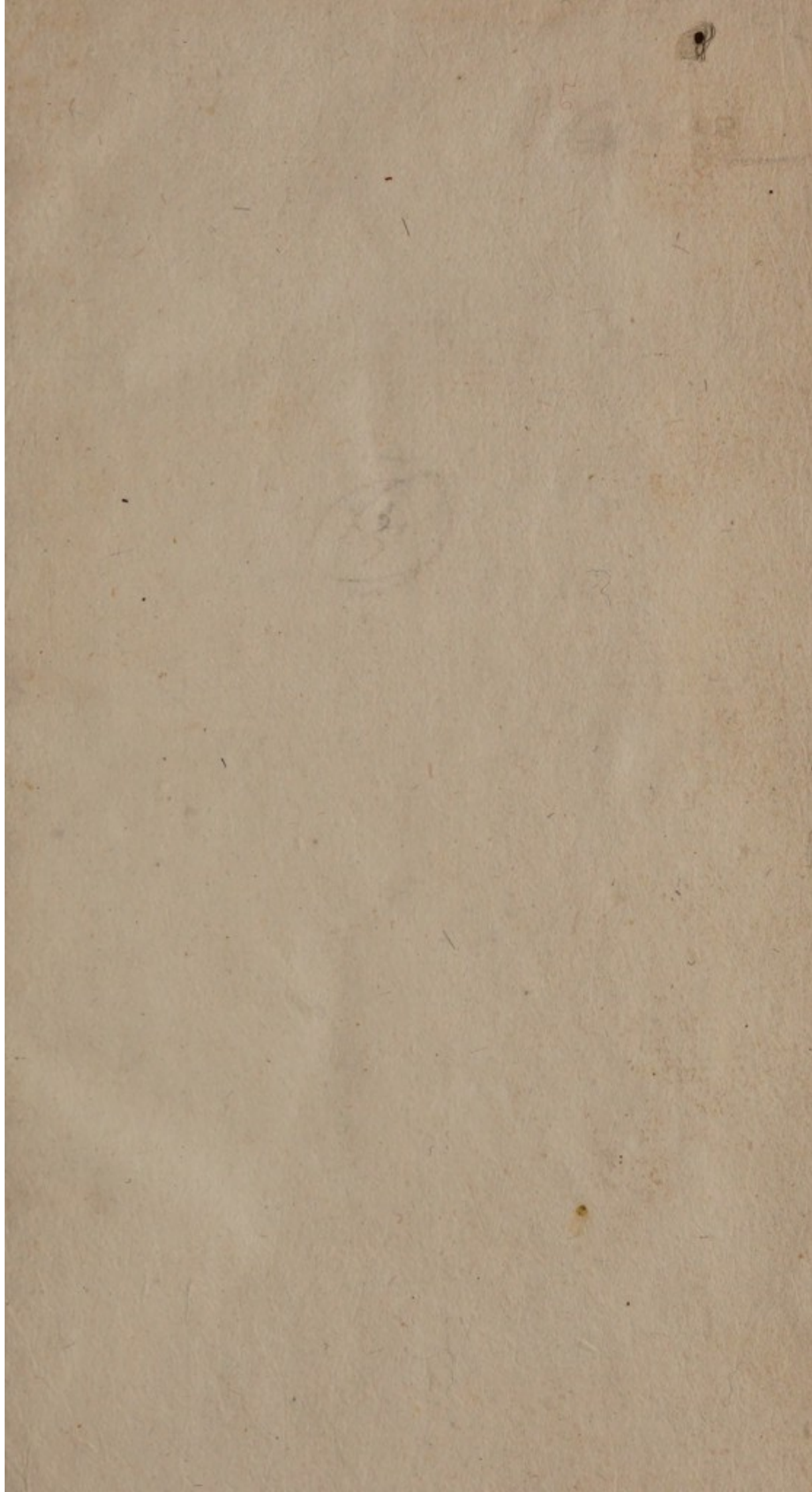
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



Supp 57442/A

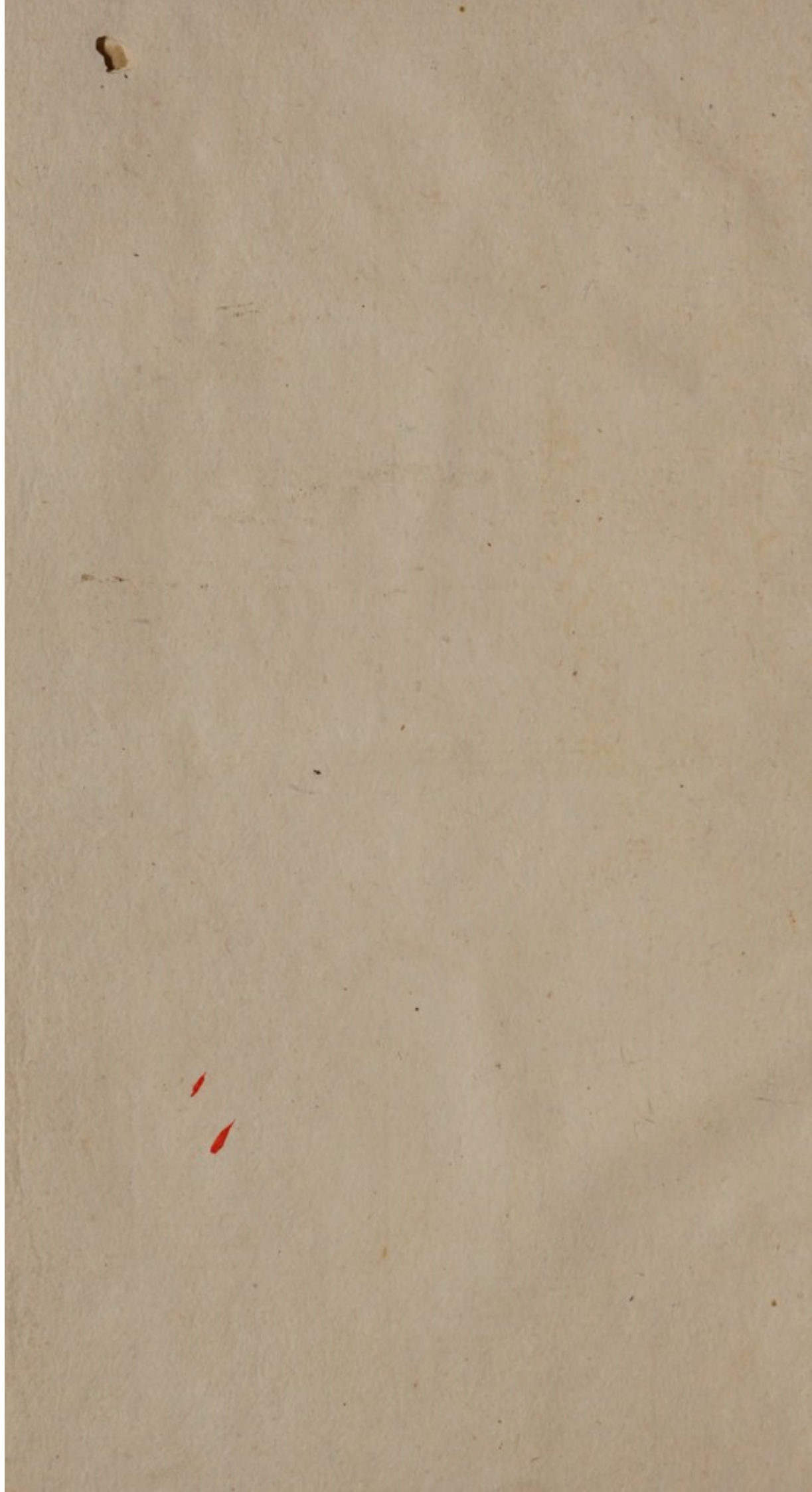




DISSERTATION

CONTRIBUTION

TO THE



DISSERTATION

CONTRE L'USAGE

DES

BOUILLONS DE VIANDE.

1840

PROCEDES

DE

BOULONNIS DE VIANDE

DISSERTATION

CONTRE L'USAGE

DES

BOUILLONS DE VIANDE,
DANS LES MALADIES FÉBRILES.

*Par M. PAUL-CHARLES DE LAUDUN, Docteur
en Médecine de Montpellier, Médecin à Tarascon
en Provence.*

Lædunt namque febrientes : quia caro , ova , pisces
& juscula facilè tum cadaverantur ac minimè nutriunt.

HELMONT, de Febris, cap. XII, p. 772. 4.



A P A R I S.

Chez { DESSAIN junior, Libraire, quai des
Augustins.
MÉQUIGNON l'ainé, Libraire, rue des
Cordeliers, vis-à-vis l'Eglise de S. Côme.

M. D C C. L X X I X.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

LIBRARY

CONTRIBUTOR

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

5730 S. UNIVERSITY AVENUE

CHICAGO, ILLINOIS 60637

TEL: 773-936-3700




PARIS

(Dress in junior, library, and the
the university of Chicago, the
the university of Chicago, the

UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT



AVANT-PROPOS.

JE suis peu surpris de voir les médecins soutenir des opinions différentes sur des objets de théorie & de pure spéculation ; mais je suis étonné de ne point les trouver d'accord sur la diète (1) ou sur le régime de vivre des fébricitans ; point de pratique d'autant plus essentiel, à mon avis, que

(1) *Régime de vivre, qui règle le boire & le manger. Vocabul. Franç. Je prends ici ce terme suivant l'usage ordinaire, bien différent de la signification qu'il a parmi les médecins, qui entendent par diète l'usage des six choses qu'ils appellent non-naturelles : l'air, le boire & le manger, le mouvement & le repos, le sommeil & la veille ; les excrétiions, & enfin les passions de l'ame. Voyez Castelli Lexicon, au mot Diætā.*

les fièvres sont les maladies les plus communes, & que le régime de vivre paroît le point capital de leur traitement; car il n'est pas toujours temps de faire des remèdes dans les maladies fébriles (1); mais il est toujours nécessaire de nourrir les malades convenablement.

Tous les anciens médecins ont employé une nourriture végétale dans les fièvres: je ne connois

(1) M. Voullonne, professeur en médecine de l'Université d'Avignon, marchant d'un pas assuré sur un terrain neuf, vient de donner un excellent *Mémoire sur la Médecine agissante & sur l'expectante*, que nous regardons comme supérieur à tous les éloges qu'il a reçus. Cet Ouvrage, en 1776, a remporté le Prix au jugement de l'académie de Dijon, qui, depuis plusieurs années, propose les programmes les plus intéressans pour la médecine.

qu'*Arétée de Cappadoce* & *Alexandre de Tralles*, qui se soient un peu écartés du régime prescrit par *Hippocrate*, & qui aient parlé de viandes & de bouillons, mais dans certains cas seulement. Ce n'est qu'au seizième siècle de l'ère chrétienne, que *Fernel*, *Lommius* & *Houllier* ont commencé d'introduire l'usage des bouillons de viandes dans ces maladies; ils conseillent pourtant d'employer, & ils mettent au premier rang le régime des anciens; ils allient l'usage des végétaux avec celui des bouillons de viande: & ils recommandent d'altérer & de corriger ces derniers avec les acides & avec les plantes herbacées. Ceux qui les ont suivis de près dans le dix-septième siècle,

Mercurial, Sennert, Rivière, &c. se sont encore plus écartés du régime végétal, & ont fait un plus grand usage des bouillons de viande; on en est enfin venu peu à peu au point de ne donner pour nourriture aux fébricitans que ces bouillons seuls, sans correctifs & sans altération : usage si bien établi aujourd'hui, que nous le trouvons presque généralement adopté en France, en Italie & en Allemagne : c'est-là, en effet, le régime de vivre prescrit de nos jours pour les fébricitans par *Lobb*, par *Fizes*, par *Astruc*, &c. Dans ce siècle, de *Haen* seul, à l'exemple de *Fernel* & de ses contemporains, pour corriger, ainsi qu'il le dit, la tendance que les bouillons de viande ont à la pourri-

ture, conseille de les mêler avec les acides. Ce médecin célèbre, seul aujourd'hui parmi ceux qui font usage des bouillons de viande, a employé en même temps les végétaux, qu'il paroît avoir mis au premier rang. Le régime de vivre des anciens, la nourriture végétale dans les fièvres, a cependant toujours eu des partisans, qui ont en même temps condamné l'usage des bouillons de viande dans ces maladies. Dans le dernier siècle & dans celui-ci, les médecins du plus grand nom font de cet avis : *Sydenham*, *Morton*, *Boerhaave*, *Hoffman*, *Huxham*, *Heister*, *Van Swieten*, *Haller*, *MM. de Gorter*, *Pringle*, *Tissot*, *Poissonnier*, &c. tous les médecins instruits, &

qui ne suivent pas aveuglément les traces des autres, paroissent aujourd'hui se réunir contre la nourriture animale dans les maladies fébriles, presque universellement condamnée en Angleterre & en Hollande.

Ayant adopté sur cette matière la façon de penser des hommes célèbres que je viens ici de citer les derniers, j'ai cru m'être assuré, par ma foible expérience, que l'usage des bouillons de viande étoit pernicieux dans les maladies fébriles. Ne le trouvant nulle part combattu avec toute la force qu'il me paroît nécessaire d'employer pour terrasser un monstre, dont l'empire est solidement établi, dans mon pays au moins; dans le cas de repré-

senter en qualité de conseiller-médecin de Sa Majesté , en assistant aux examens des aspirans en chirurgie & en pharmacie, j'ai rassemblé les raisons qui m'ont paru en démontrer évidemment les mauvais effets ; j'ai réuni les passages des auteurs les plus respectables qui le condamnent, & je les ai exposés dans un discours public, généralement approuvé de tous mes auditeurs. Engagé & sollicité par nombre de personnes éclairées, sur lesquelles ces motifs ont fait la plus vive impression, & qui ont pensé qu'étant connus du Public, ils pourroient contribuer à faire proscrire cet usage, qu'elles ont comme moi jugé nuisible à l'humanité ; ayant lieu d'espérer

qu'un Ouvrage sur cette matière pourroit opérer ailleurs le même effet que dans cette Ville, où l'on commence assez généralement à abandonner les bouillons de viande, & à employer une nourriture végétale, depuis que j'ai prononcé ce discours, je présente ici ces raisons & ces autorités avec un peu plus d'étendue, sous la forme de Differtation; non dans la vue de me faire auteur, n'ayant ni les talens, ni le temps d'écrire, mais avec la seule intention d'être utile: je me flatte qu'en faveur de ce motif on voudra bien excuser mon insuffisance, & me pardonner l'incorrection de style, que, malgré tous mes soins, je ne me sens pas en état d'éviter. « Je n'écris point

» pour moi, mais pour la vérité,
» ou pour ce qui me paroît l'être,
» fans inquiétude sur la façon de
» penser des autres. » *Non mihi,
sed rationi, aut quæ ratio esse vi-
detur milito, securus quod hic te-
net aut hic.* SCALIG. Je prie le lec-
teur de faire moins attention à
un auteur nouveau & inconnu,
qu'à la force des raisons, & au
poids des autorités que j'ai à rap-
porter. Je ne donne point mon
avis; je m'efforce de confirmer
celui des plus grands médecins
de tous les âges & de tous les
pays: je travaille à infirmer les
foibles raisons de ceux qui ap-
prouvent l'usage des bouillons de
viande.

Avant de présenter mon Ou-
vrage au Public, & pour lui don-

ner du poids, j'ai cru convenable de le faire revêtir d'une approbation, & je n'en ai point trouvé de plus honorable que celle de la Société Royale des Sciences de Montpellier, à laquelle le voisinage & les connoissances que j'ai dans cette ville m'ont fourni l'occasion de le présenter avec facilité. Cette respectable Compagnie a non-seulement fait la grace à ma Dissertation, soumise à son jugement, de lui accorder une approbation des plus avantageuses; mais elle y en a joint une autre, celle de son privilège pour l'impression. Afin que les Commissaires nommés par la Société Royale des Sciences pour l'examen de mon Ouvrage, pussent plus commodément vérifier

les passages des auteurs que je cite , j'en avois donné le texte tout au long, avec la traduction à côté ; mais , pour ne point alonger inutilement ma Differtation, je supprime ici ce texte , me contentant de l'indiquer dans des notes courtes , & je conserve la traduction , qui est des plus fidèles, pour pouvoir être entendue de tout le monde , principalement des femmes, qui sont plus particulièrement chargées du soin de la nourriture des fébricitans. J'ai donné en entier la traduction de ces passages , parce que la connoissance m'en a paru nécessaire pour n'être point suspecté de prévention, ainsi que j'ai lieu de craindre d'en être accusé d'abord par le titre de ma Differta-

tion, & enfin par la raison que le Public, pour qui principalement mon Ouvrage est fait, est dans l'impossibilité de consulter ces auteurs, qui ne se trouvent presque que dans les cabinets des médecins. Au reste, qu'on ne craigne point de voir les malades perdre leurs forces sans bouillons de viande; je me flatte de convaincre tout le monde, & sans réplique, qu'on les leur conserve plus avantageusement, & sans le moindre inconvénient, avec une nourriture végétale.



E X T R A I T

*Des Registres de la Société Royale de
Médecine.*

L'OUVRAGE de M. DE LAUDUN , docteur en médecine de la Faculté de Montpellier à Tarascon , dont la Société nous a chargé de lui rendre compte , est intitulé : *Dissertation contre l'usage des Bouillons de viande dans les Maladies fébriles.* Les raisons que l'Auteur rapporte contre cet usage sont fondées sur la théorie de la putréfaction des humeurs du corps humain , combinée avec celle à laquelle sont sujets les bouillons de viande ; sur l'autorité des plus grands praticiens , & enfin sur l'expérience.

M. DE LAUDUN donne le précis historique de tout ce que les auteurs de pratique ont écrit sur la manière de nourrir les malades atteints de maladies aiguës , en observant l'ordre chronologique depuis Hippocrate jusqu'à nous. Il a imité en cela René Moreau , qui nous a donné de cette manière l'histoire de la Saignée. Nous observerons à cet égard , que ces sortes de Précis historiques des tentatives des médecins dans le traite-

ment des maladies, ne peuvent être que que très-intéressans, en ce qu'ils renferment l'histoire des progrès de l'esprit humain dans la science la plus importante de toutes celles qui ont pour objet la conservation des hommes.

La manière dont M. DE LAUDUN a rempli cette tâche, concernant le régime des malades, mérite l'approbation de la Société, avec d'autant plus de raison, que sa Dissertation peut avoir une application particulière dans le traitement des maladies épidémiques, & qu'elle achevera de détruire un préjugé malheureusement encore trop répandu dans les Campagnes.

A Paris, ce 26 mai, 1778.

Signé, CAILLE & THOURET.

Je certifie que le présent Rapport, qui a été lu dans une de nos séances de la Société Royale de Médecine, est conforme à l'original contenu dans les registres de cette Compagnie.

A Paris, ce 27 mai, 1778.

VICQ D'AZYR,

Secrétaire perpétuel de la Société
Royale de Médecine.

EXTRAIT

*Des Registres de la Société Royale des
Sciences.*

Du 11 décembre, 1777.

Nous, Commissaires nommés par la Société Royale des Sciences, avons examiné un Ouvrage de M. DE LAUDUN, médecin de Tarascon, qui a pour titre : *Dissertation contre l'usage des Bouillons de viande dans les Maladies fébriles*. L'Auteur, animé du desir de détruire le préjugé qui s'oppose aux progrès d'une pratique utile à l'humanité, les combat avec avantage, par les raisonnemens fondés sur les principes généralement reçus, & sur-tout par ses propres observations, appuyées de l'autorité des plus grands médecins de tous les âges & de tous les pays. Nous pensons que cet Ouvrage ne peut que contribuer à répandre de plus en plus une vérité utile, & qu'il est digne de l'approbation de l'Académie, & de l'impression.

Signé, BRUN, CUSSON fils, CAPITAL neveu,

Je soussigné, certifie le présent Extrait conforme à son original, & au jugement de la Compagnie.

A Montpellier, ce dernier jour de décembre mil sept cent soixante-dix-sept.

Signé, DE RATTE,

Secrétaire perpétuel de la Société
Royale des Sciences.

EXTRAIT

DU PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartient: SALUT. Notre bien-amée la SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES de Montpellier, Nous a fait exposer qu'elle auroit besoin de nos Lettres de Privilège pour la réimpression de ses ouvrages. A CES CAUSES, voulant

favorablement traiter notredite SOCIÉTÉ,
Nous lui avons permis & permettons par ces
présentes de faire réimprimer, par tel Impri-
meur qu'elle voudra choisir, tous les Ouvrages
qu'elle voudra faire imprimer en son nom, en
tels volumes, formes, marges, caractères,
conjointement ou séparément, & autant de
fois que bon lui semblera, & de les faire ven-
dre & débiter par tout notre Royaume, pen-
dant le temps de vingt années consécutives,
à compter du jour de la date des Présentes;
sans toutefois qu'à l'occasion des Ouvrages
ci-dessus spécifiés, il puisse en être réimprimé
d'autres qui ne soient pas de notre SOCIÉTÉ.
Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires
& autres personnes de quelque qualité & con-
dition qu'elles soient, d'en introduire de réim-
pression étrangere dans aucun lieu de notre
obéissance, comme aussi de réimprimer, faire
réimprimer, vendre, faire vendre, débiter
ni contrefaire lesdits ouvrages, ni d'en faire
aucuns extraits sous quelque prétexte que ce
puisse être, sans la permission expresse &
par écrit de ladite SOCIÉTÉ, ou de ceux qui
auront droit d'elle, à peine de confiscation
des Exemplaires contrefaits, de trois mille
livres d'amende contre chacun des contreve-
nants, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hô-

tel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite SOCIÉTÉ, ou à ceux qui auront droit d'elle, à peine de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentés seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits & Imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits ouvrages, seront remis ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des Présentés: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite SOCIÉTÉ & ses ayant-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentés, qui sera imprimée

tout au long au commencement ou à la fin
desdits Ouvrages, soit tenue pour duement
signifiée, & qu'aux copies collationnées par
l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secré-
taires, foi soit ajoutée comme à l'original.
Commandons au premier notre Huissier ou
Sergent sur ce requis de faire, pour l'exécu-
tion d'icelles, tous actes requis & nécessai-
res, sans demander autre permission, & no-
n obstant clameur de Haro, Charte Nor-
mande, & Lettres à ce contraires : CAR
tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le
vingt-neuvième jour du mois d'août, l'an de
grace mil sept cent soixante, & de notre
règne le quarante-cinquième. Par le Roi en
son Conseil; scellé du grand sceau de cire
jaune.

Signé LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XV. de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Impri-
meurs de Paris, N^o 112, fol. 113. confor-
mément au Règlement de 1723, qui fait défen-
ses, Art. XLI, à toutes personnes, de quelques
qualités & conditions qu'elles soient, & autres
que les Libraires & Imprimeurs, de vendre,
débiter, faire afficher aucuns livres pour les
vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les*

auteurs ou autrement, & à la charge de fournir
à la susdite Chambre, neuf exemplaires prescrits
par l'Art. CVIII du même Règlement. A Paris,
ce 15 octobre, 1760.

Signé, V I N C E N T, Adjoint.

Collationné par Nous, Ecuyer, Conseiller
Secrétaire du Roi, Maison Couronne de
France, Contrôleur en la Chancellerie établie
près la cour des Comptes, Aides & Finances
de Montpellier.

Signé, S O E S S U,

DISSERTATION



DISSERTATION
CONTRE L'USAGE
DES BOUILLONS
DE VIANDE,
DANS LES MALADIES
FÉBRILES.

LES Médecins, dans les écoles & dans les livres, ne sont point d'accord sur le caractère & sur l'essence de la fièvre, quoique ce soit la plus commune des maladies qui affligent l'humanité (1).

(1) Sydenham dit en deux endroits, que les fièvres forment les deux tiers des maladies. *Epist. I, pag. 196. Dissert. epistol. pag. 256.* Par un calcul qui n'est pourtant pas bien exact, dans une pratique de vingt-six ans, je trouve dans ce pays, huit neuvièmes de maladies

2 *Usage des Bouillons de viande,*

Il est aisé de se convaincre de cette diversité d'avis, par les différentes définitions que nous en ont données les auteurs les plus célèbres: *Galien* (1), *Fernel* (2), *Sennert* (3), *Frédéric Hoffman* (4), *Boerhaave* (5), *Sauvages* (6) & tant d'autres, qu'il seroit trop long & ennuyeux de rapporter ici. Le soin même que prit *Boerhaave* (7) de ramasser & de

fébriles, sur une de non fébriles. Je fais mon compte sur toutes les maladies aiguës ou courtes, & chroniques ou longues, comprenant, sous le nom de fébriles, toutes celles dans lesquelles la fièvre est un accident qui entre dans leur caractère. Je renferme ainsi, sous cette dénomination, la phthisie, &c. & j'en exclus l'hydropisie, qui n'est accompagnée de fièvre qu'à la fin, & lorsqu'elle prend une terminaison funeste. Les fièvres seroient-elles plus communes en Provence qu'en Angleterre?

(1) *Isagogici libri. tom. VII, pag. 165. D. Definitiones medicæ.*

(2) *De febris. libri IV, cap. I, pag. 443.*

(3) *De febris. tom. II, cap. I, pag. 1.*

(4) *Medicin. rational. Systemat. pars I, sect. I, cap. I, pag. 9.*

(5) *Aphorism. 563.*

(6) *Nosolog. methodic. prolegomena, classis II, tom. I, pag. 198.*

(7) *Van-Swieten in Boerhaav. Aphorism. 562. tom. II, pag. 6.*

faire comme un tableau de tous les accidens fébriles , pour en retrancher ensuite ceux qui n'accompagnent pas toujours la fièvre ; travail par lequel il n'en laissa que trois : le tremblement occasionné par le froid fébrile , la vélocité du pouls & la chaleur ; ce soin , dis-je , n'a pas résolu la difficulté , de sorte qu'il est vrai de dire encore aujourd'hui , avec le célèbre M. *Lientaud* , que la Provence placera parmi les grands hommes qu'elle a produits , à présent premier médecin de notre bon roi LOUIS XVI. :

« Le vrai caractère de la fièvre est
» enveloppé des plus épaisses ténèbres ,
» & on n'en connoît pas mieux les diffé-
» rences, quoi qu'en aient dit les auteurs
» du premier rang.... Delà , plusieurs
» grands médecins ont cru qu'il seroit
» peut-être plus avantageux d'abandon-
» ner le plan sur lequel on a travaillé
» jusqu'à présent , pour s'appliquer à
» de nouvelles observations , qui , bien
» faites & comparées entr'elles , pour-
» roient fournir des connoissances plus
» solides (1). »

(1) *Synopsis univers. prax. med. Febres*
tom. I , sect. I , pag. 1.

4 *Usage des Bouillons de viande;*

Mais dans la pratique & au lit des malades, on est assez généralement convenu d'appeler fièvre les maladies, ou de regarder comme fébricitans, les malades dans lesquels on observe l'accélération du mouvement progressif du sang, marquée par la fréquence constante des pulsations du cœur & des artères. J'observe souvent, comme tous les autres médecins, dans les fièvres malignes, dont le caractère principal & distinctif, ainsi que l'exprime le terme *malin*, est, à mon avis, d'avoir une marche trompeuse & insidieuse; j'observe, dis-je, des temps où les malades ont non-seulement le pouls & la chaleur, mais encore les urines, la langue, &c. comme dans l'état de santé, ou à peu près: je dis alors, & j'ai toujours entendu dire à mes confrères en pareil cas, que le malade est sans fièvre. Dans ces circonstances, le grand abattement des forces musculaires, soumises à la volonté, & les autres accidens qui dévoilent son caractère insidieux, bien examinés, me rendent la maladie suspecte, ou me la font ranger d'abord dans sa classe, & j'attends la fréquence du pouls, qui ne tarde pas ordinairement long-temps à

se manifester. Bien éloigné de vouloir travailler ici à résoudre cette difficulté, que nous reconnoissons de bonne foi être au dessus de nos forces, nous nous contenterons d'établir que nous entendons par maladies fébriles, celles, plus ou moins courtes ou longues, dans lesquelles on observe cette accélération du mouvement progressif du sang, marquée par la fréquence constante des pulsations du cœur & des artères, pourvu que cette fréquence accompagne la maladie dans la plus grande partie de son cours. Mais nous croyons nécessaire de faire observer, que, quoique la chaleur, plus forte que dans l'état de santé, n'accompagne pas toujours la fièvre & dans toute sa durée, puisqu'il est des temps & certaines fièvres où le malade est véritablement froid, soit au tact du médecin, soit par la sensation qu'il éprouve, elle en est pourtant l'accident le plus constant, & elle la suit dans la plus grande partie de son cours: c'est en effet de la chaleur que les anciens, meilleurs observateurs que nous, avoient tiré le caractère de la fièvre.

Suivant les observations faites par des auteurs modernes, il est prouvé que

6 *Usage des Bouillons de viande,*

la chaleur du corps humain & en état de santé, ne monte que jusqu'environ au 28^e degré du thermomètre de *Réaumur*, qui répond à peu près au 92^e de celui de *Fahrenheit*, tandis que dans les maladies fébriles, elle est portée depuis ce point, jusqu'au 35 ou 36^e de *Réaumur*, environ le 106^e ou 108^e de *Fahrenheit* (1). Dans un nouveau & excellent *Traité des Fièvres intermittentes & rémittentes*, anonyme, mais qu'on attribue à M. de S. médecin célèbre de ce siècle, dans les fièvres intermittentes on le fait monter jusqu'au 39^e de *Réaumur*, qui approche du 115^e de *Fahrenheit*; ce qui nous paroît outré, attendu

(1) Augusto 20. 1740, in memetipso observavi pariter calorem urinæ, in statu sano esse ad 28 gradum ut calor oris, &c. & in statu febrili cum palmæ pedum aduri mihi viderentur, calor earum non ultrà 31 gradum ascendebat, &c. *Sauvages. Nosol. method. tom. 1. pag. 302.* Calor (in febribus) sensim crescit & intenditur usque ad gradum 32, imò æstate ultrà 36. *Ibid. pag. 201.* — Gradus caloris corporis sani ad thermometrum *Fahrenheit* esse ad 92, infantibus sæpè ad 94. *Boerhaave. Elem. Chem. tom. 1. pag. 103.* Calor pueri sani notatur ad 98. *Ibid. pag. 149.*

qu'on ajoute qu'elle doit être infiniment plus forte dans les fièvres ardentes, que l'on regarde comme composées d'intermittentes (1). Je ne connois en effet que cet ouvrage dans lequel on fasse monter la chaleur fébrile à un si haut degré.

En admettant, avec *de Haen*, que ces observations manquent de justesse & de précision, ce que nous sommes fort portés à croire, sans faire plus de cas des fièvres propres (2), parce qu'elles ne sont point confirmées, & parce qu'il

(1) Intentior est quam fortasse statim videtur in febre intermittenti calor vis, superat enim calorem, &c. ascendit scilicet ad 39 gradum aliquando; hinc autem patet quantum esse oporteat in febribus ardentibus incendium, cum sæpius ex intermittentibus sint compositæ. *De reconditâ febr. interm. & remit. naturâ.* Libr. I. cap. VII. pag. 35.

(2) Il rapporte que, par des observations plusieurs fois répétées, il a vu le thermomètre de *Fahrenheit* se porter, dans l'état de santé, du 95° degré au 102°; & chez les malades, depuis le 100° jusqu'au 109°. *Ratio medend.* pars I, tom. I, pag. 196 & sequent. Voyez tout le chapitre X, tom. I, page 192. *De supputando calore corporis, &c.* Voyez aussi tom. II, pag. 322 & sequent.

8 *Usage des Bouillons de viande;*

n'est pas exact lui-même (1). Quoiqu'il soit naturel de penser que tout ce qu'on a dit sur cette matière ait besoin d'être vérifié (2), il restera au moins incontestable, que presque toujours la chaleur est plus forte dans l'état fébrile que dans celui de santé : la différence est trop notable, on n'a pas besoin de thermomètre pour s'en assurer, & il suffit pour nous que cette assertion soit reconnue vraie, comme tout le monde en convient sans difficulté.

Qu'il nous soit permis d'observer ici en passant, que quoiqu'on ait de grandes obligations à *Fahrenheit*, & sur-tout à

(1) Il fait répondre le 108^e degré de *Fahrenheit* au 34^e de *Réaumur*, tandis qu'il devoit le comparer au 36^e. *Rat. medend.* tom. VI, pag. 83. Car si le 212^e de *Fahrenheit*, degré de l'eau bouillante, déduction faite de 32, qui est celui de congélation, correspond au 85^e de *Réaumur*; le 108^e, déduisant également 32, donne environ le 36^e.

(2) Les observations que j'ai faites moi-même, s'accordent, à peu près, avec celles de *Sauvages*, quoique j'aie tenu les thermomètres appliqués long-temps, pour vérifier celles de *de Hahen*; mais je ne les rapporte pas, vu que les instrumens dont je me suis servi étoient défectueux, comme je le dirai bientôt.

Réaumur, d'avoir perfectionné les thermomètres, inventés par Torricelli, il paroît qu'on ne peut point compter encore sur une précision bien exacte de leur part, sur-tout quand il est question de comparer observations à observations, faites avec des thermomètres différens, quoique gradués suivant une même méthode (1).

Cela posé, je vais travailler à prouver, par un raisonnement fondé sur des connoissances certaines de physique & de chimie, ainsi que sur des observations

(1) Je crois que nous avons une preuve convaincante, qu'on ne peut point compter sur la précision des thermomètres, dans les observations du froid, faites à Paris, le 29 janvier 1776, par MM. *Jeaurat & Le Gentil*, de l'académie royale des Sciences, & par M. *Meiffier*, astronome de la Marine. Les premiers ont trouvé le thermomètre à 14 degrés $\frac{1}{4}$, & le second l'a observé à 16 degrés $\frac{1}{4}$ sous 0. On doit être persuadé que ces Messieurs ont employé des thermomètres bien faits, & on ne sauroit suspecter leur sagacité. On peut encore moins compter sur ces instrumens, lorsqu'ils sont défectueux par la faute des artistes, qui, en les fabriquant, les graduent mal, ou lorsqu'ils se servent d'un mercure qui contient de l'alliage, ou des esprits-de-vin de force différente.

10 *Usage des Bouillons de viande*,
de médecine, que l'usage des bouillons
de viande est pernicieux dans les mala-
dies fébriles.

Les physiciens comme les chimistes
entendent par putréfaction, ou par fer-
mentation putride, un mouvement in-
testin, excité dans un corps mixte, sans
cause évidente & manifeste, dont le ré-
sultat est de produire des sels alkalis vola-
tils & des huiles fétides également vola-
tiles (1); car, comme le dit *Boerhaave*,
« la putréfaction rend tout volatil, ex-
» cepté un peu de terre (2). »

La putréfaction, mouvement intestin,
destructeur spontané des corps organi-
sés, peut être leur créateur, comme
l'ont pensé les anciens, ou tout au moins
l'agent seul & principal de leur première
formation, par une suite du mouvement
imprimé & donné par l'Être suprême;
la putréfaction, aussi ancienne que le

(1) Il faut consulter sur cette matière,
Stahl, *Boerhaave*; les *Elémens de Chimie* de
M. Macquer; & sur-tout le *Dictionnaire de*
Chimie, dans lequel ce célèbre chimiste, qu'on
en regarde comme l'auteur, rapporte en peu
de mots tout ce que nous savons jusqu'à pré-
sent sur la putréfaction.

(2) *Element. chem.* tom. II, pag. 183.

monde , mais véritablement inconnue jusqu'à nos jours (1) , regardée par le *Philosophe de Verulam* , génie éclairé dans un siècle d'ignorance , « comme » un sujet d'une recherche très-univer- » selle , & comme une partie confidé- » rable de la médecine & de la chirur- » gie (2) ; » la putréfaction , dis-je , attaque les corps des animaux , soit après leur mort , soit pendant leur vie , & dans l'état de santé comme dans celui de maladie : elle n'est point , à beaucoup près , complete dans l'état de vie ; elle est alors comme arrêtée & suspendue

(1) Ce n'est que depuis peu qu'on a travaillé sur cette matière avec un véritable fruit ; ceux qui ont travaillé nouvellement , sont , MM. *Pringle* , *Macbride* , *Gabert* , un *Anonyme distingué* , de *Boissieu* , MM. *Bordenave* , *Godart* , *Baumé* . On doit espérer que les travaux récents de MM. *Priestley* , *Lavoisier* , l'*abbé Félix Fontana* , & que l'observation de M. *Withe* , contribueront infiniment à répandre le plus grand jour sur cet objet très-intéressant , qui occupe aujourd'hui tous les savans.

(2) *Bacon* , *Natur. Hist. centur. IV.* Voyez *Mémoires sur les substances septiques & anti-septiques. Malad. des Armées* , tom. II , page 192 ; M. *Bordenave* , *Dissert. sur les anti-septiques* , pag. 145.

12 *Usage des Bouillons de viande,*
dans son cours; poussée plus avant,
exécutée avec plus de célérité dans les
maladies, principalement dans les fébri-
les, ce n'est qu'après la mort qu'elle
peut être parfaite, & portée jusqu'à la
décomposition & à la destruction des
corps soumis à son action.

Je dis d'abord après leur mort, &
cette assertion n'a pas besoin de preuves:
l'expérience journalière nous fait voir
que c'est la putréfaction qui naturelle-
ment les décompose & qui les détruit.
Ce mouvement intestin en désunit les
parties, les réduit, pour ainsi dire, en
éléments; matériaux propres, par de
nouvelles combinaisons, à entrer dans
la composition d'autres corps, que la
nature, animée & dirigée par une puis-
sance suprême, ne cesse de créer à me-
sure que les anciens sont détruits, ou ali-
mens dont elle se sert pour l'entretien &
pour la nourriture de ceux qu'elle a déjà
formés.

Je dis ensuite pendant leur vie, &
dans l'état de santé comme dans celui
de maladie. La mauvaise odeur des ma-
tières excrémentitielles, & la célérité avec
laquelle elles se putréfient, dès qu'elle
sont expulsées, celles sur-tout qui, après

avoir été séparées de nos humeurs, font quelque séjour dans nos corps, dans des cavités particulières destinées à cet usage, nous prouvent qu'elles ont déjà subi un commencement de putréfaction : la fétidité des excréments qui se font par les felles, nous démontre, au moins évidemment, qu'elle a lieu dans le tube intestinal pendant l'état de santé. La plus grande fétidité des mêmes matières excrémentielles dans les maladies, surtout dans les fébriles, les dégénération putrides des solides & des liquides que nous observons dans les malades, ne doivent nous laisser aucun doute, que la putréfaction ne soit plus exaltée, portée plus loin encore, exécutée enfin avec plus de célérité dans cet état que dans celui de santé ; & si dans ces deux cas, autant dans celui où elle est plus manifeste, que dans l'autre où elle se montre moins, nous ne la voyons pas causer la mort, la décomposition & la destruction de nos corps, c'est que, par leur force & par leur organisation, ils se débarrassent, par les diverses excréments, des matières dégénérées, tendantes à la putréfaction ou déjà putréfiées, tandis que, par une nourriture nouvelle & fraîche, propre,

14 *Usage des Bouillons de viande,*

à la vérité, à subir ce mouvement intestinal, mais qui en est plus éloignée, ils réparent leurs pertes, en arrêtant ou suspendant l'effet de la putréfaction.

« Le sang de ceux qui périssent de la
» faim, dit *Huxham*, devient extrê-
» mement âcre, ce qui occasionne la
» fièvre, la phrénésie, & un degré de
» putréfaction si fort, qu'il détruit tous
» les principes de la vie. J'en ai un
» exemple dans un pauvre gentilhomme
» attaqué d'un délire mélancolique, qui
» voulut obstinément se détruire ainsi,
» & qu'on ne put, pendant plusieurs
» jours, ni par raisons ni par force,
» déterminer à avaler un morceau de
» nourriture ni une goutte d'eau: il
» fut subitement pris de fièvre avec le
» visage rouge, & une chaleur confi-
» dérable à la tête; son pouls étoit
» petit, mais très-fréquent; après cinq
» à six jours, son haleine étoit très-in-
» fecte; ses lèvres étoient sèches, noi-
» res & arides; ses dents & sa bouche
» putrides, noires & sanglantes; son
» urine (lorsqu'il pouvoit en rendre)
» extrêmement colorée, répandoit une
» odeur plus fétide que si elle avoit été
» gardée pendant un mois; enfin, tout

» tremblotant , il ne pouvoit se tenir
» debout , encore moins marcher. At-
» taqué alternativement de délire & de
» vertige , il étoit souvent faisi de mou-
» vemens convulsifs de mort , pendant
» lesquels on observoit fréquemment
» une sueur considérable à la tête &
» sur la poitrine , quoique ses membres
» fussent froids , pâles & ridés ; la sueur
» étoit d'un jaune très - foncé , & sa
» fétidité insupportable (1). »

Dans cette observation , qui porte avec elle tous les caractères de la vérité , on doit trouver comme nous , des preuves convaincantes de ce que nous venons d'avancer sur la putréfaction , sur sa marche & sur ses effets dans les corps animés , sains ou malades : putréfaction occasionnée dans ce cas par le défaut seul de nourriture ; de sorte que nous regarderions comme un temps absolument perdu , celui que nous pourrions employer à en présenter de nouvelles (2).

(1) Joann. Huxham , *de anginâ malignâ* , pag. 32 & sequ.

(2) Voyez Van-Swieten , *in Aphorism.* 89. tom. I , page 118.

Parmi les conditions requises pour la putréfaction, la chaleur est une des plus nécessaires : les expériences journalières nous prouvent que ce mouvement intestin ne peut avoir lieu au degré de congélation de l'eau, qui est le 32^e. du thermomètre de *Fahrenheit*, & le 0 de celui de *Réaumur*. La putréfaction se fait encore moins en dessous; on trouve, en effet, dans les neiges & dans les glaces, sous ou près les pôles, des corps d'animaux qui s'y conservent, non putréfiés, peut-être depuis le commencement du monde, & qui ne sont détruits que par vétusté ou par accident; & dans nos montagnes, en Europe, lorsque la grande quantité de neige ne permet pas de porter les cadavres à l'église pour les inhumer, on les conserve sur les toits des maisons, couverts pareillement de neige, sans que la putréfaction fasse de progrès, jusqu'au moment où le dégel, rendant les rues & les chemins libres, donne la facilité de leur rendre les derniers devoirs (1).

(1) Les Lettres-patentes promulguées dernièrement au sujet des sépultures, & les secours nouvellement administrés avec succès aux

Partant de ce point fixe & de ce degré déterminé, en montant, on n'a point établi encore celui où la putréfaction finit. *Boerhaave*, dans son admirable *Traité du Feu*, nous dit : « qu'elle » se fait depuis le degré 40 jusqu'au 94 » de *Fahrenheit*, » qui répondent au 5^e & au 29^e de *Réaumur* (1); mais ce qu'il avance à ce sujet n'est point exact, puisque nous savons, même par des épreuves communes & journalières, que la

noyés & aux asphyxiques, donnent tout lieu d'espérer que le Gouvernement, conduit par des vues utiles à l'humanité, préviendra les enterremens précipités, les ouvertures prématurées des cadavres, & pourvoira aux soins que l'on doit aux corps morts, ou censés tels, jusqu'au moment de l'inhumation. Des réglemens à ce sujet ne seront pas moins utiles que les premiers; car nombre de faits semblent prouver qu'on a ouvert & enseveli des corps qui avoient encore un reste de vie, & qui auroient pu revenir de l'état de mort apparent dans lequel ils étoient tombés. M. Amoureux, médecin distingué de Montpellier, de la Société royale des Sciences, m'a fait connoître, à Beaucaire, une femme revenue à la vie dans les rues, lorsqu'on la portoit à l'Eglise pour l'ensevelir, & qui a vécu pendant plusieurs années après.

(1) *Element. Chem.* tom. I, page 223.

18 *Usage des Bouillons de viande,*
putréfaction s'exécute au deffous du
premier, & au deffus du fecond des
degrés qu'il a fixés ; d'ailleurs, ce que
nous avons dit & prouvé ci-devant au
fujet de ce mouvement intefstin, qui a
lieu dans nos corps pendant l'état fé-
brile, temps où le degré de chaleur que
nous avons eft de beaucoup fupérieur
au 92^e ou 28^e, ne nous laiffe aucun
doute que la putréfaction ne fe faffe au
deffus de ce dernier degré. Ce qu'il dit
ailleurs, « que le degré de chaleur
» requis & qui naît par un mouvement
» fpontané dans la putréfaction, s'étend
» depuis celui de l'homme en fanté,
» jufqu'à celui de l'inflammation (1), »
ne nous paroît pas plus vrai ; car la
putréfaction s'exécute avec lenteur &
fans chaleur particulière, excitée dans le
corps pourriffant, comme l'a prouvé
M. *Baumé* (2) ; de forte qu'il eft très-

(1) *Element. Chem.* tom. II, pag. 184.

(2) *Elémens de Pharmacie théorique & pra-
tiq.* pag. 442 & fuiv. Ceci ne doit s'entendre
que de la putréfaction excitée dans les corps
privés de vie ; & c'eft prefque fous ce point de
vue feul qu'on a confidéré ce mouvement
intefstin : il feroit infiniment plus utile, pour

probable que le mouvement intestin , par lequel un tas de végétaux , privés de vie & légèrement humides, s'échauffe & s'enflamme, n'appartient point à la putréfaction , mais plutôt à la fermentation spiritueuse ou acide , sur-tout à la première, que l'on fait évidemment se faire avec chaleur , excitée dans le corps fermentant. D'ailleurs , il est clairement prouvé que la putréfaction ne commence point au degré de chaleur de l'homme en santé, mais depuis & au dessus environ du 0 de *Réaumur* , ou du 32^e de *Fahrenheit* ; & il est aisé de s'assurer qu'elle ne peut avoir lieu à celui de flamme , quoique les produits de la putréfaction & ceux d'un degré de chaleur un peu fort , soient à peu près les mêmes.

Il est tout naturel de penser que , tout de même qu'en descendant, on doit trouver en montant un degré de chaleur au-delà duquel la putréfaction ne peut plus avoir lieu , & de-là , qu'il en est un intermédiaire , plus favorable que les autres à ce mouvement intestin. Je

l'art de guérir sur-tout , de l'étudier dans les corps animés.

20 *Usage des Bouillons de viande,*

ne me ferai point une peine de confesser ici ingénument, que j'ai travaillé sur cette matière, & que, soit à raison de la défectuosité des thermomètres dont je me suis servi, que j'avois pourtant fait venir de Paris, n'étant point satisfait de ceux que je pouvois me procurer en province (1), soit pour n'avoir pas assez répété mes expériences & poussé mon travail, soit enfin, & plus vraisemblablement encore, à raison de mon insuffisance; j'avouerais, dis-je, que je n'ai rien pu déterminer à ce sujet. Je crois pourtant m'être assuré que c'est environ & au dessus du 35^e degré du thermomètre de *Réaumur*, qui répond à peu près au 106^e de celui de *Fahrenheit*, que se trouve le degré le plus favorable à la putréfaction, & qu'elle n'a plus lieu à plusieurs degrés

(1) Les thermomètres que l'on fabrique dans ces contrées, marquent le degré de l'eau bouillante à 80; ceux que j'avois fait venir de Paris le désignoient, comme il convient, à 85; mais le mercure ne montoit qu'à 77. Le mercure qu'on avoit employé, contenoit de l'alliage, comme je m'en suis assuré après les avoir cassés.

au deffous de celui de l'eau bouillante (1). Mais, quoi qu'il en soit à cet égard, ce qu'il seroit pourtant très-utile de déterminer pour l'histoire de la putréfaction, dans la question que nous agitions, il suffit, que par la plus grande fétidité des matières excrémentitielles, que par les dégénération putrides des solides & des liquides que nous observons dans les maladies fébriles, ainsi que nous l'avons déjà dit, accidens d'autant plus marqués & rapides, que la fièvre est accompagnée d'un plus grand degré de chaleur; il suffit, dis-je, que nous soyons assurés par-là évidemment que la putréfaction se fait avec plus de force & d'énergie, qu'elle s'exécute avec plus de célérité, qu'elle est enfin poussée plus avant dans l'état fébrile, que dans celui de santé. Nous savons en même temps, & l'expérience journalière nous prouve que les bouillons tirés de la viande des animaux, sont de tous les alimens dont se nourrissent les hommes, ceux qui se putréfient le plus aisément & avec le plus de célérité. Pour confirmer cette dernière assertion,

(1) Voyez la remarque II, pag. 8.

22 *Usage des Bouillons de viande,*
je me contenterai de citer un passage de
Frédéric Hoffman.

« Les alimens qui se pourrissent le
» plus promptement, en séjournant dans
» les premières voies, sont sur-tout les
» viandes bouillies dans l'eau ; car, de
» toutes les nourritures, les viandes sont
» celles qui subissent le plus aisément le
» mouvement de putréfaction (1). »

Bien plus, nous sommes assurés par
des observations communes & journalières,
que les bouillons de viande sont
encore plutôt putrides, que la viande
elle-même qui a servi à les faire.

De tout ce que nous venons d'avancer
& de prouver, que la putréfaction
tend à décomposer & à détruire nos
corps, qu'elle y travaille avec beaucoup
plus de force, d'énergie & de rapidité
dans les maladies fébriles, état où, par
l'augmentation du degré de chaleur, ils
sont plus favorablement disposés à subir
ce mouvement intestin, que de tous les
alimens, les bouillons de viande sont
ceux qui se putréfient le plus tôt ; par un
raisonnement juste, & par une consé-

(1) *De salubrit. & insalubrit. esculent.* libr.
II, cap. IV, tom. I, page 109.

quence évidente , il résulte que nous devons proscrire ces bouillons dans les maladies fébriles , parce que , dans cet état, introduits dans nos corps , & subissant aussitôt ce mouvement intestin , ils sont très-propres à augmenter , à accélérer , à favoriser les dégénération putrides , qui s'opèrent non-seulement dans le tube intestinal, où elles sont plus évidentes , mais dans tout le reste du corps où elles se manifestent sensiblement , & parce qu'ils ne peuvent manquer par-là de devenir un moyen de plus , capable d'éteindre le principe de la vie dans les fébricitans. Des mêmes preuves , il est également démontré que nous devons nous nourrir alors avec des végétaux , qui sont plus éloignés de la putréfaction , & qui , avant de la subir , passent par les fermentations spiritueuses & acides, dont un des principaux effets est de conserver les corps soumis à leur action.

J'appuierai ce raisonnement par un autre : jeunes ou vieux , sains ou malades, ordinairement pourtant plus imparfaitement que les animaux , nous avons un instinct, présent de la Nature, qui nous porte presque toujours vers ce qui nous est bon , & qui nous rend rebutant ce

qui nous est nuisible. Cet instinct ne nous trompe presque jamais, au moins pour ce qui concerne les alimens; l'Être Suprême nous a accordé à cet égard un riche fonds de médecine naturelle. Quoiqu'accoutumés, en état de santé, à nous nourrir de soupes & de viandes bouillies dans l'eau, auxquelles nous sommes habitués, & que nous trouvons alors très-bonnes, nous avons presque toujours, dans l'état fébrile, le plus grand rebut pour les bouillons de viande qu'on s'empresse aussitôt de nous présenter, tandis que nous desirons & que nous prenons avec goût & avidité les choses acidules.

« C'est avec raison, dit *Hoffman*, que
» dans toutes les maladies aiguës, & lorsqu'
» que nos corps sont farcis de pourri-
» ture, la nature a les viandes en hor-
» reur; & les médecins sont louables,
» qui, écoutant cette voix, interdisent
» les bouillons nourrissans à leurs mala-
» des; car les alimens de ce genre sont
» très-favorables à la putréfaction, cause
» formelle de la malignité. De-là, du-
» rant la peste & dans les maladies épi-
» démiques, il est prudent de s'abstenir
» de viande, tandis que, dans ce temps,
les

» les acides, très-contraires à la pour-
» riture, font du plus grand secours ; ce
» qu'il faut pourtant appliquer aux corps
» affoiblis, aux fébricitans, & à ceux qui
» sont remplis de pourritures (1).»

Pourquoi ne pas écouter cette voix de la Nature, qui, en nous donnant de l'éloignement pour un aliment nuisible, demande & appéte une nourriture végétale, plus éloignée au moins du mouvement de putréfaction, qui travaille alors ouvertement à nous détruire, & capable le plus souvent d'arrêter, de suspendre, de corriger les effets de ce mouvement intestin ?

L'expérience n'est pas moins contraire que le raisonnement, à l'usage des bouillons de viande dans les maladies fébriles. Pour nous en assurer, ouvrons les annales de la médecine ; consultons les ouvrages des plus grands médecins de tous les siècles & de tous les pays ; pesons & examinons avec impartialité leurs observations, ainsi que les raisons qu'ils apportent pour autoriser le régime de vivre qu'ils prescrivent aux fébricitans. Secouons ici la poussière de l'école ; fou-

(1) *Loco citat.* pag. 109.

26 *Usage des Bouillons de viande;*
lons aux pieds la mode & le préjugé :
ne nous laissons enfin conduire que par
l'autorité éclairée.

On trouve trois sortes de régime de
vivre, prescrits par les médecins, dans
les maladies fébriles; il en est qui con-
seillent & qui emploient une nourriture
toute végétale; d'autres qui se servent
de bouillons de viande & de végétaux,
en altérant ou corrigeant les premiers
avec les acides & avec les plantes her-
bacées; d'autres enfin, qui ne donnent
à leurs malades que des bouillons de
viande purs & sans correctifs. Pour
éclaircir cette matière & en résoudre
toutes les difficultés, nous pensons que
c'est ici véritablement le cas de la trai-
ter contradictoirement, suivant la mé-
thode de *Cicéron*. « J'ai toujours suivi,
» dit-il, la méthode des péripatéticiens
» & des académiciens, qui est de traiter
» le pour & le contre sur chaque ma-
» tière, parce que non-seulement c'est
» l'unique moyen de voir où se trouve
» la vraisemblance, (ou plutôt la vérité)
» mais encore, &c. (1). »

(1) *Tusculan. disputat. libr. II. de tolerando dolore.*

Pour remplir ainsi cette tâche, je vais mettre sous les yeux de mes lecteurs, tout ce que j'ai trouvé sur cette matière, dans les meilleurs auteurs, dans les ouvrages des médecins qui ont toujours été regardés & qu'on consulte encore comme les meilleurs praticiens. Je me ferai un devoir de rapporter tout ce qui me paroîtra fondé en raison, soit qu'il soit favorable ou qu'il soit contraire à l'opinion que je défends; car je proteste ici que j'agis avec la plus grande impartialité, aussi soigneux de citer les auteurs de mon parti, que ceux qui en ont embrassé un contraire.

Pour faire cet examen avec quelque ordre, nous exposerons d'abord tout ce que disent à ce sujet les auteurs qui conseillent une nourriture végétale, & ceux qui condamnent l'usage des bouillons de viande: la marche naturelle le demande ainsi. Tous les anciens, à commencer par *Hippocrate*, sont de cet avis: de lui jusqu'à nos jours, je suivrai cette chaîne qui n'est point interrompue. Ici, nous trouverons les médecins les plus célèbres, suivre les traces du père de la médecine, s'élever contre l'usage de la nourriture animale au mo-

28 *Usage des Bouillons de viande,*

ment qu'il vient de s'introduire, continuer jusqu'à aujourd'hui à déclamer pour le proscrire, lorsqu'il est établi. Je consulterai ensuite ceux qui ont donné des bouillons de viande aux fébricitans; & principalement ceux qui, depuis le seizième siècle jusqu'à celui-ci, ont adopté ce régime de vivre. Ici nous serons étonnés quand nous verrons les raisons & les motifs d'après lesquels cet usage, introduit d'abord dans certains cas seulement, avec des ménagemens & des correctifs, s'est enfin établi seul dans tous les cas, au moins dans certains pays, quoique hautement condamné dans tous les temps par les médecins du premier rang. Je me contenterai d'exposer, j'ajouterai peu aux raisons données par les premiers; elles portent avec elles le caractère de l'évidence & de la vérité: je travaillerai à infirmer celles que me fourniront les seconds, & je me flatte de les renverser; j'espère même de trouver dans ceux-ci des motifs victorieux pour les combattre.

Pour rendre le détail dans lequel je vais entrer moins dégoûtant pour le public, en citant les médecins suivant l'ordre & leur suite chronologique, j'in-

diquerai leur secte, lorsqu'ils en auront adopté une de préférence, leur pays & leur âge; je dirai quelque chose de leur mérite personnel, du cas qu'on doit faire de leurs ouvrages; je rapporterai enfin les actions de leur vie qui les ont rendus recommandables de leur temps, & qui éterniseront leur mémoire.

Hippocrate, père de la médecine dogmatique ou rationnelle, qui est fondée sur des observations bien faites, appuyée sur des connoissances anatomiques & sur des certitudes physiques & chimiques, qui bannit tout préjugé, toute hypothèse, tout esprit de système, qui ne raisonne pourtant qu'avec la plus grande sobriété, & que les lumières & l'esprit philosophique de ce siècle nous prouvent incontestablement être la vraie médecine; ce père de notre art, dis-je, que nous consultons, & que nous suivons encore aujourd'hui avec tant de fruit, quoiqu'il n'ait écrit que dans un temps où l'on n'étoit éclairé que par une fausse philosophie; le prince de la médecine, le premier de nos écrivains, jouit de la réputation la plus éclatante. Appelé auprès de *Perdiccas*, roi de Macédoine, qu'on croyoit phthifique, sa

30 *Usage des Bouillons de viande,*
sagacité lui fit découvrir que la cause de
sa maladie étoit la passion violente dont
il brûloit pour *Phila*, maîtresse de son
père. Il donna des preuves de son défin-
téressement & de la noblesse de ses sen-
timens, lorsqu'il refusa les présens im-
mensés que lui offrit *Artaxercès*, roi
de Perse, pour l'engager à venir en
Asie dissiper la peste qui ravageoit ses
Etats, en disant : « Que l'honneur ne
» lui perermettoit pas de recevoir ses
» dons & de secourir les ennemis de la
» Grèce. » Les habitans de l'île de *Cos*,
menacés d'une destruction entière par
le roi de Perse, s'ils ne lui livroient *Hip-
pocrate*, dont la réponse l'avoit offensé,
aimèrent mieux s'exposer à tout, que de
livrer un tel concitoyen. Il finit enfin sa
glorieuse carrière, environ 350 ans
avant J. C.

« *Hippocrate* (1) dans les maladies
» aiguës, qui sont celles qui demandent
» particulièrement de l'exactitude, par
» rapport à la nourriture, préféroit la
» liquide à la solide, sur-tout quand il y
» avoit de la fièvre; il employoit pour

(1) Le Clerc, *Hist. de la Médecine.* liv. III,
chap. XV, pag. 191 & suiv.

» cela une espèce de bouillons d'orge
» mondé, auxquels on donnoit alors
» le nom de *ptisane*, qui étoit com-
» mun tant à ces bouillons, qu'à la farine
» du grain dont on les composoit. Voici
» de quelle manière les anciens apprê-
» toient la *ptisane*; ils faisoient premiè-
» rement tremper l'orge dans l'eau, jus-
» qu'à ce qu'il s'enflât; & ils le faisoient
» ensuite sécher au soleil, & le battoient
» pour en ôter l'écorce. Après cela ils
» le faisoient moudre, & ayant fait long-
» temps bouillir la farine dans de l'eau, ils
» l'exposoit au soleil, & quand elle
» étoit sèche, ils la serroient. C'est pro-
» prement cette farine ainsi préparée
» qu'ils appeloient *ptisane*. On faisoit
» bien à peu près la même chose avec du
» froment, du riz, des lentilles & d'autres
» grains; mais on nommoit ces tisanes
» du nom de ces mêmes grains, *pti-*
» *sane de lentilles, de blé, &c.* au lieu
» que la tisane d'orge s'appeloit sim-
» plement *ptisane*, par excellence.
» Lorsqu'on vouloit s'en servir, on en
» faisoit bouillir une partie dans douze
» ou quinze parties d'eau; & quand elle
» commençoit à s'enfler en cuisant, on
» y ajoutoit un filet de vinaigre, avec

32 *Usage des Bouillons de viande,*

» un peu d'huile & de sel , & parfois
» un peu d'aneth ou de porreau , pour
» corriger ce que la tisane avoit de
» gluant , & empêcher qu'elle ne rem-
» plît de vents. . . .

» Il préféroit la ptisane à toute autre
» sorte de nourriture , dans les fièvres ;
» parce , disoit-il , qu'elle adoucit &
» qu'elle humecte beaucoup , outre
» qu'elle est de facile digestion. S'il s'a-
» gissoit d'une fièvre continue, il vou-
» loit qu'au commencement on donnât
» au malade de la ptisane qui fût mé-
» diocrement épaisse ; & qu'on diminuât
» ensuite peu à peu la quantité de la fa-
» rine d'orge , à mesure qu'on approchoit
» des jours où le mal doit être à son plus
» haut période. Alors il ne nourrissoit le
» malade qu'avec ce qu'il appeloit *le*
» *suc de la ptisane* , c'est-à-dire , *de la*
» *ptisane coulée* ; afin que la nature
» étant en partie déchargée du soin de
» cuire les alimens , elle pût plus aisé-
» ment surmonter la maladie.

» Pour ce qui est de la quantité de la
» nourriture & du temps de la donner ,
» il faisoit prendre deux fois le jour de
» la tisane aux malades qui faisoient
» deux repas par jour dans leur santé ,

» ne jugeant pas qu'ils dussent en pren-
» dre plus souvent étant malades, que
» lorsqu'ils se portoient bien. Il n'osoit
» pas même d'abord accorder de la nour-
» riture deux fois le jour à ceux qui ne
» mangeoient qu'une fois le jour en fan-
» té; mais il vouloit qu'on y vînt peu à
» peu. Dans les accès de fièvre, il n'en
» donnoit point du tout; & dans les ma-
» ladies où il y a des redoublemens, il
» ôtoit la nourriture pendant ce temps-
» là. Il nourrissoit plus les enfans, &
» moins les hommes faits & les vieil-
» lards; donnant néanmoins beaucoup
» à cet égard à la coutume de chaque
» particulier, ou à celle du pays.

» Mais quoiqu'il ne fût pas d'avis de
» nourrir trop les malades, de peur d'en-
» tretenir leur maladie, néanmoins il
» faut remarquer qu'il n'étoit point du
» sentiment de quelques médecins de son
» temps, qui leur ordonnoient une lon-
» gue abstinence, sur-tout au commen-
» cement des fièvres. La raison qu'il en
» apportoit, c'est que par cette méthode
» on les affoiblissoit extrêmement pen-
» dant les premiers jours de la maladie,
» ce qui obligeoit ensuite de leur donner
» plus de nourriture qu'il n'en falloit.

34 *Usage des Bouillons de viande,*

» dans le gros du mal, qui, selon lui, est
» le temps où il faut en donner le moins.
» Il reprochoit aux médecins qui en
» usoient de cette manière, *qu'ils dés-*
» *séchoient leurs malades comme des ha-*
» *rengs, avant qu'il en fût temps, &*
» *qu'ils les faisoient mourir.*

» *Hippocrate* choisissoit d'ailleurs dans
» les maladies aiguës, & particulièrement
» dans les fièvres, des nourritures qui ra-
» fraîchissent & humectassent; & il pro-
» pose entr'autres *la blette, la citrouille, le*
» *melon, les arroches & la patience.* Il
» nourrissoit de cette manière ceux qui
» étoient en état de manger, ou de
» prendre quelque chose de plus que
» de la tisane.

» La boisson la plus ordinaire qu'*Hip-*
» *pocrate* donnoit aux malades, étoit
» faite de huit parties d'eau sur une de
» miel : dans certaines maladies, on
» yajoutoit un peu de vinaigre. . . .

» *Hippocrate* n'approuvoit pas qu'on
» ne donnât que de l'eau aux malades;
» & quoiqu'il leur ordonnât souvent les
» boissons dont on vient de parler, il ne
» leur défendoit pas toujours le vin; il
» en accordoit même quelquefois l'usage
» dans les maladies aiguës & dans les

» fièvres , pourvu qu'il n'y eût ni rêve-
» rie , ni douleurs de tête. La quantité
» d'eau qu'il vouloit qu'on y mît dans la
» santé , faisoit qu'il ne le croyoit pas
» nuisible aux malades , étant pris de
» cette manière. Il distingue d'ailleurs
» avec soin les vins propres dans cette
» rencontre , préférant à tous les au-
» tres le vin blanc , qui est clair , qui
» porte l'eau , & qui n'a ni douceur , ni
» odeur. »

Le régime de vivre prescrit par *Hippocrate* , fut adopté non-seulement par *Theffalus* , son fils aîné , qui passa sa vie à la cour d'*Archelaius* , roi de Macédoine , & par *Draco* son autre fils ; mais il fut également suivi par *Polybe* , son gendre , ainsi que par tous les médecins dogmatiques qui suivirent ses traces , & qui , de tous les anciens , ont toujours été les plus estimés.

Sans entrer dans le détail de ce qu'ont pensé au sujet du régime , les autres médecins de l'antiquité , dont nous ne connoissons les opinions que confusément , & seulement par ce que nous en ont transmis ceux qui ont vécu après eux , & sur-tout par ce qu'en a écrit *Ga-*

36 *Usage des Bouillons de viande,*
lien, nous allons présenter ce qu'ont
praticqué ceux dont nous avons les
écrits; & fans garder l'ordre des temps,
nous donnerons la suite des médecins
Grecs.

Galien, natif de Pergame, ville de
l'Asie mineure, qui a vécu dans le second
siècle de l'Eglise, sous les empereurs *An-*
tonin, *Marc - Aurèle*, *Lucius Verus*,
Commode & *Sévère*, après divers voya-
ges vint s'établir à Rome, où il ne sé-
journa pourtant d'abord que quatre à
cinq ans. Forcé par l'envie des méde-
cins, il revint dans sa patrie; mais il en
fut bientôt rappelé par les empereurs
Marc - Aurèle & *Lucius Verus*, qui
avoient ouï parler de son mérite; & il
paroît qu'il termina sa vie dans la capi-
tale, ou auprès des Empereurs, & sui-
vant le rapport de *Suidas*, dans la neu-
vième année de l'empire de *Sévère*, qui
est la première du troisième siècle. Nous
remarquerons au sujet de *Galien*, qu'on
ne peut certainement placer parmi les
médecins modestes, « qu'il se van-
toit de
» connoître dès la première visite qu'il
» faisoit, ou dès le premier accès d'une
» fièvre, quelle sorte de fièvre on devoit

» avoir, ou tierce, ou quarte, ou quon-
» tidienne (1); » connoissance qu'aucun
médecin ne sauroit se glorifier d'avoir
aujourd'hui. Restaurateur de la médecine d'*Hippocrate*, *Galien* fut sans contredit un des plus grands médecins de son temps; mais on lui reproche avec fondement son style diffus, la grande estime qu'il avoit de lui-même, le mépris dont il étoit rempli pour ses confrères, qu'il ne cachoit pas, ce qui lui attira de leur part des tracasseries sans nombre; & enfin ses qualités cardinales & élémentaires, & autres pareilles chimères, qui ont porté un coup fatal aux progrès de la médecine. « *Galien* suivoit pour
» la diète, les principales maximes
» qu'*Hippocrate* avoit enseignées sur le
» même sujet. (2) ». . . On peut aisément s'assurer de la conformité de sa doctrine avec celle d'*Hippocrate*, en consultant les Commentaires qu'il a donnés sur les ouvrages du père de la médecine, principalement les quatre que nous avons

(1) Le Clerc, *ibid.* libr. III, cap. I, pag. 662. à la fin.

(2) Le Clerc, *ibid.* lib. III, cap. IV, pag. 701.

38 *Usage des Bouillons de viande,*
de lui sur le *Traité de la Diète dans les*
maladies aiguës (1).

Parmi les auteurs médecins Grecs, *Oribase*, *Aétius*, *Paul d'Egine*, *Actuarius*, tous de la secte dogmatique, & qui ont joui de la plus grande réputation, à l'exemple de *Galien*, ou suivant les traces d'*Hippocrate*, ils ont tous employé le même régime végétal dans les maladies : je ne trouve qu'*Arétée de Cappadoce*, de la secte pneumatique suivant *le Clerc* (2), & *Alexandre de Tralles*, dogmatique, qu'on peut regarder comme les meilleurs auteurs de médecine parmi les Grecs, qui s'en écartent en partie : ce n'est que dans les ouvrages de ces deux derniers, qu'il est fait mention de viandes & de bouillons ; mais ce n'est que dans le cas de foiblesse & de dégoût, ou à la fin des maladies, qu'ils conseillent cette nourriture : car ils donnent d'ailleurs la préférence, mettent au premier rang, & conseillent d'employer ordinairement le régime

(1) Tom. VI, pag. 407 & passim.

(2) *Le Clerc*, *ibid.* lib. IV, sect. ij, cap. III, pag. 508.

d'*Hippocrate*, comme nous le verrons en son lieu.

Celse, le premier & le plus ancien des auteurs de médecine qui ait employé la langue latine, & dont le style est regardé comme le modèle de l'élocution Romaine, sur l'âge, le nom, la patrie & la profession duquel il se rencontre des difficultés, que nous croyons très-bien résolues par le *Clerc* (1), suivant lequel *Celse* a écrit sur la fin du règne d'*Auguste*, ou au plus tard au commencement de celui de *Tibère*, & qui, laissant les deux questions sur son nom & sur sa patrie comme indécises, d'après ses ouvrages, le regarde comme véritablement médecin. *Celse* parle ainsi de la diète des fébricitans : « Une nourriture liquide ou qui » en approche, très-peu nourrissante, » convient très-bien aux fébricitans, » sur-tout la crème de la tisane dé- » layée (2), qui doit être très-légère

(1) Le Clerc, *ibid.* cap. IV, pag. 517 & 518.

(2) Nous avons traduit ainsi le terme latin *sorbitio*, attendu que c'étoit ce qu'entendoit par-là principalement *Hippocrate*. Voyez *Castell. Lexic.* au mot *Rophema*, & *Gorræi definit.* pag. 556.

40 *Usage des Bouillons de viande,*

» si la fièvre est forte. Pour la rendre un
» peu plus substantielle, on peut y ajou-
» ter le miel écumé.... On peut donner
» à la place l'alica (1) triturée ou lavée
» dans l'eau chaude; dans l'hydromel,
» si l'estomac est bon & le ventre serré;
» avec l'oxycrat, si l'estomac est languis-
» sant & si les selles sont abondantes.

» On doit donner le premier aliment
» seul, mais on peut ajouter au second
» les herbages, les poissons à coquilles
» & les pommes (2).

» Mais comme la fièvre approche,
» commence, augmente, se soutient,
» diminue, se soutient dans cette dimi-
» nution, & finit enfin; il convient de
» savoir que le temps le plus propre pour
» donner de la nourriture, est lorsque la
» fièvre a fini; secondement, quand la
» diminution se soutient; troisièmement,
» s'il est nécessaire, toutes les fois qu'elle
» diminue: dans tous les autres temps il
» est plus dangereux d'en donner.

(1) On présume que c'étoit une préparation de froment ou d'épautre. *Voyez Castell. alica, Gorr. pag. 704. Chondros. Le Clerc. liv. IV, sect. j. cap. VII, pag. 474.*

(2) *Celsus, lib. III, cap. VI.*

» Mais si la foiblesse exige de nourrir
» le malade , il vaut mieux le faire lorf-
» que la plus grande force de la fièvre
» est établie , que dans le temps de l'aug-
» mentation ; dans le prélude plutôt que
» dans le commencement ; avec l'atten-
» tion pourtant de donner toujours de la
» nourriture à un malade affoibli (1).

» Le plus excellent remède est la
» nourriture donnée à propos (2). »

Parmi les médecins Latins de l'anti-
quité , je ne citerai que *Cælius Aurelia-
nus* , le seul des méthodiques dont nous
ayions les écrits , qu'il a donnés en la-
tin , mais avec un style barbare : il ne
nous reste de lui qu'un ouvrage , dont
il fait honneur à *Soranus* d'Ephèse , qui
avoit fleuri sous les empereurs *Trajan*
& *Adrien* , dans le deuxième siècle.
C'est par lui seul que nous connoissons
les sentimens de nombre de plusieurs fa-
meux médecins de l'antiquité , de *Dioclès* ;
de *Praxagore* , d'*Héraclide de Tarente* ,
d'*Asclépiade* , de *Themison* , d'*Erasistrate* ,
d'*Hérophile* , &c. dont les écrits sont
perdus. On ne fait rien de positif ni sur

(1) *Id.* lib. III, cap. V.

(2) *Ibid.* cap. IV.

42 *Usage des Bouillons de viande,*
l'âge, ni sur la patrie de *Cælius Aurelianus*. Comme tous les médecins de la secte méthodique, après l'abstinence de deux ou trois jours, qu'ils faisoient garder à leurs malades, intervalle ou terme appelé par eux *diatritos* (1), *Cælius* s'explique ainsi : « Nous donnerons une » nourriture simple, facile à digérer, » en petite quantité, relâchante, comme » l'*alica* cuit dans l'eau ou dans l'hydromel, ou le pain dans l'eau chaude, » ou l'*alica* délayé ou cuit avec le miel, » l'huile, l'anet, & un peu de sel. A » ceux qui ont le dévoiement, nous » donnerons les bouillies, le pain & les » œufs mollets (2). »

De tous les médecins Arabes, que *de Haen* appelle les singes de *Galien* (3), qui seuls ou presque seuls ont cultivé la médecine, les sciences & les arts, dans le temps de la décadence des lettres, depuis le septième siècle jusqu'au treizième, qui ont introduit la chimie dans

(1) Le Clerc. liv. IV, sect. j. chap. VII, pag. 473.

(2) *Cælius. Aurelian. acutor. morbor. lib. I, cap. X.*

(3) *Ratio medendi. pars XIV, cap. III, tom. VIII, pag. 179.*

la médecine, enrichi la botanique & la matière médicale, en nous donnant la connoissance des purgatifs doux ou minoratifs, tels que la manne, la casse, la rhubarbe, &c. qui ont perfectionné ou plutôt amplifié la pharmacie, & fait quelques progrès dans la chirurgie, par le moyen d'Albucasis, mais qui réduisirent presque notre art à un jeu de mots & à un vain appareil d'érudition; de tous les médecins Arabes, dis-je, je ne citerai que *Rhasès*, qui est regardé comme leur chef, le seul épargné par *de Haen* (1), & qui, selon *Freind*, a vécu dans le huitième & dans le neuvième siècle, a exercé la médecine à Bagdad, ville d'Asie sur le bord oriental du Tigre, & est décédé aveugle à 80 ans, en 932 (2).

« Il faut donner aux malades attaqués
» de la petite vérole, l'eau d'orge pré-
» parée, comme celle dont on se sert
» dans les maladies aiguës; avec le sucre
» candi, si la fièvre est médiocre & le
» ventre serré; mais si la fièvre est forte
» & le ventre libre, il faut y ajouter la

(1) *Loco citato.*

(2) *Histor. medicin. pag. 235.*

44 *Usage des Bouillons de viande,*
» moitié de son poids du suc de gre-
» nades aigres , tiré des graines égra-
» sées (1). »

La médecine , comme ensevelie dans l'oubli avec les autres sciences , les lettres & les arts , pendant plusieurs siècles , comme nous l'avons déjà dit , ne fut cultivée que par les Arabes , qui la transmirent dans le voisinage des pays soumis à leur domination : dans le onzième siècle en Italie , par le moyen de *Constantinus Africanus* , natif de Carthage , & qui vint ensuite s'établir à *Salerne* ; & dans le douzième siècle à *Montpellier* , par *Arnaud de Villeneuve* , que l'on croit né dans la Catalogne ou en Languedoc , & qui , comme *Constantin* , l'avoit étudiée parmi eux. De-là vinrent l'*Ecole de Salerne* & celle de *Montpellier* , les deux plus anciennes qui se soient établies en Europe , & d'où l'étude de la médecine se répandit partout. Mais pour ne point abuser de la patience de mes lecteurs , je ne rapporterai rien ici des écrivains barbares de ces siècles d'ignorance ; je ne pour-

(1) *Rhasès , de variolis , cap. XII.*

rois en effet que répéter ce que j'ai déjà dit d'après les médecins Grecs, Latins & Arabes, sur-tout d'après ces derniers, que l'on connoissoit seuls alors, & que l'on suivit aveuglément jusqu'après la prise de Constantinople dans le quinzième siècle, & jusqu'à la renaissance des lettres; époque où l'on commença à consulter les originaux Grecs, que l'on n'avoit connus jusqu'alors que par les traductions infidèles des Arabes.

Nous proposant simplement de rapporter en son lieu un passage du *Philonium* de *Valescus de Taranta* de Montpellier, qui conseille l'usage du bouillon de poulet & les poissons écailleux de rivière, & que nous plaçons, par cette raison, parmi les partisans de la nourriture animale, avec *Arétée de Cappadoce* & *Alexandre de Tralles*, quoiqu'ils dussent peut-être à plus juste titre être compris parmi ceux qui ont adopté le régime des anciens; nous nous transportons aussitôt dans ces heureux temps où les bonnes études furent renouvelées, & nous allons continuer de donner la suite des auteurs favorables à la nourriture végétale dans les fièvres, dans le nombre desquels nous trouverons une

46 *Usage des Bouillons de viande,*
suite, non interrompue, de médecins les
plus distingués.

Jean de Gorris, nommé en latin
Gorræus, médecin fameux de Paris,
dont *Scévole de Sainte-Marthe* & le
président de Thou parlent si avanta-
geusement, décédé dans cette ville en
1577, âgé de 62 ou de 72 ans (1),
après avoir passé les dernières années
de sa vie dans un état de stupidité &
d'insensibilité, dans lequel il étoit tom-
bé par un violent effroi qu'excitèrent
dans son ame, dans le temps des guer-
res civiles, des soldats armés, qui arrê-
tèrent la voiture dans laquelle il alloit
voir *Guillaume Viole*, évêque de Paris.
Gorris, après avoir décrit la manière

(1) « Je joindrai à ces savans hommes, *Jean de Gorris*, de Paris, fils d'un médecin de Bourges, & lui-même un des plus habiles médecins de notre temps. . . . C'étoit un homme, enfin, né pour faire l'ornement de son siècle, & pour le bien de la société; généreux, défintéressé, ne le cédant à personne dans Paris pour l'érudition, pour un goût exquis, pour la politesse & pour l'heureux succès de ses cures. » *Histoire de J. A. de Thou*, traduite sur la nouvelle édition de Londres. *A Basle*, tom. V, pag. 388, année 1577.

de préparer la ptisane, suivant la méthode des anciens, ajoute : « On seroit la ptisane ainsi préparée, suivant un usage très - excellent & très - salutaire ; & plût à Dieu qu'il ne fût point négligé parmi nous (1) ! »

C'est du temps de *Jean de Gorris*, par le conseil de *Fernel*, de *Lommius* & de *Houllier*, qui l'avoient précédé de peu, & avec lesquels il avoit vécu, qu'on venoit d'abandonner en partie le régime de vivre des anciens, & de faire usage des bouillons de viande dans les maladies fébriles.

Jean-Baptiste Helmont, dit *Van Helmont*, sieur de Royemborch, de Pellines, &c. gentilhomme de Bruxelles, reçu docteur en médecine à Louvain en 1599, finit ses jours en Hollande en 1644 ; homme d'une industrie rare, dans lequel on apperçoit les traits du génie le plus lumineux, qui a porté loin ses connoissances, sur-tout dans la chimie, à laquelle il s'appliqua pendant environ cinquante ans à Wilwoord, où il se tenoit comme renfermé dans son

(1) *Definitiones medicæ.* pag. 533.

48 *Usage des Bouillons de viande,*
laboratoire, faisant des expériences qui
faillirent souvent à lui coûter la vie, &
à qui nous aurions les plus grandes obli-
gations, s'il avoit clairement exposé ses
découvertes : singulier, enthousiaste,
il a publié des ouvrages excellens, &
d'autres de la plus grande infériorité;
rempli de respect pour *Hippocrate*, &
en même temps détracteur des anciens,
principalement de *Galien*, qu'il censure
par-tout, & des opinions duquel il a dé-
montré l'absurdité d'une manière claire
& distincte. *Van Helmont*, dans son
traité des fièvres, qui est bon, d'un ton
emphatique, fait consister la diète dans
ces maladies, « Dans ce seul précepte
» d'*Hippocrate*, que dans les maladies
» aiguës, il faut garder d'abord un ré-
» gime de vivre très-sévère. Je n'entends
» point par-là, dit-il, un jeûne parfait
» ni une abstinence entière, non plus
» que les bouillons de viande, altérés
» avec des herbages. Je ne peux
» souffrir sur-tout qu'on refuse la boîs-
» son aux fébricitans. D'ailleurs,
» cette dure ordonnance mal observée,
» a déjà mille fois couvert le médecin
» d'opprobres. Je rejette aussi, dans la
» fièvre, les bouillons de viande, car la
nature

» nature les a aussitôt en horreur ; ils
» sont d'autant plus nuisibles , qu'ils sont
» plus chargés , au sentiment d'*Hippo-*
» *crate* , qui dit : *Plus vous nourrissez*
» *les corps impurs* , (c'est ainsi qu'il ap-
» pelle les fébricitans qui ont l'estomac
» chargé) , *plus vous les incommodez.*
» Ils leur sont en effet nuisibles , parce
» que la viande , les œufs , les poissons
» & les bouillons se putréfient (*cada-*
» *verantur*) alors facilement , & ne
» nourrissent pas du tout. C'est une
» folie de faire des saignées répétées ,
» & de vouloir en même temps nourrir
» ceux dont l'estomac ne fait plus de
» fonction ; de vouloir fortifier , dis-je ,
» une place dont l'ennemi s'est rendu
» maître (1). »

Thomas Sydenham , l'*Hippocrate* An-
glois : nouveau législateur en médecine ,
il nous a laissé presque autant de ta-
bleaux que de descriptions de maladies :
médecin d'un mérite généralement re-
connu , que nous ne saurions assez mé-
diter & consulter , & que nous devons

(1) *De febribus. Diæta febrium. cap. XII.*
pag. 772. Edition d'Elzevir.

50 *Usage des Bouillons de viande,*

presque toujours prendre pour modèle & pour guide ; des préceptes, enfin, duquel nous ne devons nous écarter qu'avec la plus grande réserve & la plus scrupuleuse circonspection, sans excepter même de ces règles, ces génies rares & supérieurs, faits pour se frayer à eux-mêmes & aux autres des routes nouvelles ; également convaincu que, comme on ne fait jamais rien de grand par imitation, on ne suivra jamais les routes tracées par la nature, lorsqu'on n'aura pas ce nouveau père de la médecine pour conducteur. Ce grand médecin, décédé à Londres en 1689, après avoir été long-temps tourmenté de la goutte, dont il a écrit un traité, prescrit dans toutes les maladies fébriles une nourriture végétale, & condamne par-tout l'usage des viandes & des bouillons.

« Dans les fièvres continues, dit-il ;
» si la fièvre n'est ni trop forte, ni trop
» foible, je l'abandonne à elle-même
» sans faire aucuns remèdes, à moins
» que l'importunité des malades ou des
» assistans ne m'arrache quelque chose...
» Je ne dois point ici passer sous silence,

» qu'appelé très-souvent par des gens
» de basse condition, & avec peu de
» moyens, je me suis contenté, après
» une saignée & un émétique, (au-
» tant que l'indication le demandoit),
» de leur prescrire de rester au lit pen-
» dant tout le temps de la maladie, de
» prendre des bouillons d'orge, d'ave-
» nat ou d'autres choses semblables, &
» de boire en même temps de la petite
» bière dégourdie pour étancher leur
» soif. . . . & sans autre remède qu'un
» léger purgatif à la fin, je les ai par-
» faitement guéris. »

» Car le régime de vivre que j'ai
» prescrit jusqu'à présent, est le même
» à peu près que celui dont je viens de
» parler, comme des bouillons d'ave-
» nat, d'orge; des panades faites avec
» le pain, le jaune d'œuf, le sucre &
» l'eau; des bouillons de poulet légers;
» le petite bière houblonnée, dans la-
» quelle on peut ajouter, dans le fort
» de la fièvre, le suc d'oranges récent &
» légèrement cuit, ou autres choses sem-
» blables, quoique les bouillons d'orge
» suffisent. Refuser la petite bière, prise
» en médiocre quantité, est une rigueur,
» non-seulement peu nécessaire, mais

52 *Usage des Bouillons de viande,*

» souvent même préjudiciable (1). »

« Non content de se servir du même
» régime de vivre dans d'autres fièvres,
» il défend de plus les bouillons de
» poulet même & d'autres viandes (2). »

« Dans l'esquinancie, ne donnez
» jamais de viandes d'aucune espèce,
» ni des bouillons, mais nourrissez vos
» malades avec des crêmes d'orge,
» &c. (3) »

« Dans les toux épidémiques, si la
» toux n'étoit point accompagnée de
» fièvre & d'autres accidens, il suffisoit,
» à mon avis, que le malade se privât
» de viandes (4). On attaquoit avec le
» plus grand succès la fièvre & les au-
» tres fâcheux accidens par la saignée (5).

(1) *Febris contin.* annor. 1661, 62, 63,
64. pag. 37 & 38, sect. j. chap. IV.

(2) Sect. iij. cap. III, pag. 101. — Sect. iv.
cap. IV, pag. 118.

(3) Sect. vj. cap. VII, pag. 177.

(4) Sect. v. cap. V, pag. 151.

(5) Ce n'est qu'avec beaucoup de peine
que j'a pu déterminer mes malades à se faire
saigner dans les toux épidémiques, quoique
j'aie toujours vu réussir ce secours, sur-tout
quand la fièvre étoit de la partie. Un préjugé
solidement établi ici, étoit, qu'il ne faut ja-
mais saigner dans les rhumes.

» J'avertissois en même temps le
» malade de se priver de viandes (1). »

Il répète la même chose dans la fièvre érysipélateuse, pour laquelle il permet de plus les pommes rôties (2). Dans les petites véroles régulières & anormales, discrètes & confluentes, tout comme dans les rougeoles, il ne nourrissoit pas autrement ses malades (3). Dans toutes les maladies fébriles, enfin, *Sydenham* défend les viandes & les bouillons, & ne prescrit que des crêmes d'orge, d'avenat, des panades, des pommes cuites ou autres choses semblables, & il n'a permis que très-rarement les bouillons de poulet légers.

Qu'on ne soit point étonné de me voir rapporter tant de passages de *Sydenham* : les lumières que l'on acquerra dans les connoissances des maladies, les heureux succès qu'on obtiendra dans la pratique, ce que je crois avoir évi-

(1) *Ibid.* pag. 152.

(2) Sect. vi. cap. VI, pag. 175.

(3) Sect. iij. cap. III, pag. 89. — Sect. iv. cap. V, p. 121. — *Ibid.* Cap. VI, p. 127. — Sect. v. cap. III, pag. 144. — *Dissert. epistol.* pag. 250. *Geneva, Detournes, 1749.*

54 *Usage des Bouillons de viande,*
demment vérifié plusieurs fois , feront
regarder comme autant de lois , qu'on
ne pourra transgresser sans s'égarer ,
les préceptes donnés par un praticien
d'un si grand mérite , & d'une réputa-
tion si distinguée ; & comme on ne
trouve point de médecin qui ne parle
de *Sydenham* avec le plus profond res-
pect , je pense que son autorité seule
suffiroit pour décider la question que je
traite.

Richard Morton , autre médecin de
Londres & contemporain de *Sydenham* ,
fut d'abord chapelain en *Worcestershire* ;
mais comme il ne voulut pas se
conformer , il s'adonna à la médecine ,
& suivit le prince d'Orange à Oxford
en qualité de son médecin. Il devint
membre du collège des médecins de
Londres , & mourut en *Surrey* en
1698. Il nous a laissé des ouvrages ex-
cellens , sur-tout un traité sur la phthisie
très estimé. *Morton* conseille pour les
fébricitans , » une nourriture très-légère,
» donnée souvent , mais en petite quan-
» tité chaque fois , sur-tout durant les
» redoublemens & dans l'augmentation
» de la fièvre , comme les crèmes d'or-
» ge , d'avenat , les panades , le petit-

» lait altéré avec la fauge , la petite
» bière l'aile (1), la ptifane (2). »

« Dans les petites véroles , la diète
» qu'il prescrit (comme dans toute au-
» tre fièvre) est très-légère . . . comme
» les crêmes d'orge , d'avenat , le petit-
» lait fimple ou altéré avec les feuilles
» de fauge ; la rapure de corne de cerf
» & d'ivoire ; de plus , (pourvu qu'il
» n'y ait point de diarrhée) la pulpe
» de pommes cuites , la bière ou l'aile ,
» &c. (3). »

Morton , non content de prescrire
une nourriture prefque toute végétale
dans les fièvres continues , employoit le
même régime de vivre dans les inter-
mittentes (4).

Martin Lister , célèbre par quantité
d'ouvrages fur l'Histoire naturelle , fur

(1) C'est une espèce de bière fans houblon.
Lémery Pharmacop. pag. 149 ; & *Geoffroy*
Traët. de Mater. Medic. de hordeo. Tom. III,
pag. 582.

(2) *De Method. curand. febr.* cap. IV, pag.
121.

(3) *De Appar. variolar.* cap. VII, pag.
55.

(4) *De febris intermittent. indicat. curativ.*
cap. VI, pag. 37.

56 *Usage des Bouillons de viande,*
les infectes, les limaçons, &c. sur les
eaux minérales, après avoir exercé la
médecine dans la ville d'Yorck, vint
enfin s'établir à Londres, & fut méde-
cin de la reine Anne, contemporain
de *Sydenham* & de *Morton*; il mou-
rut à peu près dans le même temps que
ce dernier. *Lister* employoit le même
régime dans les petites véroles (1).

Herman Boerhaave, l'immortel *Boer-
haave*, dont le nom est l'éloge, ce res-
taurateur de la médecine hippocrati-
que & dogmatique, qui aimoit si fort les
remèdes simples, & qui s'en servoit de
préférence, qui adopta, pour le traite-
ment des maladies aiguës, la méthode
de *Sydenham*, comme un prodige ap-
paru dans notre siècle; réunissant en lui
& à un degré supérieur, toutes les con-
noissances de notre état: physicien, ma-
thématicien, anatomiste, botaniste, chi-
miste, théoricien, praticien; il savoit
toutes les langues, le Grec, l'Hébreu,
le Chaldéen, le Latin, le François,
l'Italien, l'Anglois, l'Allemand, l'Es-
pagnol, & enfin sa langue paternelle,
le Hollandois. *Nouvel Esculape*, sa mai-

(1) *De Variolis.* pag. 16.

son à Leyde, étoit regardée comme le temple de cette divinité, où l'on accouroit en foule de toute l'Europe, où l'on s'adreffoit même des Indes, pour profiter de ses leçons & de ses avis (1). Cet homme plus que célèbre, visité par le fameux Czar *Pierre le Grand*, par le duc de Lorraine *François Etienne*, depuis grand-duc de Toscane & empereur, qui admirèrent la beauté de son génie & la vaste étendue de ses connoissances, consulté par nombre de potentats, finit sa brillante carrière en 1738, laissant à une fille unique une fortune prodigieuse, de plusieurs millions de livres de notre monnoie; lui qui, en commençant, fut obligé de faire des leçons de mathématiques pour subsister. *Boerhaave* a rendu les plus grands services à la médecine, & a peuplé l'Europe de grands médecins. On peut, à la vérité, lui reprocher des erreurs & des fautes; mais par la seule raison, à mon avis, qu'il est attaché à

(1) Un mandarin de la Chine lui écrivit avec cette seule adresse: *A l'illustre Boerhaave, médecin en Europe*, & la lettre lui fut rendue. *Diction. historiq.* tome V.

58 *Usage des Bouillons de viande ;*
l'humanité de ne pouvoir les éviter entièrement. Peut-on , en effet , s'attacher à des ombres , quand on a tant de choses brillantes à considérer ?

Verùm , ubi plura nitent in carmine , non
ego paucis

Offendar maculis , quas aut incuria fudit ,
Aut humana parum cavit natura.

HORATIUS , De Arte poeticâ , v. 351.

Ce grand homme , dont les écrits nombreux , clairs & sublimes , ne sont & ne seront pas moins toujours nécessaires aux médecins , que ceux d'*Hippocrate* & de *Sydenham* , ces deux princes de la médecine , qu'il a égalés , peut-être surpassés ; *Boerhaave* parle ainsi dans ses *Institutions de Médecine* :

« Lorsque les humeurs tendent à
» l'alkalinité (1) , il faut tirer la nourri-
» ture : 1^o. D'une décoction promptement faite des semences fromenta-

(1) Je pense qu'il faudroit dire à la putridité , plutôt qu'à l'alkalinité , comme paroissent le demander les expériences de *M. Gabert* , approuvées & confirmées par *M. Pringle*. Voyez *Malad. des Armées. Réponse à MM. de Haen & Gabert. tom. II , pag. 385 & suivantes.*

» cées , d'abord légèrement rôties &
» séchées , préparées par une longue
» coction dans l'eau pure , pour en faire
» une ptisane légère , une crème pure ,
» plus ou moins chargée ; ou la bouillie
» épaisse des Grecs , ou d'autres sem-
» blables préparations avec la mie de
» pain & l'eau , comme les panades ,
» plus ou moins épaisses , des Italiens ,
» ou bien celles des Anglois & des Al-
» lemands , faites avec l'avoine , qui sont
» très-bonnes & fort en usage. Pour les
» faire , on emploie toutes les semences
» fromentacées & légumineuses ainsi
» préparées , (le froment , l'épeautre , le
» seigle , l'orge , l'avoine , &c.) & les
» émulsions ou les décoctions d'aman-
» des , de pistaches , de semences de
» pavots , &c. 2°. Des fruits bien mûrs ,
» aigres-doux , agréables au goût , pleins
» de suc , récents ou confits au sucre , ou
» mis en gelée & cuits dans l'eau , &
» préparés ensuite avec un peu de pain
» également cuit : tels sont les pommes
» acidules & vineuses , les coings mûrs ,
» les oranges des Indes & du Portugal ,
» les poires acidules & vineuses , les pê-
» ches , les abricots , les prunes aigres &
» douces , mûres , sèches , de France ,

60 *Usage des Bouillons de viande,*

» d'Espagne, de Damas; les cerises, les
» mûres, les raisins frais ou secs, les
» groseilles, les framboises, les raisins
» de bois, les baies de sureau & d'iè-
» ble, les fraises, &c. 3°. Des fruits
» pulpeux & mous, fondus également
» dans l'eau par une longue coction,
» & assaisonnés ensuite pour les rendre
» plus agréables au goût, comme les
» pommes, les concombres, les cour-
» ges, les melons & les têtes d'arti-
» chauts. 4°. Des herbes potagères lai-
» teuses, douces & aigrelettes, comme
» les choux rouges, les navets, les
» chicorées, les pourpiers, l'oseille, la
» scorsonère, le cerfisi, le chervi, &c.
» 5°. Le lait des animaux *herbivores*,
» le petit-lait, & toutes leurs prépara-
» tions (1). »

« Les signes de l'acrimonie alkaline,
» (*ou plutôt putride, comme nous l'a-*
» *vons déjà remarqué*), sont, la fétidité
» cadavéreuse, en tout ou en partie;
» la faveur, comme de la chair ou de
» l'urine putréfiée; lorsque l'épiderme
» est entamé, la couleur cendrée, plom-
» bée, noire, faisant des progrès rapi-

(1) *Institut. Medic.* paragraphe 1100,

» des ; une soif ardente , qu'on peut à
» peine étancher , la perte totale d'ap-
» pétit , les selles libres avec des matiè-
» res liquides , luisantes , extrêmement
» fétides , brunes , noires ; l'urine âcre ,
» épaisse , brune , écumeuse , puante ,
» comme si elle étoit putréfiée , presque
» sans sédiment ; point de sueurs , ou
» une semblable à l'urine dont nous ve-
» nons de parler ; la peau sèche , com-
» me l'intérieur des narines , de la bou-
» che , &c. ; le sang clair sans confis-
» tance , d'un rouge brillant , qui se fige
» à peine ; des pustules rougeâtres , fa-
» nieuses , brunes , plombées , noires ,
» tournant aussitôt en gangrène ; des
» bubons , des charbons , des taches
» pourprées , des inflammations très-
» aiguës , faisant leur cours avec la plus
» grande célérité ; le sphacèle avec des
» hydatides (1) ; le soulagement ou la
» diminution de tous ces maux , par le
» secours des acides (2). »

(1) On appelle ainsi des pustules ou des tu-
meurs vésiculaires, remplies d'eau ou de lym-
phe, qui surviennent dans quelque partie du
corps que ce soit. Voyez Castelli Lexicon, au
mot *hydatis*, & Gorraei definit. pag. 650.

(2) *inst. Med.* paragraphe 912.

62 *Usage des Bouillons de viande,*

Dans ses Aphorismes , « parmi les
» effets de la fièvre , il place la dégé-
» nération morbifique des humeurs. »
Et *Van Swieten* , dans ses Commentaires , nous explique clairement quelle
est cette dégénération , en nous disant :
« Par l'action de la fièvre excitée dans
» un corps très-sain , par l'effet du virus
» variolique , dans l'espace de peu de
» jours , la plus grande partie de nos
» humeurs est convertie en pus ; &
» dans les mauvaises espèces de petite
» vérole , tout est transformé en sanie
» gangréneuse. . . . L'urine devient ex-
» trêmement âcre , & souvent toute pu-
» tride , en lavant les sels & les huiles
» du sang , devenus âcres & volatils par
» l'augmentation du mouvement ; la sa-
» live devient gluante & putride ; les
» selles très-liquides ont une odeur cada-
» véreuse , la bile , &c. (1). »

« De toute la doctrine de la chaleur ,
» dit *Boerhaave* , on comprend pour-
» quoi la fièvre , avec une grande cha-
» leur , est aiguë , courte , putride , &
» dans le plus grand degré de chaleur ,

(1) *Van-Swieten. In Aphorif. 587. tom. II, pag. 56.*

» pestilentielle... La chaleur putréfiée ;
» la putréfaction finie , ne donne point
» de chaleur par elle-même (1). »

« On pourvoit à la vie & aux forces
» (dans les fièvres) par des alimens &
» par des boissons fluides , aisés à digé-
» rer , qui résistent à la pourriture , qui
» appaisent la soif , propres à exciter
» l'appétit , opposés à la cause connue
» de la maladie (2).

Il est donc évidemment prouvé , d'a-
près *Boerhaave* , que dans les fièvres ,
nos corps tendent non-seulement à la
putréfaction , mais encore qu'ils se pu-
tréfient véritablement. De-là , il est éga-
lement prouvé qu'il n'a conseillé & em-
ployé dans ces maladies qu'une nour-
riture végétale ; & il est entré à ce sujet
dans le plus grand détail , ce que nous
avons cru devoir rapporter ici en entier
pour l'instruction de nos lecteurs ; nour-
riture végétale , dis-je , dans laquelle
seule on peut trouver réunies , toutes
les qualités qu'il demande dans celle
qu'il propose pour les fébricitans. Ce
n'est en effet que dans le cas d'acrimo-

(1) *Boerhaave. Aphorism. 698.*

(2) *dem. Aphorism. 599.*

64 *Usage des Bouillons de viande,*
nie acide (1), (si elle a jamais lieu véritablement dans nos corps, ailleurs que dans l'estomac & dans le tube intestinal) qu'il prescrit des alimens tirés du règne animal, les bouillons, les gelées, les consommés, &c. Or, les médecins sont très-univerfellement convenus, que cette acrimonie acide n'a point lieu dans les maladies fébriles.

Qu'on ne nous objecte point ici, que dans les fièvres les malades ont quelquefois des nausées, des renvois & des vomiffemens sensiblement aigres; car on n'observe ces accidens que dans les commencemens des maladies, lorsque dans le corps les dégénérationes ne sont encore que commencées, ou lorsque les alimens n'ont point assez séjourné dans l'estomac, & qu'ils n'ont subi encore que le mouvement de fermentation acide, qu'ils doivent éprouver avant de se putréfier (2). Tous les autres signes observés dans les fièvres indiquent l'alcalinité, ou plutôt la putréfaction, com-

(1) *Instit. Medic.* paragr. 1102. *Si autem indoles acida, &c.*

(2) La putréfaction est le terme & le dernier degré de toute fermentation. *Dictionnaire de Chimie.* tom. II, page 335.

me la dégénération qui l'accompagne & qui la suit, ainsi que nous l'avons prouvé & que tout le monde en convient (1).

Sans suivre l'ordre des temps, s'entend sans donner la liste des auteurs d'après l'époque de leur mort, après *Boerhaave*, après le maître, je crois devoir placer ici deux de ses plus célèbres disciples, ses dignes commentateurs, le baron de *Van Swieten* & le baron de *Haller*.

Gérard Van Swieten, baron du saint Empire, premier médecin & bibliothécaire de Leurs Majestés Impériale & Royale, président perpétuel de la faculté de médecine de Vienne en Autriche, & de celles des Etats Héréditaires; président en second des études; membre de l'académie des sciences de Paris, de celles de Pétersbourg & de Sienne, de la société royale de médecine d'Edimbourg, & de plusieurs autres sociétés littéraires de l'Europe; membre de la Noblesse & des Etats du Tirol, de la Carinthie & de la Carniole, commandeur de l'ordre de S. Etienne, gentil-

(1) Voyez ci-devant, page 10; ci-après *Van-Swieten*; & *Huxham*, pag. 74.

66 *Usage des Bouillons de viande,*
homme & médecin à jamais recom-
mandable par ses écrits & par les senti-
mens du cœur. Connu par les traverses
que son mérite lui avoit attirées, par
ses vastes connoissances, par la probité
la plus décidée, par une impartialité à
toute épreuve, par un amour ardent
pour ses devoirs, par l'activité la plus
infatigable, & enfin, par son attache-
ment inviolable à l'Eglise Catholique,
qui lui avoit été transmis par ses ancê-
tres, qui n'hésitèrent pas à lui sacrifier
les biens & les honneurs auxquels ils
avoient droit de prétendre par leur nais-
sance; de Leyde, où il étoit né le 7 mai
1700, il fut appelé à la cour Impériale
par l'illustre *Marie-Thérèse*, impératrice-
reine, qui ne fut point rebutée du peu
de succès de ses premières tentatives
pour l'attirer. La confiance, les bontés,
les honneurs dont l'impératrice - reine
l'a comblé, soit pendant sa vie, soit
après son décès, arrivé le 18 juin 1772,
forment la partie la plus intéressante de
son éloge (1), que nous a donné le cé-

(1) On le trouve à la tête du V^e volume
ou du dernier de ses *Commentaires sur les*
Aphorismes de Boerhaave.

lèbre M. de Fouchy, ancien secrétaire de l'académie royale des sciences de Paris.

Van Swieten dans ses commentaires sur l'aphorisme de *Boerhaave* 599, que nous venons de citer, s'explique ainsi :

« Nous avons déjà dit ailleurs, (Apho-
» risme 100.) que par la seule augmen-
» tation du mouvement circulaire, les
» fels & les huiles du sang deviennent
» plus volatils & plus âcres ; c'est-à-
» dire, tendent à la putréfaction. Ainsi,
» comme dans la fièvre la circulation se
» fait avec plus de célérité, on a la
» même dégénération à craindre ; &
» c'est par cette raison que, parmi les
» effets de la fièvre, nous avons placé
» la dépravation putride des humeurs.
» On tire donc de là le motif pour le-
» quel, dans le régime de vivre des fé-
» bricitans, on doit choisir les alimens
» contraires à la pourriture. *Hippocrate*
» ne se servoit presque que de la seule
» ptisane d'orge, du suc ou de la crê-
» me, comme nous le savons par ce
» qu'il dit dans le livre *du régime de*
» *vivre dans les maladies aiguës* : il y
» ajoutoit l'oxymel, l'hydromel & au-
» tres choses semblables, alimens qui

68 *Usage des Bouillons de viande,*

» naturellement deviennent acides, &
» prennent un caractère opposé à la
» putréfaction. Par la même raison, on
» évite tous les corps gras, qui, par une
» plus grande chaleur, acquièrent si fa-
» cilement une acrimonie rance très-
» mauvaise. C'est par le même motif
» que *Sydenham*, dans les maladies ai-
» guës, défendoit les viandes & les
» bouillons mêmes, & qu'il ne se ser-
» voit presque que de panades, de crê-
» mes d'orge, de pommes cuites &
» d'autres choses semblables. *Van Hel-*
» *mont* lui-même, quoiqu'il censure
» presque par-tout les opinions des an-
» ciens, & qu'il paroisse faire peu de
» cas des règles diététiques dans les
» maladies, comme nous l'avons dit ci-
» devant; cependant, dans le régime de
» vivre des fébricitans, il condamne les
» bouillons de viande, sur-tout ceux
» qui sont trop chargés (1). » *Ils leur*
sont en effet nuisibles, parce que la
viande, les œufs, les poissons & les
bouillons, &c. (2)

(1) *In Herman. Boerhaave Aphorism. 599.*
tom. II, page 92 & suiv.

(2) Voyez ci-devant, page 49.

Albert de Haller, autre célèbre disciple & commentateur de *Boerhaave*, fameux médecin de Berne, conseiller & médecin du roi d'Angleterre dans l'Electorat de Hanovre, membre du grand conseil souverain de la République, président de la société royale de *Gottingue*, de la société économique de cette ville, membre de l'académie royale des sciences de Paris, associé de l'académie royale de chirurgie, membre des académies & sociétés des Curieux de la Nature, de Londres, de Berlin, de Harlem, d'Edimbourg, de Bologne, de Stockolm, d'Upsal, des Arcades, de Munich, &c. chevalier de l'ordre Polaire, &c. que nous venons de perdre dans le mois de décembre dernier, âgé de 69 ans, nous a donné grand nombre d'excellens ouvrages qu'il a composés lui-même, outre ceux qu'il a commentés, revus & retouchés. Je ne citerai de *Haller* qu'un passage court & précis, concernant le régime de vivre dans les maladies aiguës, & qui fait clairement connoître sa façon de penser à cet égard. Pour détruire le reproche fait à *Hippocrate* par *Asclépiade*, & répété par *Genga*, « que sa pratique étoit la médi-

» tation de la mort, parce que dans ses
 » Epidémies il ne parle presque d'aucun
 » secours employé pour ses malades, &
 » qu'il en a perdu un si grand nombre ;
 » qu'on ne supporterait point à Rome,
 » de son temps, un médecin aussi mal-
 » heureux dans l'exercice de son art ;
Haller s'explique ainsi : « Il paroît de
 » plus clairement, que dans les mala-
 » dies aiguës il a pris la bonne route,
 » suivie aujourd'hui même par tout bon
 » médecin, presque sans aucun chan-
 » gement : méthode suivant laquelle on
 » guérit les fièvres par les saignées, par
 » les acides, & par un régime de vivre
 » léger & végétal (1). »

Frédéric Hoffman, né à Hall en 1660, trouva un ami, bientôt un rival dans le célèbre *Stahl*, qui étoit du même âge. Il fut nommé professeur primaire en médecine en 1693, dans l'université fondée dans sa patrie par *Frédéric*, roi de Prusse ; devint un des plus célèbres médecins d'Allemagne, & illustra le nom de sa famille, où depuis très-long-temps ses auteurs paternels & maternels avoient

(1) *Methodus stud. Medic. &c. De Stud. practico*, tom. II, page 814.

exercé avec honneur la médecine, la chirurgie & la pharmacie. *Hoffman* est certainement un de nos meilleurs auteurs, au jugement même d'*Astruc* (1), qui me paroît très - impartial dans ses décisions, & qui veut le comparer, non à *Hippocrate*, mais à *Galien*, à cause de son style, le plus ordinairement lâche & diffus. Sa diction est en effet verbeuse, quoique beaucoup moins cependant que celle de *Galien*, auquel *Hoffman* est d'ailleurs supérieur à tous égards. *Boerhaave* avoit une si haute estime pour lui, que, consulté par le roi de Prusse *Frédéric Guillaume*, malade au camp du Rhin en 1735, il conseilla à ce monarque d'accorder à *Hoffman* une confiance entière, que son mérite lui avoit procurée d'avance (2). Notre

(1) *Maladies des Femmes*. tom. III, page 438 & suiv.

(2) *Henri Schulze*, qui a écrit sa vie que l'on trouve à la tête de la vaste collection de ses ouvrages, rapporte, page 13. que le roi de Prusse avoit accordé sa confiance à *Hoffman* en 1728, & qu'il l'avoit alors pris pour un de ses médecins. Il avoit été nommé d'ailleurs, médecin du Roi en 1702, & resta à la cour depuis 1709 jusqu'en 1712.

72 *Usage des Bouillons de viande.*

professeur, qui a enrichi la médecine ; la physique & la chimie, d'un nombre infini d'ouvrages qui le rendront à jamais recommandable, & auxquels il a travaillé principalement dans le temps que l'ennui d'une vie contraire à ses inclinations, & quelques démêlés qu'il avoit eus avec *André Gundelsheimer*, lui ayant fait quitter la cour de *Frédéric I*, roi de Prusse, qui l'avoit choisi pour son médecin, il vécut tranquillement retiré dans sa patrie. *Hoffman*, décédé en 1742, après avoir joui de la plus grande réputation, quoiqu'il ait exercé la médecine dans un pays où, comme en France, l'usage des bouillons de viande est presque généralement reçu dans les maladies fébriles (1), nous dit, en parlant des fièvres de toute espèce :

« Ni au commencement ni à la fin,
» encore moins dans le fort de la ma-
» ladie, il ne faut point surcharger les
» malades d'alimens tirés de viandes,
» d'œufs & de choses grasses ; car ils
» ne peuvent manquer d'être nuisibles,
» parce qu'avec la foiblesse & la cor-

(1) Voyez ce que dit à ce sujet de *Haen*,
ci-après, page 142.

» ruption des humeurs , ils surchargent
» davantage les forces , ils engendrent
» des crudités , & augmentent la matière
» & le foyer de la maladie (1).

» On ne fauroit exprimer combien
» les femmelettes nuisent dans toutes les
» fièvres , principalement dans les ma-
» lignes & dans les lentes , en sollici-
» tant continuellement les malades à
» prendre des bouillons fortifiants &
» nourrissans. J'ai appris , par des obser-
» vations répétées , que ces alimens
» avoient non - seulement occasionné
» l'augmentation des accidens & de la
» force de la maladie , mais encore la
» perte des malades ; car ces matières
» nourrissantes , ne pouvant être suffi-
» samment travaillées , conduites con-
» venablement , tournent plutôt en pour-
» riture. Du reste , la diète très-
» légère & liquide , est excellente & sans
» danger pour tous les fébricitans , sui-
» vant l'avis d'*Hippocrate* (2).

» On ne fauroit assez recommander ,
» dans les maladies aiguës , d'employer

(1) Sect. I, cap. X, tom. I, pars I, page
78.

(2) *De febr. cap. I, tom. V, page 371.*

74 *Usage des Bouillons de viande,*
» une diète sévère. Une nourriture gros-
» sière & abondante, enlève grand nom-
» bre de fébricitans (1). »

Ce que nous rapportons ici , joint à ce que nous avons dit ailleurs d'après *Hoffman* (2) , prouve évidemment combien cet habile praticien étoit éloigné de l'usage des bouillons de viande dans les maladies fébriles , autant par le raisonnement , que par les mauvais effets qu'il avoit observés dans les malades qui gardoient ce régime , employé & établi dans les pays qu'il habitoit , sur-tout par l'importunité des femmelles ; motif auquel *Rivière* en attribue principalement l'introduction , comme nous le verrons en son lieu. Nous jugeons ainsi fort inutile de citer ce que *Hoffman* avance ailleurs , de propre à confirmer sa façon de penser sur cette matière (3).

Jean Huxham , célèbre médecin de Plymouth , membre de la société royale

(1) *Annotation. in Poterii observ. Centur. I,*
cap. XXXIX, tom. V, page 89.

(2) Voyez ci-devant, pages 24 & 25.

(3) *De salubrit. & insalubrit. esculentor.*
tom. I, pag. 106 & 108. & passim.

de Londres, & associé du collège royal de médecine d'Edimbourg, dont la réputation n'est point aussi étendue, ni le nom connu autant qu'il paroît le mériter, mais qui est véritablement estimé de ceux qui connoissent le jugement qu'a porté la société royale des sciences de Londres, sur ses *Observations de l'Air & des Maladies Epidémiques*, qui contiennent des observations de médecine marquées au coin de la plus grande sagacité, appuyées de l'autorité d'*Hippocrate*, de *Celse*, d'*Arétée* & de nombre d'autres. Cet excellent médecin, animé du seul desir d'être utile à l'humanité, en soumettant les opinions des autres au tribunal de la raison & de l'expérience, n'a jamais rabaisé ni censuré personne; il s'est contenté d'étudier la nature, de la suivre, & d'indiquer les meilleures méthodes pour combattre les maladies. Etabli dans une petite ville sur les bords de l'Océan, les cas les plus rares se sont présentés à lui; il les a décrits avec la plus grande exactitude, il en a donné le meilleur traitement. Il nous a averti de ne point donner le kina précipitamment dans les fièvres intermittentes; il a éprouvé l'utilité des

76 *Usage des Bouillons de viande,*
purgatifs dans la fièvre secondaire des
petites véroles ; il donne le traitement
d'une toux convulsifve très-difficile , &
celui de la colique des peintres , qui
approche beaucoup de celui qui a été
donné par M. *Dubois* , & éprouvé par
lui dans l'hôpital de la Charité de Pa-
ris , &c. &c. *Huxham* , que M. *Pringle*
croit très en état de repouffer l'attaque
de *De Haen* (1) , & qui doit avoir ter-
miné sa carrière , puisque nous ne con-
noissons point d'ouvrage sorti de sa plume
depuis 1748 ; *Huxham* , dis-je , s'ex-
plique ainsi :

« Dans toutes les fièvres , principa-
» lement dans les ardentes & dans les
» inflammatoires , il est très - nécessaire
» d'employer un régime délayant ; car
» dans ces maladies , par la dissipation
» de ses parties les plus fluides , le sang
» devient trop épais & visqueux ; & la
» sérosité restante , par l'augmentation &
» la continuation de la chaleur , s'épaissit
» de plus en plus & se convertit en gelée ;
» de sorte qu'il faut employer une boif-
» son rafraîchissante , liquide & délayan-
» te , pour réparer les pertes faites par la

(1) *Maladies des Armées.* tom. II, pag. 347.

» dissipation de la lympe & de la féro-
» sité , & pour conserver à la masse des
» humeurs un degré convenable de flui-
» dité. — Cette boisson doit être en gé-
» néral d'une qualité acescente , & en
» quelque façon savonneuse. Les acescens
» rafraîchissent véritablement, & arrêtent
» la dégénération alkalescente (*il con-*
» *vient toujours de dire putride , comme*
» *nous l'avons prouvé ailleurs*) des hu-
» meurs , augmentée continuellement
» par le frottement & par la chaleur ; car
» les sels & les huiles animales sont fort
» exaltées , & deviennent plus rances
» & plus âcres par la chaleur fébrile.
» L'huile la plus douce & le beurre ,
» acquièrent une acrimonie très - forte
» par la chaleur. — Les savonneux fon-
» dent non-seulement mieux les humeurs
» épaissies , mais ils procurent encore
» une mixtion plus convenable de toutes
» leurs parties , en unissant plus intime-
» ment avec le sang , le sel , les soufres
» & l'eau. J'ai vu souvent dans les fièvres
» aiguës , rendre par les urines l'eau aussi
» claire & aussi limpide qu'elle avoit
» été prise ; (ce qui , pour le dire en
» passant , est un accident très - dange-
» reux). L'eau pure ne contracte point

78 *Usage des Bouillons de viande,*

» d'union avec les huiles ; de sorte que,
» si la sérosité du sang est convertie en
» gelée par la chaleur (1), & si sa partie
» huileuse, sortie de ses réservoirs, a
» acquis de l'acrimonie, il n'est point
» étonnant que l'eau ne puisse point s'y
» mêler & la délayer ; de-là, on voit
» la nécessité de joindre à l'eau des sa-
» vonneux, tels que le sucre, les sirops,
» les gelées ou les marmelades de fruits ;
» de cerises, de groseilles, de framboi-
» ses & autres semblables. Les fucs de
» citron ou d'orange avec un peu de
» sucre, délayés & fondus dans suffi-
» sante quantité d'eau, fournissent une
» boisson très-agréable, & remplissent
» les indications de l'acide & du savon-
» neux.

» Je dois ajouter encore ici, que
» c'étoit la méthode des anciens, qui
» n'employoient dans les fièvres que

(1) Dans les expériences, il faut au moins un degré de chaleur supérieur au 50° de Réaumur pour coaguler la lymphe, tandis que cela arrive dans un pleurétique au degré de 30. *Voyez Sauvages, Nosolog. methodic. Tom. I, pag. 298 & sequent. On n'a point donné encore la solution de ce phénomène.*

» les légers délayans. (1).
» Les humeurs animales tombent
» d'elles-mêmes dans la putréfaction
» & dans la dissolution, si on ne les en
» empêche, & si on ne les corrige par
» des alimens acidules; un régime de
» vivre consistant entièrement en vian-
» des, en poissons & en aromates avec
» de l'eau, procurera bientôt une fièvre
» putride. Le pain est non-seulement
» un aliment, mais par sa qualité acif-
» cente, il corrige les suc's putrides des
» autres nourritures. Les Espagnols &
» les François prisonniers ici, après s'être
» nourris de viandes sans modération &
» contre leur habitude, furent attaqués
» d'une fièvre de cette nature, qui en
» enleva un grand nombre. — Ils en
» étoient si avides, qu'ils expiroient
» avec le morceau de viande dans la
» bouche (2).

» Dans le commencement des fièvres
» malignes, j'ai trouvé le sang épais &
» recouvert de la croûte que nous nom-
» mons couenne; tandis que celui qu'on

(1) *De febre simplici.* pag. 6, 7, & 13.

(2) *De sanguinis resolutio statu.* cap. V, pag.

80 *Usage des Bouillons de viande,*

» tiroit au même malade, deux ou trois
» jours après, étoit entièrement liquide
» & dissous comme de la sanie. — C'est
» ce que j'ai observé souvent dans les
» François détenus ici prisonniers, qui
» périssoient à troupe d'une fièvre, con-
» tagieuse, pestilentielle, accompagnée
» le plus souvent de taches pourprées
» & de dyffenterie, avec des déjections
» sanguinolentes. Dans ces fièvres (com-
» me dans toutes les autres), les chirur-
» giens François, suivant leur coutume,
» faisoient des saignées tous les jours,
» ou tout au moins un jour, l'autre non.
» — Dans quelques-uns de leurs officiers
» (traités ainsi), j'ai trouvé le sang tiré
» à la troisième ou à la quatrième sai-
» gnée, entièrement dissous & sanieux,
» quoique celui de la première saignée
» eût été assez épais. — Le traitement
» qu'ils employoient d'ailleurs étoit si
» déplacé, que dans le temps qu'ils
» étoient si pressés de faire des sai-
» gnées, ils remplissoient leurs malades
» de bouillons très-forts, tirés de viandes
» de bœufs, de moutons, & d'autres ani-
» maux, suivant qu'ils pouvoient se les
» procurer, sans être arrêtés par un dé-
» lire continuel, par les taches noires &

» pourprés, par la noirceur & par la
» sécheresse extrême de la langue. —
» Je suis assuré qu'un grand nombre de
» ces malades fut la triste victime d'un si
» mauvais traitement (1).

» Un homme qui ne se nourrit sim-
» plement que d'eau pure, de viandes
» & de poissons, sans autres alimens
» acides ou acescens, rend bientôt toutes
» ses humeurs extrêmement âcres &
» rances, se procure la fièvre; son sang
» enfin tombe dans un état de putréfac-
» tion (2). »

Or, si une nourriture tirée toute des animaux est capable de procurer la fièvre à un homme bien portant (3), combien & à plus forte raison, d'après ce que nous avons prouvé sur la putréfaction & sur les effets dans l'état fébrile, doit-elle être nuisible alors? Les funestes suites observées par *Huxham*, après un pareil régime, dans une épidémie où la putréfaction étoit si manifeste, ne doivent donc pas nous paroître étonnans. Du

(1) *Dissertat. de anginâ malignâ.* pag. 19.

(2) *Ibid.* pag. 13.

(3) Voyez ci-après l'observation de *Lazzerme*, qui confirme ce que dit *Huxham*.

82 *Usage des Bouillons de viande,*
reste, la diète & le traitement qu'il con-
damne, le tableau lugubre qu'il nous
présente, ne diffèrent en rien de ce que
nous avons tous les jours sous les yeux
en France (1).

M. *Laurent Heister*, médecin, ana-
tomiste & chirurgien fameux, profes-
seur célèbre à Helmstadt au duché de
Brunswich, après l'avoir été à Altorf en
Franconie, en même temps grand mé-
decin & grand chirurgien, fut aussi ins-
truit dans la pratique que dans la théorie
de ces deux arts ; il a pratiqué avec la
plus grande réputation toutes les opéra-
tions de chirurgie, pendant plus de qua-
rante ans, soit dans les armées, soit
dans les villes ; il nous a présenté les
deux qualités de médecin & de chi-
rurgien réunies dans un même homme,
ce que nous voyons rarement, au
moins (2) à un degré supérieur, depuis

(1) Voyez encore ce que nous avons cité
d'*Huxham*, ci-devant, pag. 14 & 15.

(2) Depuis l'époque ici marquée, nous ne
trouvons ces qualités réunies ainsi, que dans
Celse, *Paul d'Égine*, *Albucasis*, *Fabrice d'A-*
quapendente, & dans un petit nombre d'autres ;
tout récemment dans MM. *Heister* & de
Gorter.

le partage de la médecine en trois professions, faite au temps d'*Hérophile* & d'*Erasistrate* (1), environ 250 ans avant J. C.... M. *Heister*, membre de la société des Curieux de la Nature, qui a enrichi l'une & l'autre partie de l'art de guérir, (sœurs qui devoient être amies, & qui sont le plus ordinairement rivales), de quantité d'ouvrages excellens de botanique, d'anatomie, de médecine théorique & pratique, & sur-tout d'un *Traité de Chirurgie* complet, ouvrage unique en ce genre; M. *Heister*, qui est mort depuis quelques années, en parlant de la diète des fièvres continues aiguës, nous dit :

« Pour nourriture il convient de donner des bouillons légers, tirés des végétaux, principalement des farineux, de l'avoine & de l'orge, acidulés avec

(1) On connoît le stratagème dont *Erasistrate* se servit pour guérir *Antiochus Soter*, devenu éperdument amoureux de *Stratonice*, sa belle-mère, en engageant *Séleucus* à céder sa femme à son fils. Voyez Rollin, *Histoire ancienne*, tom VII. Cette histoire rapportée par *Valère Maxime* & par *Plutarque*, est citée partout. *Histoire de la Médecine*, liv. I, chap. II, page 295.

84 *Usage des Bouillons de viande,*
» le suc de citron ou avec un peu de vi-
» naigre, ou préparés avec des pommes,
» &c. On peut se servir encore de pru-
» nes, de cerises & de pommes cuites,
» prises en petite quantité; mais il faut
» ici proscrire avec grand soin les vian-
» des, & tout ce qu'on en tire, suivant
» le rebut naturel que nous en avons
» le plus souvent dans toutes les fièvres.
» Ne donnez même aucune nourriture à
» un malade qui a des envies de vomir,
» parce que, comme *Hippocrate* l'en-
» seigne, *plus vous nourrirez ces mala-*
» *des, plus vous les incommoderez*; car
» l'abstinence est très-utile dans toutes
» les fièvres; mais au moins, s'ils deman-
» dent quelque nourriture, ou si on leur
» en donne, qu'elle soit toujours li-
» quide, en très-petite quantité, & tirée
» des végétaux, comme nous l'avons
» déjà dit; c'est-là la méthode de traite-
» ment qui m'a paru, jusqu'ici, la meil-
» leure dans les fièvres (1). » Il prescrit
à peu près le même régime pour les
bleffés (2).

(1) *Compendium Medic. practic. de Febrib.*
contin. acut. cap. III, pag. 51.

(2) *Institut. chirurg. tom. I, pag. 68.*

Rien de plus précis que ce que dit M. Heister : il ne faut se servir que de végétaux ; il faut proscrire les viandes , & tout ce qu'on en tire. Il est évident que les bouillons de viande sont compris dans le nombre des alimens qu'il défend.

M. Jean de Gorter , un des plus savans médecins de nos jours , un des plus fameux disciples de Boerhaave , honoré de l'estime de son maître , ainsi que celui-ci s'en explique clairement dans une lettre inférée dans son *Traité de l'insensible transpiration* , imprimé en 1725 , & que M. de Gorter lui a dédié , comme le premier de ses ouvrages ; M. de Gorter , ci-devant professeur à Harderwich dans la Gueldre Hollandoise , ensuite appelé en Russie , & qui étoit certainement très-digne du choix que cette Cour en a fait pour l'attirer dans ses Etats (1) , nous a donné nombre d'ouvrages excellens de médecine & de chirurgie , dans lesquels il a presque toujours suivi & expliqué les sentimens de son maître. Nous en avons un sur-tout , de lui , en style hippocra-

(3) Voyez de Haen. *Rat. medend.* tom. I , pag. 14.

86 *Usage des Bouillons de viande,*
tique, ou plutôt laconique & spartiate,
qui laisse plus à deviner qu'il n'explique,
fait cependant, à mon avis, pour passer
à la postérité la plus reculée (1). Digne
commentateur d'*Hippocrate* & de *Sanc-*
torius, M. de *Gorter* condamne l'usage
des bouillons de viande en ces termes
un peu forts :

» Je suis étonné de l'extravagance de
» plusieurs médecins, qui dans toutes
» les fièvres ne balancent point à donner
» des bouillons de viandes; car dans des
» corps échauffés par la fièvre, ces ali-
» mens sont aussitôt changés en pour-
» riture (2). »

M. *Jean Pringle*, chevalier baronnet de
la Grande-Bretagne, & médecin de la
reine, suivit d'abord les armées, fut ensui-
te médecin du *duc de Cumberland*, &
enfin médecin général des armées du roi
d'Angleterre. Attaqué par *de Haen*, il lui
a répondu d'une manière victorieuse. M.
Pringle, un des plus fameux médecins
de Londres, qui a commencé à défri-

(1) *Medicinæ Compendium, in usum exerci-*
rat. domestic. digestum. 4^o.

(2) *Medicina Hippocratica. In aphorif. XVI.*
libr. I, pag. 27.

cher un nouveau & vaste champ en médecine (1), duquel on doit se flatter de retirer les récoltes les plus abondantes : « Nous paroïssons approcher, dit » M. l'abbé Félix *Fontana*, d'une de ces » époques mémorables, que la nature » amène après une suite de siècles, & » qu'elle signale par quelque grande découverte pour le bonheur du genre humain (2). » Cet évènement est prochain, si, comme il y a lieu de l'espérer, on parvient à dévoiler le mystère de la putréfaction, sur laquelle M. *Pringle*, le premier, a commencé à nous éclairer. Ce médecin célèbre, parle ainsi de la diète dans la dyffenterie :

« Elle consiste principalement en » gruau de riz ou d'orge, sagou, panade, » & l'on permettoit du bouillon de mouton à ceux qui avoient peu de fièvre ; » mais je cessai par la suite ce dernier » article, parce que je remarquai qu'en » général la nourriture animale ne » venoit pas (3). »

(1) *Mémoires sur les Substances septiques & anti-septiques.*

(2) *Ricerca fisica sopra l'Aria fissa.* p. 21.

(3) *Observat. sur les Malad. des armées,* tom. II, pag. 65.

88 *Usage des Bouillons de viande,*

Or, si la nourriture animale ne convient pas dans le cas de dyffenterie avec un peu de fièvre, ainsi qu'il conște par l'observation de M. *Pringle*, pourra-t-elle mieux convenir lorsque la fièvre sera forte? ne sera-t-elle pas au contraire infiniment nuisible alors?

En France, où l'on trouve si peu de partisans du régime végétal & hippocratique, au moins jusqu'à ces derniers temps; où l'on trouve si peu d'auteurs qui aient avancé quelque chose en faveur de ce régime, depuis l'introduction des bouillons de viande; en France, où l'on ne donne encore communément que cet aliment aux fébricitans, quoique nombre de praticiens instruits n'en approuvent pas l'usage; dans une thèse sur l'inoculation de la petite vérole, soutenue dans les écoles de médecine à Paris, en 1757, par M. *Millin de la Courvault* & par M. *Morisot de Landes*, ce dernier auteur de la thèse s'explique ainsi :

« Il ne faut point dissimuler une autre
» cause de la mortalité occasionnée par
» la petite vérole dans la ville de Paris,
» savoir, la nourriture tirée rarement des
» végétaux, & abondamment & le plus

» ordinairement des animaux; bien plus,
» afin que rien ne manque pour la perte
» des malades, on se sert de bouillons
» de viande très-forts, comme du meil-
» leur de tous les alimens (1). »

Je me contenterai d'indiquer du célèbre M. *Tissot* de Lausanne, les passages d'un ouvrage (2) qui est entre les mains de tout le monde, dans lequel ce fameux médecin condamne, dans les maladies fébriles, la viande, les bouillons & les œufs, & où il conseille un régime de vivre presque entièrement végétal, & à peu près conforme à celui qui est indiqué par *Boerhaave*.

M. *Poissonnier l'aîné*, conseiller d'Etat, fameux médecin de la faculté de Paris, l'un des médecins consultants de Sa Majesté, inspecteur général des hôpitaux de la Marine & des Colonies, à qui nous devons la découverte de la machine & du procédé pour distiller & pour dessaler l'eau de la mer à bord,

(1) *Ergo Parisinis variolarum inoculatio.*
pag. 5. Haller. *Disput. &c.* tom. V.

(2) *Avis au Peuple*, chap. III, paragraph.
30, 35 & 36.

90 *Usage des Bouillons de viande,*
& pour la rendre potable, objet des plus intéressans pour l'humanité, & surtout pour la marine. M. de *Bougainville* en effet, dans la relation de son Voyage autour du Monde, dit expressément qu'il doit à l'usage de l'eau de la mer ainsi distillée, le salut de son équipage. C'est à M. *Poissonnier* que l'humanité est redevable de cette découverte, ainsi qu'il est prouvé par les procès verbaux des expériences faites à ce sujet, déposés dans les bureaux de la Marine, en 1764; ce physicien en a rendu compte dans la même année, & a soumis sa découverte au jugement de l'académie royale des Science de Paris. C'est donc à tort que M. *Irvine*, Anglois, a cru pouvoir se l'approprier, en présentant cette machine au parlement d'Angleterre, dont il a obtenu une récompense de cinq mille livres de rente, ainsi que M. *Louis Dutens*, physicien, pour conserver à M. *Poissonnier* l'honneur de sa découverte, l'a fait connoître par une lettre en date du 7 août 1772, imprimée à Londres dans un pamphlet, en manifestant par-là que le parlement d'Angleterre a été trompé par M. *Irvine*, & que

c'est le-physicien françois qui est le véritable inventeur de cette machine (1).

M. *Poissonnier Desperrières*, frère du précédent, chevalier de S. Michel, adjoint pour l'inspection des hôpitaux de la Marine, & chargé de la direction de la médecine des épidémies dans la généralité de Paris, auteur de plusieurs ouvrages de médecine excellens sur les fièvres de Saint-Domingue, sur les maladies des gens de mer, &c. dans un Mémoire (2) auquel on a fait peut-être trop peu d'attention, pour l'utilité de la Marine militaire & marchande, parle ainsi :

« De trente matelots attaqués de ma-
» ladies graves & vives dans la frégate
» l'*Ecluse*, aucun n'a péri; & ils ont eu
» pour tisane & pour nourriture l'eau
» de riz ou de gruau, à laquelle on a
» joint seulement, de temps à autre, du
» miel & quelques aigrelets laxatifs,

(1) Cette histoire, avec le procédé pour déflaler l'eau de la mer, & avec la description de la machine, est rapportée par M. *Baumé*, *Chimie expér. & raison.* tom. III, pag. 575 & suivantes.

(2) *Sur les avantages qu'il y auroit à changer la nourriture des gens de mer.*

92 *Usage des Bouillons de viande,*

» tels que les pruneaux. Or une sub-
» tance aussi efficace dans la curation des
» maladies putrides des matelots, n'en
» sera-t-elle pas visiblement le préservatif
» le plus assuré ? *Ce dernier fait vient à*
» *l'appui d'une vérité bien connue des*
» *médecins, mais qui ne l'est pas assez*
» *du public : que le bouillon à la viande*
» *doit être pros crit dans tous les cas où*
» *l'alkalescence (la putridité) des hu-*
» *meurs est marquée (1).* »

La vérité dont parle ici M. *Poisson-*
nier, connue des médecins instruits,
devroit l'être au moins de tous les mé-
decins; & cependant l'usage des bouil-
lons de viande, contre lequel un bien
petit nombre de médecins s'élève, est
encore presque par-tout pratiqué en
France, dans les maladies fébriles. Jus-
ques à quand le monde sera-t-il con-
duit par la mode & par le préjugé,
même dans ce qui regarde le salut & la
santé des hommes, objets les plus inté-
ressans de cette vie ? Nous nous sommes
fait un devoir de déclamer contre cet
usage, & de le proscrire dans le cours de
notre pratique, dès les premières an-

(1) *Ibid.* pag. 8.

nées que nous avons exercé la médecine; nous sommes enfin venus à bout de désabuser à cet égard presque tous ceux qui nous accordent leur confiance; nous desirons ardemment, par ce foible ouvrage, de deffiller les yeux du public, & de l'instruire d'une vérité qui peut être si utile pour lui.

Enfin dans l'école de Montpellier, ancienne, & fameuse même avant sa fondation en 1289, par le pape Nicolas IV, dont la célébrité a toujours été très-dignement soutenue, & l'est encore aujourd'hui par tous les membres qui la composent; dans laquelle j'ai eu le bonheur de recevoir le bonnet de Docteur en 1751, des mains du célèbre *Sauvages*, un des plus grands ornemens de cette Faculté, & qui m'a fait la grace de m'accorder plusieurs fois depuis des témoignages d'estime & d'amitié; d'étudier sous *M. de Lamure*, qui jouit aujourd'hui d'une célébrité justement méritée; de commencer à m'exercer enfin dans la pratique, sous les ailes de *M. Chaptal*, un de ses plus fameux praticiens; de *M. Chaptal*, dis-je, qui sans protection, & avec ce noble désintéressement qui fait le fondement de son caractère, me

fit la grace de m'admettre au nombre de ses élèves, dès le premier mois que je fus à Montpellier, quoique, suivant son usage, il ne me mit au nombre de ceux qui le suivoient en pratique, que lorsque je fus bachelier, m'ayant gardé pour cela pendant quelque temps une place vacante, jusqu'au moment où je fus en état de la remplir; de M. *Chaptal*, mon très-cher maître, qui n'oublia rien auprès de mon père pour l'engager à me laisser auprès de lui, & qui depuis mon départ n'a jamais manqué de m'aider de ses avis, & de me combler de témoignages de bonté, d'estime & d'amitié, que je ne crois pas avoir mérités autrement que par mon profond respect, par l'étendue de ma reconnoissance, & par un attachement sans réserve; de M. *Chaptal*, qui veut bien encore aujourd'hui accorder sa protection & honorer de ses bontés mon fils aîné, nouvel étudiant en médecine: dans l'école de Montpellier, dis-je, & dans les thèses données pour la dispute de la chaire vacante par le décès du célèbre *Venel*, recommandable à tous égards, principalement par la vaste étendue de ses connoissances dans la chimie, M. *François*

Vigarous, dont le mérite est très-avantageusement connu, & qui avoit été honoré de l'estime & de la confiance de son prédécesseur, qu'il vient de remplacer; M. *Vigarous* s'explique ainsi au sujet de la diète dans les fièvres intermittentes :

« Nous observerons seulement sur la
» diète, 1^o. qu'on ne doit point indif-
» tinctement permettre toute sorte de
» nourriture aux fébricitans. Que les
» bouillons de viande nuisent plutôt
» qu'ils ne sont utiles dans les commen-
» cemens des maladies, chez les gens
» vigoureux, & sur-tout chez les bilieux;
» que le meilleur régime de vivre est
» léger, tiré des végétaux; & qu'on ne
» doit donner de la nourriture que dans
» le temps de la rémission (1). »

M. *Pâris*, docteur en médecine au Ludovicée de Montpellier, du collège de médecine de la ville d'Arles, & associé à l'académie royale de Nismes, nouvellement de retour de Constantinople & de Smyrne, où il a exercé la méde-

(1) *Quæstio nona. An feb. i. intermitt. fomes regio epigastrica; & an in ipsarum curatione vegetabilia mineralibus anteponenda?* pag. 27^a

96 *Usage des Bouillons de viande,*

cine pendant plusieurs années, & actuellement fixé à Arles sa patrie, qui vient de mettre au jour un Mémoire sur la Peste, couronné par la faculté de médecine de Paris, en 1775; dans une des lettres, que les sentimens dont il m'honore le portent à m'adresser quelquefois, m'écrit, en date du 18 juillet 1777 : « Qu'entrant en exercice à l'hôpital » d'Arles, le premier avril dernier, il a » ordonné aux fébricitans la crème de » riz à l'eau, point de bouillons; que » les malades ont été plus promptement » guéris, qu'il a fallu moins de purgatifs » sur la fin de la maladie; & que sa méthode, qui est celle de la raison, a été » louée & approuvée, & qu'elle se » trouve reçue aujourd'hui avec joie par » les malades mêmes. »

Il est étonnant, après cette foule d'autorités & d'observations données par les maîtres de l'art, par les plus grands médecins de tous les siècles, appuyés sur les raisonnemens le plus solides; il est surprenant, dis-je, que l'usage des bouillons de viande se soit introduit, ou tout au moins, qu'il n'ait point été abandonné dans un siècle aussi éclairé que celui où nous vivons. Il paroît

roît qu'il ne seroit pas nécessaire, après ce que nous avons déjà dit, de consulter les auteurs qui conseillent & qui ont employé les bouillons de viande pour les fébricitans, pour être assurés que l'expérience est contraire à leur usage dans les maladies fébriles : la question semble en effet déjà bien décidée ; mais pour traiter cette matière contradictoirement, comme nous l'avons promis, pour mettre sous les yeux de nos lecteurs l'impartialité avec laquelle nous l'examinons, pour ne laisser enfin aucun subterfuge, & pour attaquer le préjugé jusque dans ses derniers retranchemens, le combattre, le vaincre & le renverser ; nous allons rapporter avec la plus grande fidélité les passages des auteurs qui sont favorables à ce régime de vivre dans les fièvres, nous flâtant de trouver dans ceux-ci, comme dans les premiers, qui lui sont contraires, & que nous avons cités en grand nombre, de trouver, disje, des motifs victorieux pour le proscrire ; motifs d'autant plus convaincans, qu'ils seront fournis par une main non suspecte : & comme les observations les mieux faites & les plus sûres, ainsi que les raisonnemens les plus solides, combattus par des raisonnemens

98 *Usage des Bouillons de viande,*
spécieux, & par des observations hasar-
dées, fausses & mal faites, présentés
avec assurance & avec art, ne produi-
sent souvent que des doutes & des incer-
titudes; après avoir exposé tout ce qu'on
peut alléguer de plus fort en faveur des
bouillons de viande, nous nous attache-
rons à en faire voir la frivolité.

Parmi les médecins de l'antiquité,
nous ne connoissons, ainsi que nous l'a-
vons déjà dit (1), qu'*Arétée de Cappa-
doce* & *Alexandre de Tralles*, qui se
soient écartés du régime de vivre prescrit
par *Hippocrate* dans les maladies aiguës,
mais dans certains cas seulement, comme
dans celui de foiblesse & de dégoût. Ce
n'est que dans les ouvrages de ces deux
derniers auteurs de la plus grande répu-
tation, qu'il est fait mention de viande
& de bouillons; mais ils donnent d'ail-
leurs la préférence au régime végétal,
comme nous allons le voir.

Arétée de Cappadoce, un des plus
grands médecins de l'antiquité, que
Boerhaave & *Haller* regardent comme
égal, ou comme supérieur même à *Hip-
pocrate*, a vécu certainement après

(1) Voyez ci-devant pag. 38.

Athénée, auteur de la secte pneumatique qu'il avoit adoptée, ainsi que *Le Clerc* l'a observé le premier, après *Andromaque*, médecin de *Néron*, & avant *Dioscoride* & *Aétius* qui le citent, c'est-à-dire, entre le premier & le troisième siècle; mais on ne peut plus précisément déterminer son âge. Il est très-probable qu'il a exercé la médecine à Rome, ou en Italie, puisqu'il conseille les vins de cette contrée dans la syncope ou la défaillance; qu'il a parlé d'alimens fort usités chez les Romains; & qu'il s'est beaucoup servi, comme eux, de la diète, de l'exercice à cheval ou en voiture, des fomentations & des bains. Il a écrit en langage ionique, élégant & poli, traduit en latin par *Crassus*, professeur de Pavie, sur un vieux manuscrit, & imprimé en cette langue, avant de l'être en grec. *Arétée* a très-bien rédigé l'histoire des maladies, dont il donne les causes, les signes & les temps, ainsi que tous les matériaux ramassés sans ordre par *Hippocrate*, & il propose des remèdes mieux fondés en raisons. Il a fait faire des saignées répétées dans la fièvre ardente, dans la colique néphrétique, &c. & a saigné, jusqu'à ce qu'on tombât

100 *Usage des Bouillons de viande,*
presque en défaillance, dans l'esquinancie: il a employé le trépan dans l'épilepsie. Le premier, suivant la remarque de *Leclerc*, il s'est servi des cantharides extérieurement, sous la forme du remède que nous nommons aujourd'hui *vésicatoire*: il a rejeté les remèdes superstitieux, & a parlé le premier de l'hydropisie enkistée ou hydatique. *Arétée* regarde comme une espèce de manie & comme une fureur divine, cette espèce de pieuse fantaisie, qui portoit de son temps ceux qui en étoient animés, à se déchirer le corps, & à se faire des incisions dans les chairs, dans l'idée qu'ils se rendoient par-là plus agréables aux Dieux, qui exigeoient ces pratiques. « Cette espèce de fureur, dit-il, ne les » tient que par rapport à cette persuasion, ou à ce sentiment de religion; » ils sont d'ailleurs très-sensés & retenus (1). Ce qu'il faut remarquer, surtout touchant *Arétée*, c'est que les sentiments particuliers qu'il avoit par rapport à la théorie, n'ont que très-peu influé sur sa pratique (2); » observation très-essentielle pour les médecins

(1) *De furore*, libr. I, cap. VI, à la fin,

(2) Voyez *Le Clerc. Hist. de la Méd.* liv. IV, sect. ij, chap. III, pag. 508 & suiv. & *Haller,*

qui se livrent à l'esprit de systême ,
peine supportable dans les écoles ,
que l'on doit toujours oublier au lit du
malade. *Arétée*, dont nous ne saurions
faire un assez digne éloge, & des écrits
duquel *Boerhaave* [a cru devoir donner
une édition excellente, s'explique ainsi
dans le traitement de la pleurésie :

« Parlons présentement de la nourri-
» ture... Ainsi qu'on préfère la ptisane
» à toute autre aliment, sur-tout au com-
» mencement,... l'halica tient le second
» rang.... Ce qu'il appelle tragi (1) est
» également bon... ainsi que le pain sec...
» Si la maladie se prolonge, & que les
» forces s'affoiblissent, ... les œufs frais
» sont excellens ;... parmi les viandes, les
» extrémités des pieds, les pigeons,
» les poules bouillies, les cerveaux de
» cochons rôtis, les poissons de
» mer & de rivière; parmi les fruits,
» donnez les pommes cuites dans l'eau
» ou dans l'hydromel.... Pendant la cani-

In Boerhaav. Method. stud. med. tom. II,
pag. 822, & *in artis med. principibus.*

(1) Sorte de ptisane faite avec l'épeautre
ou avec le froment. Voyez *Castelli Lexicon*,
au mot *Tragum*, & *Gorræi definit. pag. 627.*
Pour l'*halica*, voyez ci-devant, pag. 25.

» cule , temps que les Grecs appeloient
 » *heure* (1), on peut accorder les figues,
 » & les autres fruits de ce genre (2). »

Alexandre de Tralles, natif de cette ville fameuse de la Lydie, a vécu & fleuri à Rome dans le sixième siècle, au temps de *Justinien*, où il étoit connu sous le titre d'*Alexandre le Médecin*, nom qu'il mérita par l'étendue de ses connoissances, & par la sagesse de sa pratique. Presque seul parmi ses contemporains, il a suivi les anciens; mais il leur est infiniment supérieur pour le traitement des maladies, qu'il a décrites avec soin, & rangées en ordre, à l'exemple d'*Arétée*. Son style est simple, mais pur, concis & clair: il a excellé sur-tout dans le diagnostic, ou dans les connoissances des maladies, & donné les signes distinctifs de celles qui ont quelque ressemblance entr'elles. Il a le premier fait mention de quelques moyens de guérir le hoquet, familiers aujourd'hui parmi nous; d'exciter un effroi fort & subit; de s'appliquer vivement à quelque chose, comme à comp-

(1) Voyez *Castelli Lexic.* au mot *hora*.

(2) *De curation. pleuritidis. libr. I. cap. X.*

ter de l'argent, &c. Ainsi qu'*Arétée*, il a fait des saignées répétées dans l'esquinancie ; mais il défend de tirer du sang jusqu'à défaillance, comme son prédécesseur le pratiquoit ; & le premier il a ouvert les veines jugulaires, lorsqu'il ne pouvoit ouvrir les ranines : dans l'hémoptysie, il a appliqué le cautère actuel sur la tête ; opération pratiquée de nos jours dans la goutte-sereine, par *de Haen*, mais que celui-ci a vue malheureusement suivie de la perte des malades. Il a fait mention des tubercules dans les poulmons, connus de *Galien*, & que celui-ci regarde comme une espèce de phthisie, maladie très-commune dans ces contrées, dans ceux qui ne sont même que très-légèrement attaqués du virus écrouelleux : mais *Alexandre* conseille nombre de remèdes superstitieux & absurdes, & ne dit pas un mot des maladies chirurgicales, non plus que de celles des femmes. *Alexandre* enfin, que, malgré ces défauts, on peut comparer à *Arétée*, parle ainsi dans la curation des pleurétiques :

« Qu'on se serve, pour la nourriture, de
» la crème de la ptisane bien cuite....
» mais si les forces paroissent affoiblies,

» vous donnerez les miettes de pain
 » cuites dans l'apomel (1), l'hydromel
 » (2), ou l'hydrorofat (3); & dans le
 » cas de foiblesse réelle & de dégoût,
 » servez-vous de bouillons de poule avec
 » les miettes de pain (4). »

On reconnoît évidemment par les termes de ces deux anciens Grecs, que ce n'étoit qu'à la fin des maladies, lorsque la fièvre étoit diminuée, que le mal étoit prolongé, dans le cas simplement de foiblesse & de dégoût, qu'ils s'écartoient du régime prescrit par *Hippocrate*, qu'ils mettoient au premier rang, & qu'ils préféroient dans tous les autres cas, & dans tous les autres temps des maladies aiguës; & comme *Arétée* parle d'alimens solides, il paroît naturel de croire qu'il ne les conseilloit que lorsque la fièvre étoit très-légère, ou même lorsqu'

(1) Décoction préparée avec le miel, les ruches & le vinaigre. *Voyez Castelli, Apomel. Gorræi definit. pag. 691.*

(2) Breuvage fait de miel & d'eau. *Voyez Castell. hydromel. Gorræi definit. pag. 652.*

(3) Décoction de roses avec le miel ou avec le sucre. *Voyez Castell. hydrorofatum. Gorræi definit. pag. 653. Paul d'Æginet. libr. VII, cap. XV.*

(4) *De curat. pleuritic. lib. VI, cap. I.*

qu'elle avoit quitté le malade : car on ne peut présumer qu'il ait adopté un pareil régime de vivre dans d'autres temps. Du reste , ce n'est que dans le seizième siècle que nous trouvons l'usage des bouillons de viande s'établir véritablement , comme nous l'avons déjà dit , & comme nous allons le prouver , en rapportant ce qu'ont écrit sur la diète des fébricitans, *Valescus de Taranta* & *Jacques du Bois* , qui se sont conformés à peu près sur cette matière aux sentimens d'*Arétée* & d'*Alexandre*.

Valescus de Taranta , que l'on croit né en Portugal , exerça la médecine à Montpellier pendant 36 ans, depuis 1382 jusqu'en 1418 , & commença alors , la ville de *saint Barnabé* , comme il le dit , à écrire un ouvrage de pratique , connu sous le nom de *Philonium* , qu'il divisa en sept livres. Les motifs qui engagèrent *Valescus* à faire cette division , aideront à faire connoître l'esprit du siècle dans lequel il vivoit. « J'ai cru raisonnable , » dit-il , de partager ce livre en sept » parties , à cause du grand nombre » de vertus du nombre septénaire , » que *Macrobe* rapporte sur le songe » de *Scipion* ,... à raison d'autres con-

» fidérations infiniment plus estimées de
» nous autres fidèles. 1^o. Il y a sept pa-
» roles que N. S. J. C. notre Sauveur a
» prononcées, attaché sur la croix. Il y a
» sept dons du saint Esprit. Sept allé-
» greffes de la glorieuse sainte Vierge ;
» sept sacremens de l'Eglise ; sept de-
» mandes dans l'oraison dominicale ; sept
» vertus , quatre cardinales & trois théo-
» logales ; sept péchés mortels , &c. &c.
» Ce n'est donc pas sans raison que nous
» avons cru devoir diviser ce livre en
» sept parties , à l'exemple de plusieurs
» autres auteurs. » Au sujet de chaque
maladie , *Valescus* rapporte les sentimens
des Grecs , des Arabes , & de ses con-
temporains , en y joignant le sien qui
est assez sensé. Il rapporte ses propres
observations de temps en temps, ce qu'on
ne trouve dans aucuns des auteurs de ce
temps , excepté dans *Gordon*, qui l'avoit
précédé d'un siècle environ. Ce qu'il dit
des maladies chirurgicales est fort court :
l'ordre qu'il garde est assez bon , & il
insère des règles, ou des axiomes de
pratique , qu'il appelle *canons*, dont
grand nombre sont excellens. Le style
du *Philonium* est barbare ; mais la mé-
decine y est mieux traitée que dans les

ouvrages des Arabes & de leurs sectateurs. *Valescus*, que l'on croit avoir été médecin de *Charles VI*, un de nos rois, parle ainsi de la diète des fièvres aiguës :

« Il faut d'abord établir quelques canons ; premier : une nourriture liquide convient à tous les fébricitans.
» Onzième : parmi les alimens bons & utiles dans les fièvres aiguës, la pituite coulée & non coulée tient le premier rang. . . . Diète particulière des fièvres aiguës : lorsque vous verrez la fièvre très - aiguë, & que la crise se fera au quatrième jour, vous ne donnerez absolument point de nourriture, mais la seule eau d'orge ou quelques sirops. . . . Si cependant le malade est foible, . . . nous accordons la crème d'orge & d'avenat, claire pendant les trois premiers jours ; & si la crise arrive le quatrième, nous ne donnons rien ce jour-là ; mais si la maladie s'étend jusqu'au onzième, ou jusqu'au quatorzième jour, nous accordons la crème d'orge avec le lait d'amandes, ou avec celui des quatre semences froides majeures, ou bien la crème d'avenat, ou le bouillon de poulet cuit avec la laitue, ou un mor-

108 *Usage des Bouillons de viande,*

» ceau de courge, ou les poiffons écaïl-
» leux de bon goût, pris dans une eau
» courante; & quelquefois, suivant le
» goût des malades, nous donnons les
» pommes & les poires cuites sous les
» cendres, avec un peu de sucre (1). »

Jacque du Bois, en latin *Jacobus Sylvius*, d'Amiens, célèbre médecin de Paris, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, & bachelier simplement de celle de Paris, suivant *Astruc*, fut renommé par la parfaite connoissance qu'il avoit du grec & du latin, par son grand attachement pour les sentimens des anciens, & sur-tout pour ceux de *Galien*, beaucoup moins fort que celui qu'avoit pour ce médecin de l'antiquité, *Alexandre Massaria*, professeur de Padoue, qui disoit : « Qu'il aimoit mieux être dans
» l'horreur avec cet ancien, que d'avoir
» raison avec les modernes. » *Du Bois*, peut être plus renommé encore par son avarice & par sa lésine, fut le restaurateur de la médecine hippocratique. On rapporte que ses disciples mirent ce distique sur sa porte, le jour de son enterrement :

(1) *Philoni*. libr. VII. *De febre acut.* fol. CCCLXXV.

*Sylvius hic situs est, gratis qui nil dedit unquam ;
Mortuus , & gratis quòd legis ista dolet **.

René Moreau a recueilli ses ouvrages dans un volume *in-fol.* en 1630. *Du Bois*, décédé à Paris en 1555, dans la fièvre tierce (1), outre les alimens rafraîchissans & humectans, comme la laitue, la courge, . . . le pain lavé, l'eau d'orge, la crème de la ptisane ou de l'alica, prescrit encore les poissons, les oiseaux tendres, . . . les jaunes d'œufs, & les fruits de facile digestion. Dans la fièvre continue (2), il donne la crème de l'alica & de la ptisane, le pain dans l'eau ou dans l'hydromel; mais il ne parle nulle part des bouillons de viande, que nous allons voir mettre en usage par *Fernel* son contemporain.

Jean Fernel, de Clermont en Beauvoisis, suivant *Guillaume La Planche*, quoiqu'on le dise d'Amiens, un des plus célèbres médecins de Paris, fut choisi

* *Du Bois*, qui gît ici, de tout fit de l'argent;

Mort, même de ces vers il veut le paiement.

(1) *Comment. de febr. tertian. febr. curatio.* pag. 338.

(2) *Febr. continu. curat.* pag. 341.

110 *Usage des Bouillons de viande,*
par *Henri II*, roi de France, pour premier médecin; & on rapporte que la reine *Catherine de Médicis* disoit, qu'elle étoit redevable de sa fécondité à la science de ce grand homme. On trouve dans les ouvrages de *Fernel* des observations du ramollissement des os, de polypes du cœur, d'anévrismes de l'aorte, de schirres à l'œsophage, &c. mais ce fameux praticien, qui a exercé la médecine avec le plus heureux succès, pour le traitement du mal vénérien, préfère le gaïac, & déclame contre le mercure, seul spécifique de cette nouvelle & terrible maladie, au moins dans l'ancien monde. *Fernel*, mort de douleur d'avoir perdu sa femme en 1558, âgé de 72 ans, (comme *Astruc* l'a bien prouvé) dans un ouvrage posthume, donné par *la Planche* en 1577, s'exprime ainsi pour le traitement des fièvres :

« La nourriture convenable alors est
» la crème d'orge, ou le bouillon de
» poulet, de veau, de chevreau, dans
» lequel on fait cuire la laitue, l'oseille,
» la buglose & le pourpier; le pain cuit
» dans le bouillon, ou le bouillon lui-
» même assaisonné avec le suc d'oseille
» ou de citron, ou avec le verjus; les

» œufs frais , sur-tout le jaune ; les fruits
» secs , doux ou acidules (1).

» Toute la nourriture des fébricitans
» doit être humide & rafraîchissante ,
» d'une matière légère : la première
» est l'eau d'orge , l'hydromel , la
» crème d'orge ; . . . après cela , le bouil-
» lon de poulet ou de pigeonneau , dans
» lequel on fait cuire les herbes rafraî-
» chissantes : la laitue , le pourpier (2). »

Il seroit trop long de rapporter ici tout le détail dans lequel il entre sur les qualités plus ou moins nourrissantes de divers alimens , sur la quantité , la manière & le temps de les employer : qu'il nous suffise de faire observer que *Fernel* , en conseillant l'usage des bouillons de viande , bien loin d'abandonner , il a mis au premier rang la nourriture prescrite par les anciens , & qu'il n'a jamais employé les bouillons seuls , mais altérés avec des herbages ou avec les acides : méthode adoptée par tous ses contemporains , & suivant laquelle on ne sauroit

(1) *Febrium curand. method. general. cap. VI, pag. 392.*

(2) *Ibid. Cap. XI, pag. 411. Summa refriger. nutriend. rat. in febrib.*

112 *Usage des Bouillons de viande,*

disconvenir que les bouillons sont infiniment moins nuisibles que lorsqu'on les donne purs, sans correctifs & sans addition, comme on fut en usage de s'en servir bientôt après *Fernel*, & ainsi qu'on le fait assez généralement encore aujourd'hui.

Josse Lommius, contemporain & ami de *Fernel*, né à Buren dans la Gueldre Hollandoise, exerça d'abord la médecine à Tournai, & ensuite à Bruxelles, en qualité de pensionnaire, comme nous l'apprend *Jean Wigan*, qui a fait réimprimer le *Traité des fièvres*, que *Lommius* avoit donné au public en 1562. On doit sur-tout observer avec quelle prudence & avec quel jugement il a parlé de la saignée, sur-tout dans le siècle où il vivoit. Pour la diète, il est entré dans le plus grand détail; mais quoique praticien célèbre, & sectateur d'*Hippocrate*, il prescrit les bouillons de viande dans certains cas, comme nous allons le voir.

« La ptisane & la crème d'orge tiennent le premier rang.... » Après avoir donné la méthode de préparer l'une & l'autre, il ajoute : « Mais souvent à cause de la foiblesse il faut donner des ali-

» mens plus nourriffans , sur-tout aux
» peuples septentrionaux , accoutumés à
» une nourriture abondante & substan-
» tielle. Il faut leur accorder même quel-
» quefois des viandes tirées des oifeaux
» & non des quadrupèdes , & tout au
» plus du chevreau & du veau. Parmi
» les oifeaux propres dans les fièvres ai-
» guës , on fait cuire ces viandes
» avec leur suc ; on ajoute celui d'oran-
» ge , de grenade , de citron ou autres
» semblables , plus fréquemment & plus
» convenablement en les faisant cuire ,
» en les écrasant , & en les passant avec
» leur suc , on fait des bouillons de cette
» manière Nous les rendons à pro-
» pos altérans & médicinaux , en y ajou-
» tant les femences froides , la laitue ,
» &c. . . . ou , après les avoir passés , on y
» verse les fucs de citron , d'orange ,
» l'eau rose ou celle de chardon béni.
» J'ai toujours trouvé cette manière de
» nourrir les malades , dans les fièvres
» aiguës , très-excellente , autant pour
» soutenir les forces , que pour appaiser
» l'ardeur.

» Mais si le dégoût est si fort , que le
» malade refuse tout cela , avec ces
» bouillons de viande on fait des gelées

114 *Usage des Bouillons de viande,*

» ou des consommés, (*liquores concreti*),
» en y ajoutant les fantaux, le corail,
» un peu de vin trempé, l'eau rose, le
» sucre, & une petite dose de canelle.
» Ces sucres agréables au goût se fondent
» dans la bouche, & s'avalent facile-
» ment & avec plaisir.

» Parmi les alimens plus nourrissans,
» on donne dans les fièvres le pain lavé
» deux ou trois fois dans l'eau, & mêlé
» avec le bouillon de poulet & de cha-
» pon. Nous nous servons souvent ici
» du pain broyé & légèrement cuit avec
» la petite bière, dont on fait un petit
» bouillon, auquel on ajoute du sucre
» & un peu de beurre, &c. (1) »

Lommius, dans le même endroit, fait l'éloge de la p^uisane & de ses bonnes qualités, d'après *Hippocrate* & *Galien*. D'après ces deux auteurs, & d'après *Celse* & *Alexandre de Tralles*, il préfère la nourriture liquide à la solide, quoiqu'il conseille celle-ci, si la maladie se prolonge jusqu'au quatorzième jour, ou même seulement jusqu'au onzième, en disant : « Mais ces règles diététiques,

(1) *De curand. febr. continu. cap. VII,*
pag. 78 & sequent.

» qui conviennent aux Grecs & aux Ita-
» liens, ne font point applicables aux
» peuples septentrionaux. . . . Qui pour-
» roit en effet parmi nous tenir un fébri-
» citant. . . . à la seule boiffon ou avec
» des liquides, fans danger, & fans lui
» voir perdre fes forces? Je ne veux
» point parler des reproches que le pu-
» blic peut faire, à la honte des méde-
» cins, s'il arrive que le malade vienne
» à mourir; que ce n'est point la mala-
» die, mais la faim & la foif qui l'ont
» tué; & quoique nous méprifions la
» voix du peuple, qui condamne sou-
» vent la médecine à tort, la raifon nous
» dit avec *Hippocrate*, qu'une diète trop
» févère eft inutile & dangereufe; car
» un homme affoibli ainfi, fupporte avec
» plus de peine les fautes qui peuvent
» fe commettre dans le cours de la ma-
» ladie, foit qu'elles viennent de lui, ou
» du médecin. . . . De-là, à mon avis,
» dans les cas où les Grecs prefcrivoient
» la diète ou l'abftinence entière, nous
» donnons des boiffons; à la place des
» boiffons, nous nous fervons de bouil-
» lons ou de crêmes; & à ces derniers,
» nous fubftituons des alimens folides.
» Telle eft la force de l'habitude & du

116 *Usage des Bouillons de viande,*

» naturel des hommes.... Il ne faut pour-
» tant pas donner trop de nourriture à
» nos malades, qui, à raison de leur fa-
» çon de vivre, ont toujours des pour-
» ritures que l'on corrige avec sûreté,
» dans les commencemens des fièvres,
» par une diète convenable (1). »

Nous ferons connoître la frivolité des motifs donnés ici par *Lommius*, en citant *Mercurial* qui les expose avec plus de clarté.

Jacques Houllier, en latin *Hollerius*, natif d'Etampes, un des plus habiles & des plus fameux médecins de Paris, décédé en 1562, dont le *président de Thou* parle si avantageusement (2), & qui,

(1) *Ibid.* cap. VI, pag. 72 & sequent.

(2) Peu de temps après mourut Jacques Houllier, né dans le territoire d'Etampes.... Grand Philosophe, bon médecin, riche & désintéressé, moins appliqué à s'enrichir des gains immenses que procure la profession de médecin, dans une ville aussi peuplée que Paris, qu'à étudier, connoître & guérir les maladies désespérées, il y réussit plus heureusement que tous ceux qui, contents de fatiguer leurs mules par un grand nombre de courses & de visites, ne se donnent pas le temps de les connoître, &c. *Hist. de J. A. de Thou.* tom. III, pag. 374 & suivantes. Année 1562.

au rapport de *Scévole de Sainte-Marthe*, ne se contentoit pas de guérir le corps par des ordonnances & par des médicamens, mais qui tâchoit de divertir ses malades par sa conversation enjouée, & par ses discours agréables; attention que je regarde comme très-utile & de la plus grande conséquence, en connoissant avec quelle force les passions de l'ame influent sur le corps. *Houllier*, sectateur d'*Hippocrate*, parle ainsi dans la fièvre continue putride :

« Deux ou trois heures après la saignée, les Grecs donnoient l'hydromel, & une heure après la crème de la ptisane; mais à présent, à la place de l'hydromel, qui est en effet suspect avec une grande chaleur, nous nous servons de l'eau bouillie, dans laquelle nous ajoutons un huitième de sucre. Nous donnons ensuite la décoction d'orge, au lieu de la crème.

» Dans tout le reste du temps, il faut employer un régime de vivre rafraîchissant & humectant, & en grande partie léger: ainsi suivant notre usage, les bouillons de poulet & de veau conviennent; mais il faut les altérer

118 *Usage des Bouillons de viande,*

» avec l'oseille, la laitue & le pourpier.
» Pour boisson, nous donnons l'eau
» d'orge, le sirop violat, délayé dans
» une grande quantité d'eau bouillie,
» &c. (1). »

Guillaume Rondelet, de Montpellier, professeur & chancelier de l'université de médecine de cette ville, que dans sa satyre comique & licencieuse, *Rabelais* joue sous le nom de *Rondibilis*, aime tellement l'anatomie que l'on cultivoit peu de son temps, qu'il eut la force d'ouvrir le cadavre d'un de ses enfans; & c'est par ses conseils que *Henri II* fit bâtir à Montpellier le théâtre anatomique. D'après ce que dit *Laurent Gryll*, médecin de l'université d'Ingolstadt, qui avoit vécu avec *Rondelet*, & qui l'avoit vu fort occupé de cette partie de l'histoire naturelle qui regarde les poissons, il paroît que c'est avec peu de fondement qu'on a attribué son histoire des poissons à *Guillaume Pelicier*, évêque de Montpellier. *Rondelet*, enlevé à Realmont près d'Alby en 1566, par une dys-

(1) *De morbis internis. De febre putrida contin.* lib. II, pag. 32 & 33.

fenterie occasionnée pour avoir mangé des figues avec excès, s'explique ainsi sur la diète de la fièvre continue :

« Il faut employer d'abord une diète
» très-légère ; par cette raison, nous dé-
» fendons le vin , les viandes & les
» autres alimens qui nourrissent beau-
» coup & qui échauffent ; nous donnons
» l'eau pure ou le vin de grenades , ou
» le julep alexandrin (1) , les prunes &
» les pommes acides cuites : nous accor-
» dons la crème d'orge préparée avec un
» peu de sucre rosat ; la décoction des her-
» bes rafraîchissantes , de la laitue & du
» pourpier : la diète est enfin très-légère.
» Mais si la foiblesse ne permet point un
» tel régime, nous donnons le bouillon
» de poulet , de cuisses de chapon ou de
» poule , avec la laitue , la bourrache &
» le pourpier , ou avec les semences
» froides , si on ne peut se procurer des
» herbages (2). »

Rondelet, praticien très-accrédité ,
donne encore la préférence au régime

(1) Fait avec trois parties d'eau rose , &
deux de sucre. *Leméry, Pharm.* page 81.

(2) *De curand. febril. de synocho.* pag. 767.

120 *Usage des Bouillons de viande.*

végétal ; il n'emploie les bouillons de viande , comme *Arétée & Alexandre* , que dans le cas de foiblesse , & ne s'en sert qu'altérés , à peu près comme le prescrivent ses contemporains , *Fernel , Lommius & Houllier*. Nous ferons observer encore que , parmi ces quatre auteurs , qui les premiers ont introduit cette dernière nourriture dans les fièvres , il n'en est qu'un , *Lommius* , qui permette les alimens solides ; usage ou plutôt abus suivi bientôt après par *Mercurial* & par ses contemporains.

Jérôme Mercurial , né à Forli dans la Romagne , en 1530 , professeur en médecine à Padoue , ensuite à Bologne , & enfin à Pise , a joui d'une réputation très-distinguée , & nous a laissé nombre d'ouvrages estimés ; un sur-tout en six livres , sur la médecine gymnastique (1) , sur lesquels pourtant *Haller* (2) ne porte point un jugement avantageux , excepté sur le dernier. L'empereur *Maximilien II* le fit venir en Allemagne , &

(1) *De arte gymnastica*. libr. VI. La première édition est de Venise , 1569.

(2) *In Boerhaav. Method. stud. medic.* tom. II , pag. 859.

fût si content des soins & des avis qu'il lui donna dans sa maladie, qu'il lui témoigna sa reconnoissance par des présens considérables, & qu'il le créa *chevalier & comte*. Mais il ne fut point aussi heureux en 1576, lorsqu'appelé à Venise avec *Jérôme Capivaccio*, ils ne conquirent pas la peste qui régnoit alors, ainsi qu'on en fut assuré bientôt par les terribles ravages que fit cette cruelle maladie (1). Si deux médecins d'un mérite si distingué se sont trompés en pareil cas, avec quelle circonspection ne devons-nous pas nous conduire dans de semblables circonstances ? *Mercurial* fut enlevé par la pierre en 1606, à l'âge de 76 ans, laissant à ses héritiers une fortune immense de cent vingt mille écus d'or, quoiqu'il eût vécu avec éclat, fait des libéralités considérables à ses amis, & de grandes charités aux pauvres. Les habitans de Forli lui élevèrent une statue dans leur place publique. Voici ce qu'il dit de la diète dans les fièvres :

« *Hippocrate* établit trois sortes de régimes de vivre : le plein, qui consiste à

(1) De Haen. *Rat. medend.* tom. VIII, pars XIV, pag. 176.

122 *Usage des Bouillons de viande,*

» donner du pain, de la viande & des
» œufs; le léger, dans lequel on n'em-
» ploie que l'eau pure, ou rien du tout;
» & enfin le moyen qui est double: l'un
» qui tient du léger, dans lequel on sert
» de l'hydromel, de la crème, de la ptifa-
» ne & du pain lavé; l'autre qui approche
» du plein, ici on donne la viande, &c.

» Le régime léger étoit à la vérité en
» usage parmi les anciens, mais il est en-
» tièrement abandonné aujourd'hui; de
» sorte que si un médecin vouloit tenir
» un malade sans nourriture, un seul
» jour seulement, *il seroit regardé comme*
» *un assassin.* C'est pourquoi je suis d'a-
» vis, dans les fièvres putrides, de ne
» point employer le régime léger, non
» plus que le plein, propre aux hommes
» en santé, encore plus à éviter dans ces
» cas. Le régime moyen me paroît très-
» convenable ici;... c'est pourquoi il
» est à propos, dans les fièvres putrides,
» d'employer la ptisane si recomman-
» dée par *Galien* & par *Hippocrate*,
» l'hydromel, le pain lavé, les viandes
» d'oiseaux,.... les bouillons, les her-
» bes, &c..... Les viandes ne con-
» viennent, ni toujours, ni sous toutes
» les formes, mais pilées & préparées en
» breuvage; car souvenez-vous bien d'é-

» viter les alimens solides pour vos fé-
» bricitans; parce que, comme le re-
» commande toujours *Hippocrate*, dans
» l'état fébrile, donnez une nourriture li-
» quide & jamais solide.

» Il n'est pourtant point de fièvre au-
» jourd'hui dans laquelle nous ne don-
» nions le pain, les œufs & la viande (1).

» Pour la peste, on doit se servir de
» bouillons de poulet, auxquels on
» ajoute le suc de grenades & de citron;
» les bouillons avec le verjus, la panade
» avec le suc de citron, peuvent être em-
» ployés également. Je n'approuve pas
» beaucoup les viandes, parce qu'elles se
» pourrissent facilement, & parce que,
» comme le dit *Hippocrate*, &c.... (2)»

Suivant *Lommius* que nous venons de
citer (3), les règles diététiques pres-
crites par *Hippocrate*, conviennent aux
Grecs & aux *Italiens*; & cependant
Mercurialis, médecin d'Italie, les aban-
donne bien peu de temps après *Lom-
mius*. *Mercurialis* condamne les alimens
solides dans les fièvres; & cependant,

(1) Libr. V. *De febril.* pag. 550.

(2) *De peste.* cap. XXIV.

(3) Ci-devant, pag. 116.

de son aveu, il n'est point de fièvre dans laquelle on ne donne le pain, les œufs & la viande, tant il est vrai qu'on s'égaré communément quand on ne suit pas la bonne route; tant il est vrai qu'un abus est bientôt suivi d'un autre, si on ne s'oppose pas d'abord au premier. Nous ferons observer ici que le motif pour lequel *Lommius*, & d'abord après lui, *Mercurialis* qui s'explique plus clairement, abandonnent le régime des anciens, c'est *la crainte de passer pour assassin*; respect humain, que nous devons mépriser & fouler aux pieds, au moins toutes les fois qu'en agissant autrement nous exposons la santé & la vie de nos malades. *Mercurialis*, peu solide dans sa façon de parler & d'agir, donne la préférence au régime végétal; ne prescrit les bouillons de viande qu'altérés avec les acides, les herbages; reconnoît les inconvéniens qu'il y a à se servir de viandes, je veux dire la putréfaction; & cependant, il n'est point de fièvres de son temps, dans laquelle on ne donne le pain, les œufs & la viande. Les ménagemens dont nous venons de parler dans le régime de vivre des fébricitans, n'auront bientôt plus lieu; on ne don-

nera plus la préférence aux végétaux ; on n'altérera , on ne corrigera plus les bouillons de viande ; on les donnera seuls & toujours , comme nous allons le voir.

Barthélemi Perdulcis , du Vivarais , & médecin de Paris , quoiqu'auteur d'un ouvrage de pratique , ne s'adonna que fort peu à la guérison des malades : il fut en effet très-peu accrédité , comme nous l'apprend *René Moreau*. Ses ouvrages furent pourtant bien accueillis par les étudiants en médecine , pendant longtemps. Il mourut d'apoplexie en 1611 ; je le trouve un des premiers qui , abandonnant le régime des anciens , se soit entièrement décidé pour la nourriture animale dans les fièvres ; voici donc comme il s'exprime :

« *Hippocrate* prescrit une diète très-
» légère dans les maladies aiguës , la
» crème d'orge , &c. . . . Nous donnons
» à la place des bouillons , des gelées ,
» des consommés , &c. . . . car il faut
» accorder quelque chose à l'habitude.
» Les Grecs , au temps d'*Hippocrate* , vi-
» voient frugalement ; . . . de plus , ils sup-
» portoient dans les maladies très aiguës
» une longue abstinence plus facilement
» que nous , qui nous nourrissons plus

126 *Usage des Bouillons de viande,*

» largement & plus splendidement (1). »

Jean Varandé, de Nîmes, décédé en 1617, doyen de l'université de médecine de Montpellier, prend le ton ferme & décidé sur cette matière, en ces termes :

« Il faut préférer une nourriture & une
» boisson moins bonnes mais plus agréa-
» bles, à de meilleures mais de mauvais
» goût (2). Ainsi, dans les maladies ar-
» dentes, dans la fièvre continue, la
» pleurésie, la phrénésie, nous donnons
» hardiment & avec le plus heureux
» succès, les choses échauffantes, odo-
» rantes, aromatiques, . . . les bouillons
» de viande, & autres choses sembla-
» bles (3). »

Les raisons rapportées par *Varandé*, ses observations présentées avec assurance, paroîtront peut-être imposantes : *il donne les bouillons de viande hardiment & avec les plus heureux succès*. Mais quel fond peut-on faire sur l'affertion

(1) *Univers. medicin. diata ægrorum. cap. V,*
pag. 325.

(2) Hippocrat. *Aphorism. XXXVIII. libr.*
II.

(3) *De indication. curativ. cap. VI, pag. 71.*

d'un praticien qui fait en même temps l'éloge des choses éclauffantes dans les maladies inflammatoires, & dans celles qui sont accompagnées d'une violente chaleur, cas où leur usage est proscrit par l'expérience de tous les siècles, de tous les hommes, & par les raisonnemens les plus solides? Quel fond peut-on faire sur l'affertion d'un praticien tel que *Perdulcis*, qui n'a vu que très-peu de malades? Ce qu'ils avancent l'un & l'autre est de la plus grande futilité, comme nous le prouverons bientôt.

Daniel Sennert, né à Breslau en Silésie, ville qui a produit nombre de grands médecins, fut nommé professeur à Wittemberg, & y mourut de la peste en 1637, à l'âge de 65 ans: il avoit eu au moins sept fois occasion de voir cette maladie régner dans la contrée qu'il habitoit. En général, peu partisan de la saignée, dans ses ouvrages écrits avec beaucoup d'ordre, on trouve une collection immense de remèdes & de formules dont il n'a certainement point fait usage, au moins de tous; mais qu'il a ramassés & rangés suivant l'ordre qu'il suivoit. De-là *Astruc* regarde avec raison

128 *Usage des Bouillons de viande*,
ses ouvrages pratiques comme une bi-
bliothèque complète, dont un médecin
ne sauroit se passer (1). *Sennert*, prati-
cien célèbre, après avoir parlé du régime
de vivre, à peu près comme *Mercurialis*,
ajoute :

« Mais la diète légère prescrite aux
» Grecs & aux Italiens, convient moins
» aux peuples septentrionaux. Ajour-
» d'hui même les Italiens prétendent
» qu'elle ne convient plus dans leur
» pays, parce que les hommes sont ac-
» coutumés à une nourriture plus abon-
» dante qu'autrefois. On peut donc au-
» jourd'hui, au lieu de l'abstinence ou
» du jeûne entier, employer l'hydromel,
» quelque bouillon, ou autre équiva-
» lent. A la place de la ptisane coulée,
» se servir de l'entière; & au lieu même
» de la ptisane, donner des œufs, des
» poissons & des viandes.

» Quelques-uns condamnent même
» les viandes, parce qu'elles se pourrissent
» facilement, & parce que, dans l'Isle de
» Crète & dans les autres contrées de la
» Grèce, on voit périr les malades qui

(1) *Malad. des Femmes.* tom. III, pag. 386.

» en mangent. Mais de ce que dans cette
» région, par la grande chaleur, & parce
» que les hommes supportent une diète
» légère, les fébricitans ne peuvent
» manger de la viande impunément, on
» ne doit point pour cela la défendre aux
» peuples septentrionaux accoutumés à
» s'en nourrir. Parmi les viandes, il faut
» choisir les chapons, . . . qui cuits peu-
» vent être assaisonnés avec le suc de
» grenades. . . . On en prépare un bouil-
» lon, . . . un consommé; . . . mais,
» comme ils nourrissent beaucoup, ils
» ne conviennent pas dans les cas où il
» faut employer un régime léger, à
» moins qu'on ne les donne en petite
» quantité. » Mais bientôt après, comme
entraîné par la force de la vérité, prenant
Galien pour guide, il détermine ainsi les
cas dans lesquels le régime léger convient:
« Dans l'état, il faut employer un ré-
» gime très-léger; (relativement à celui
» des autres temps de la maladie); & dans
» les maladies aiguës il faut, se servir du
» léger, & d'autant plus sévère, que le
» mal est plus court. Mais dans les fièvres
» chroniques, il convient d'employer
» une diète médiocre ou pleine, & de
» nourrir le malade plus ou moins,

130 *Usage des Bouillons de viande*,
» relativement à la durée de la mala-
» die (1). »

D'après ce que nous venons de citer de *Sennert*; d'après tout ce qu'il dit au sujet de la ptisane, presque conforme à ce qu'en avoit dit avant lui *Lommius*; d'après le détail dans lequel il entre sur la diète des fébricitans, qu'il seroit trop long de rapporter ici, & que nous supprimons, pour ne pas répéter ce que nous avons déjà dit à ce sujet; il résulte que ce fameux praticien étoit peu porté à employer les viandes & les bouillons dans les maladies fébriles, quoiqu'il donne des raisons pour en autoriser l'usage, & que nous devons regarder son avis sur cette matière, comme conforme à celui de *Fernel*, de *Lommius* & de *Houllier*, avec cette différence qu'il ne parle point d'altérer ni de corriger les bouillons de viande avec les acides ou avec les herbages.

Lazare Rivière, de Montpellier, professeur célèbre de l'université de cette ville, un des plus grands praticiens de son temps, mais auquel on reproche

(1) *De diætâ in febrîb. putrid. libr. II, cap. IX, pag. 49 & seq.*

avec fondement, de suivre & de copier souvent *Sennert* sans le citer, nous a donné un recueil d'observations excellentes, qui lui sont propres, en quatre centuries, & de nombre d'autres qui lui ont été communiquées, auxquelles on ne peut reprocher d'autre défaut que celui d'être un peu trop courtes. *Rivière* a le premier employé plusieurs remèdes qui ont été généralement adoptés par leur grande utilité. Il finit sa carrière en 1655, âgée de 66 ans; voici comme il parle du régime de vivre des fébricitans :

« La nourriture doit être légère dans
» les fièvres aiguës; & les anciens rem-
» plis d'exaétitude, furent si rigoureux à
» cet égard, qu'ils regardoient le régime
» de vivre comme la partie la plus essen-
» tielle du traitement, & qu'ils prescri-
» voient une diète très-sévère dans les
» maladies fort aiguës, ne nourrissant
» alors les malades qu'avec la seule pti-
» sane d'orge, &c. . .

» Mais de nos jours, dans ce pays au
» moins, par l'opiniâreté des femmes &
» par la facilité des médecins, on en est
» venu au point de se servir toujours &
» dans toutes les fièvres, quelque aiguës
» qu'elles soient, de bouillons tirés de

132 *Usage des Bouillons de viande,*
» viande de poule, de chapon, de mou-
» ton, donnés communément de trois
» en trois heures, ou tout au moins, de
» quatre en quatre. Pendant l'été, on y
» ajoute les poulets, ou la chair de che-
» vreau. On les prépare quelquefois avec
» le poulet seul, cuit avec les herbes ra-
» fraîchissantes, comme la laitue,.... ou
» aux bouillons ordinaires, dans le fort de
» la fièvre; & lorsqu'on reconnoît beau-
» coup de pourritures, on y ajoute le
» suc de citron, &c....

» Au surplus, dans les fièvres moins ai-
» guës, on donne deux ou trois fois le
» jour des panades faites avec du pain
» lavé dans du bouillon, ainsi que la
» crème d'orge, pareille à la ptisane
» coulée des anciens, avec les bouil-
» lons des mêmes viandes, &c. (1) »

Il est évident que *Rivière* étoit parti-
san du régime de vivre des anciens, dont
il fait l'éloge; qu'il étoit très-éloigné
d'approuver l'usage des bouillons de
viande pour les fébricitans, & que s'il a
employé ce dernier régime, c'est par-
ce qu'il n'a pas été le maître de se servir

(1) *De febr. contin. putrid. libr. XVII,*
sect. ij, cap. I, pag. 429.

du premier. En effet, peut-on n'être pas vivement frappé de lui voir donner l'*opiniâtreté des femmes & la facilité des médecins*, comme motifs de l'introduction de la diète usitée de son temps dans les maladies fébriles? Ces motifs pourtant, quelque frivoles qu'ils soient, depuis *Rivière* jusqu'à nos jours, ont prévalu en France & dans d'autres pays: la question a été jugée d'après ces raisons pitoyables. On trouve l'usage des bouillons de viandes, non-seulement établi sans contestation, mais il n'est plus question de correctifs, ni d'altération: c'est dans toutes les fièvres, dans tous les temps des fièvres, qu'on les emploie; ce n'est point de quatre en quatre heures, mais au moins de trois en trois heures, & quelquefois de deux en deux qu'on les donne, ou même plus souvent. Aussitôt qu'un malade est pris de la fièvre, on n'attend pas que le bouillon soit fait; on s'empresse d'en chercher chez l'ami ou chez le voisin, pour le lui faire avaler aussitôt: c'est là le premier soin dont on s'occupe. On prépare ces bouillons avec la viande de mouton; on défend toutes les autres, sans qu'on puisse donner de motifs valables d'une

134 *Usage des Bouillons de viande,*
préférence entièrement décidée ; on
permet tout au plus celle de poule sur la
fin de la maladie : ainsi un préjugé est
suivi d'un autre, dès qu'on a laissé l'en-
trée libre au premier. Il n'est enfin plus
question de crêmes, de pain lavé, de
fruits cuits, d'herbages ; toutes ces nour-
ritures si convenables sont prosrites ; on
les regarde comme nuisibles, & on n'en
parle pas seulement.

Jacques Lazerme, également de Mont-
pellier, & professeur de cette université,
décédé en 1756, dans un ouvrage
très-judicieusement condamné par *Af-*
truc (1), & donné dans un temps où
à Montpellier on ne nourrissoit com-
munément les fébricitans qu'avec des
bouillons de viande de moutons purs ;
Lazerme s'explique ainsi :

« On donne communément des bouil-
» lons de veau, de mouton, de bœuf,
» de poules & de poulets. On se sert
» quelquefois, sur-tout dans les fièvres

(1) *Loco citat.* pag. 442. Je suis véritable-
ment fâché, en citant *Lazerme*, de me voir
forcé à déprecier l'ouvrage d'un de mes
maîtres ; mais ce qu'il dit est trop favorable à
ma cause, pour avoir pu le passer sous silence.

» continues, de crèmes de riz, d'orge,
» d'avoine, ou de seigle, préparées à
» l'eau, & données de quatre en quatre
» heures alternativement avec des bouil-
» lons : ces crèmes sont même préféra-
» bles aux bouillons dans la fièvre con-
» tinue, parce qu'elles délayent & adou-
» cissent mieux le sang, & réparent
» mieux les pertes de la partie séreuse.
» Les bouillons de viande chargés de
» sel volatil & huileux, augmentent le
» mouvement fébrile & la raréfaction du
» sang : de plus, les parties graisseuses,
» qu'on ne peut jamais bien en séparer,
» & qui se putréfient facilement, entre-
» tiennent la matière fébrile & nour-
» rissent la fièvre, comme je l'ai observé
» dans un malade attaqué pendant plu-
» sieurs jours d'une fièvre continue, oc-
» casionnée par un usage répété de bouil-
» lons trop gras, qui céda sans remèdes
» à un régime plus léger & plus humec-
» tant (1). »

La préférence due au régime végétal se manifeste ; la vérité commence à se dévoiler : elle force un des partisans des

(1) *Curation. morbor. curat. febr.* tome II,
page 249.

136 *Usage des Bouillons de viande*,
bouillons de viande à parler ouvertement
en sa faveur. *Lazermé* préfère les crèmes
préparées avec les semences fromenta-
cées dans la fièvre continue, & son ob-
servation confirme ce qui a été rapporté
ci-devant d'après *Huxham* : qu'une nour-
riture animale est capable de procurer la
fièvre à un homme bien portant, ce
qui démontre évidemment, & par ex-
périence, que les bouillons de viande ne
sauroient être qu'extrêmement nuisibles
aux fébricitans.

On pourroit nous objecter que le
malade dont parle *Lazermé*, s'étoit servi
de bouillons trop gras, & que ce n'est
qu'autant qu'ils ne sont pas dégraissés,
qu'ils peuvent produire de mauvais ef-
fets. Mais, outre qu'il est difficile d'enle-
ver toute la graisse, que communé-
ment on ne prend pas les précautions
nécessaires à ce sujet (1), ou qu'on ne

(1) Le seul moyen capable de bien dégraif-
fer les bouillons de viande, est de les laisser ré-
froidir, & d'enlever ensuite toute la graisse
qui est figée au dessus. Celui de les passer
chauds à travers un linge mouillé, & dont
ou se sert le plus ordinairement, est insuffisant;
car alors presque toute la graisse passe avec le
reste.

s'en pique pas, & que par-là on est toujours exposé à les voir nuisibles pour les fébricitans ; en convenant que les bouillons gras font plus de mal que ceux auxquels on a enlevé la graisse, nous répondrons que toute la force des raisons & des observations que nous rapportons en faveur de la nourriture végétale, & contre l'usage des bouillons de viande, ne subsiste pas moins.

François Boissier de Sauvages de la Croix, que je ne peux nommer sans attendrissement, un de mes chers maîtres & des plus célèbres professeurs de l'université de Montpellier, né à Alais en 1706, & décédé en 1767, dans un âge où il étoit plus en état que jamais de nous éclairer, a joui de la réputation la plus étendue & la mieux méritée. Nous ne ferons point ici son éloge, entreprise au dessus de nos forces ; nous renverrons à celui qu'en a donné le célèbre *M. de Ratte*, secrétaire perpétuel de la société royale des sciences de Montpellier (1). *Sauvages*, dans un ouvrage

(1) Il est inferé dans les *Mémoires de l'académie royale de Prusse*, par *M. Paul*. tom. II, *Appendix*. pag. 47.

qu'un seul homme ne pouvoit rendre parfait, [puisque *Baglivi*, la lumière de ce siècle, vouloit établir une académie pour y travailler (2)], & pour lequel il n'a reçu de secours que d'un de ses confrères, comme lui, membre de la société royale des sciences, *M. Cuffon*, qui lui a fourni l'idée & les principaux détails d'une des classes, de celle des déplacements, avec certaines espèces & certains genres dans les autres classes, & quelques ordres particuliers; ce qu'il a supérieurement rempli : ouvrage qui fera toujours l'admiration des connoisseurs, qui est, & qui sera long-temps de la plus grande utilité, vu l'extrême difficulté qu'il y aura de trouver un homme avec une étendue de connoissances assez vaste pour travailler sur le même plan; *Sauvages*, dis-je, grand botaniste, mathématicien profond, théoricien solide, praticien éclairé, quoiqu'il n'ait joui d'une certaine célébrité que dans les dernières années de sa vie, membre ou associé de presque toutes les académies & sociétés, de Londres, d'Upsal, de Stoc-

(1) *Praxeos. medic.* libr. II, cap. IV, pag. 177 & seq.

kolm, de Berlin, de l'institut de Bologne, de Florence, des Curieux de la Nature, sous le nom de *Straton second*, & enfin de la société royale des sciences de Montpellier. *Sauvages* s'exprime ainsi :

« Comme dans la plupart des mala-
» dies exanthématiques les humeurs ten-
» dent à la putridité, ainsi qu'il est prou-
» vé par la fétidité de la bouche & des
» excréments, & par la prompte cor-
» ruption des cadavres, il faut éviter dans
» ces cas les médicamens & les alimens
» septiques, & préférer les anti-septi-
» ques (1). On fait que les alimens tirés
» du règne végétal, excepté ceux qui
» sont âcres (2), sont moins sujets à se

(1) Septique & anti-septique, termes nouveaux, pour exprimer ce qui favorise ou ce qui est contraire à la putréfaction.

(2) L'exception faite ici par *Sauvages* n'est pas juste: presque toutes les plantes âcres, contenues dans la classe des cruciformes de *Tournefort*, ou dans la tetradynamie de *Linnaeus*, sont peut-être les plantes les plus anti-septiques. Outre quantité de raisons nouvellement connues, leur utilité dans le scorbut, maladie toute putride, prouve évidemment leur vertu. Je suis pourtant fort éloigné de penser qu'on

» putréfier que les viandes des animaux.
 » Il faut donc alors nourrir les malades
 » avec les crèmes d'avenat, de riz, la
 » décoction blanche de *Sydenham* (1),
 » à moins qu'il ne soit nécessaire de for-
 » tifier davantage avec les bouillons,
 » comme lorsque le pouls est foible....
 » Il est très-nécessaire, pour prévenir la
 » putridité, d'affaisonner les alimens avec
 » les acides, le suc de citron, le vinaï-
 » gre (2). »

Nous sommes forcés de convenir que les humeurs tendent plus évidemment à la putréfaction dans les maladies exanthématiques, dans celles au moins qui sont fébriles; mais on est également obligé d'avouer qu'elles effluent la même

doive employer les plantes âcres dans les maladies fébriles.

(1) Elle se fait avec deux onces de rapure de corne de cerf préparée, & autant de mie de pain blanc, bouillis dans trois livres d'eau jusqu'à la consommation du tiers, que l'on adoucit après avec suffisante quantité de sucre blanc. *Voyez Sydenham, dyssent. part. ann. 1669, tom. I, pag. 112. Lemery. Pharmacop. pag. 70.* La gomme arabique, qu'on a voulu substituer au pain, me paroît moins bonne.

(2) *Nosolog. method. class. III, ord. I, tom. II, pag. 351.*

dégénération dans toutes les fièvres, comme nous l'avons bien prouvé. Il faut donc conclure de-là, qu'on doit suivre la même règle pour la nourriture de tous les fébricitans; moins nécessaire, si l'on veut, dans un cas que dans l'autre, mais toujours utile & nécessaire, si l'on veut, ainsi qu'on le doit, faire toujours ce qu'il y a de mieux.

Antoine de Haen, conseiller-médecin ordinaire de l'Impératrice-Reine, premier professeur de médecine-pratique dans l'université de Vienne en Autriche, un des plus fameux adversaires de l'inoculation de la petite vérole, praticien célèbre, a exercé la médecine avec réputation, d'abord en Hollande, où de son aveu, on donne rarement des bouillons de viande aux fébricitans, & ensuite à Vienne. *De Haen*, que nous venons de perdre en 1776, digne sectateur d'*Hippocrate*, de la doctrine duquel il s'écarte pourtant ici, s'efforce de prouver, d'après *Hippocrate* même, qu'il a dû en Autriche se servir de bouillons de viande dans les maladies fébriles. Écoutons-le parler lui-même, pour pouvoir juger sainement de sa méthode,

142 *Usage des Bouillons de viande,*
ainsi que de la force, ou plutôt de la futilité des raisons qu'il apporte :

« Il est prouvé, dit-il, qu'il n'y a rien
» de meilleur que le régime prescrit par
» *Hippocrate*. Nous avons observé dans
» nos malades, que plus la maladie est
» aiguë, & conséquemment plus courte,
» moins il convient de donner de nour-
» riture; dans les cas contraires, elle doit
» être plus abondante.

Les alimens dont nous nous servons
» indifféremment, sont : la décoction,
» la bouillie, la crème d'orge ou d'a-
» voine avec le miel, & le bouillon de
» viande. J'avoue qu'en Hollande j'ai
» donné très-rarement ces bouillons, à
» cause qu'ils se pourrissent facilement;
» mais, suivant la doctrine d'*Hippocrate*
» même, j'ai dû m'en servir pour mes
» malades en Autriche.

» En effet, presque tous les Autri-
» chiens & presque tous les Allemands
» sont en usage à leur souper, comme à
» leur dîner, de commencer à prendre
» un potage ou une soupe. Cette cou-
» tume est si bien établie parmi eux,
» qu'ils se servent de bouillon de poisson
» les jours où l'Eglise défend l'usage des
» viandes; ce qui est tout-à-fait inoui

» en Hollande. *Hippocrate* ordonne ,
» 1°. d'accorder quelque chose à l'ha-
» bitude , à la saison , au pays & à l'âge.
» 2°. Selon lui , une nourriture & une
» boisson moins bonnes , mais plus
» agréables , doivent être préférées à de
» meilleures , mais rebutantes. 3°. Ce à
» quoi on est habitué depuis long temps ,
» quoique moins bon , dérange moins
» que ce à quoi on n'est point fait.

» Or , pour corriger cette tendance
» que les bouillons ont à la putridité ,
» j'ai conseillé (1) d'y ajouter les acides ;
» le suc de citron , d'oranges aigres , de
» grenades , cela pour les riches ; & pour
» les pauvres , la crème de tartre , ou l'o-
» seille cuite avec le bouillon. Le pain
» blanc bien cuit & fermenté , convient
» à raison de sa qualité acéscence ; nous
» le faisons cuire dans le bouillon , lors-
» que nous présumons que la maladie
» doit être longue , ou lorsqu'elle com-
» mence à diminuer. Dans les temps de
» rémission , on accorde des bouillies

(1) *De Haen* dit ici , *docui* , que j'ai traduit
par *conseillé* , ne présumant pas qu'il ait voulu se
faire honneur de l'invention de cette méthode ,
pratiquée par d'autres , comme on l'a vu : par
Lommius , *Houllier* , &c.

144 *Usage des Bouillons de viande,*

» d'avenat à ceux qui sont moins malades,
» ou qui ne peuvent se contenter du reste.

» Une autre nourriture que nous don-
» nons à nos malades, auxquels elle sert
» de boisson en même temps, est l'eau
» d'orge ou d'avoine avec le miel, que
» nous employons ou plus claire ou plus
» épaisse, suivant la nécessité de les nour-
» rir plus ou moins. S'il faut s'en servir
» ni trop claire ni trop épaisse, on fait
» cuire 8 onces d'orge cru ou d'avoine,
» dans de l'eau pure, jusqu'à ce qu'il crève
» & qu'il reste quatre mesures d'eau, ou
» seize livres de médecine (1). Pour
» chaque mesure, on ajoute une ou deux
» onces de miel. Si les malades sont
» fort échauffés, & si le ventre est serré,
» on y ajoute une ou deux dragmes de
» crème de tartre, ou de nitre purifié,
» pour chaque mesure.

(1) La livre de médecine pèse douze onces,
& l'auteur doit l'entendre ainsi. Ici, comme à
Paris, comme le dit M. Baumé, (*Elém. de
Pharm.* page. 19.) la livre est de seize onces,
& notre poids est plus petit d'un quart que
celui de marc. La proportion marquée par *de
Haen*, est d'un 24^e ou d'une once d'orge sur
24 d'eau, ou une livre & demie, de laquelle
on peut s'écarter sans inconvéniens.

» On

» On fait un usage continuel de cette
» boisson, de sorte que les malades en
» avalent tant qu'ils peuvent; s'ils refu-
» sent, on les avertit doucement de la né-
» cessité de boire. Nous trouvons à cet
» égard les pauvres plus dociles que la
» plupart des riches. Rarement on n'en
» prend qu'une mesure, le plus souvent
» deux, trois, ou même davantage dans
» les vingt-quatre heures, & on la prend
» chaude ou tiède.

» Cette grande quantité de boisson
» paroît peut-être exorbitante; mais
» nous assurons par expérience que bien
» loin de nuire aux malades, elle leur est
» au contraire de la plus grande utilité,
» &c. (1). »

Après avoir répété à peu près la même
chose ailleurs, il ajoute: « Lorsque les
» malades supportent bien ces alimens,
» nous leur accordons pendant le jour
» les pommes cuites à l'eau ou rôties,
» ainsi que les poires (2). »

Le sentiment de *de Haen* ne paroît
différer que peu de celui de *Fernel*, de
Lommius & d'*Houllier*, &c. Nourriture

(1) *Kat. medend.* tom. I, pag. 2.

(2) *Ibid.* tom. VII, pag. 223.

146 *Usage des Bouillons de viande,*
végétale, bouillons altérés avec les aci-
des, &c. Ceux-ci ont été les premiers
qui se sont écartés du régime de vivre
prescrit par *Hippocrate* & par les an-
ciens; *de Haen* est également le premier
qui s'en rapproche & qui y revient : car
il y a lieu d'espérer, vu la façon générale
de penser des médecins d'aujourd'hui,
que le public sera bientôt instruit, &
que les bouillons de viande & la nour-
riture animale seront condamnés & prof-
crits, & le régime végétal généralement
adopté par-tout, dans les maladies fé-
briles. A l'égard des raisons données par
de Haen, pour autoriser l'usage des
bouillons de viande, comme elles n'ont
rien de particulier & de différent de
celles qui ont été déjà rapportées par
d'autres auteurs, nous nous réservons
d'en faire bientôt connoître évidemment
la foiblesse, ou plutôt la frivolité.

J'ai cru qu'il suffiroit de citer dans une
remarque un passage latin d'*Antoine*
Fizes (1), un de mes maîtres, qui a joui

(1) In curandâ febre putridâ, auxilia poten-
tiora sunt, diæta, sanguinis missio, & purga-
tio. Diæta erit tenuis, ægrique jusculis erunt
nutriendi, quæ unâquâque quartâ horâ su-

d'une grande célébrité, au moins dans cette contrée, & qui m'a toujours paru bien méritée, pour le traitement des maladies chroniques, pour lesquelles j'ai eu souvent occasion de le consulter. Ainsi que plusieurs autres auteurs de ce siècle, il conseille l'usage des bouillons de viande, comme la nourriture convenable aux fébricitans ; il ne donne aucune raison pour autoriser le régime de vivre qu'il a adopté ; il paroît avoir été entraîné par le torrent de la coutume, de l'usage & du préjugé, auquel il s'est conformé vraisemblablement sans examen & sans réflexion.

C'est avec une vraie peine que je me suis vu forcé de ne point citer plusieurs maîtres de l'art, nombre d'excellens praticiens, dans lesquels je n'ai rien trouvé de relatif à la question que je traite ; & je ne peux m'empêcher de nommer & de faire connoître *Baillou*, *Baglivi*, *Freind* & *Mead*.

Guillaume de Baillou, un des plus célèbres médecins de Paris, issu d'une

mentur. Juscula in ea regione parari solent ex carne ovilla. Potus erit, &c. *De febr. cap. V.*
De febre putrid. pag. 92.

148 *Usage des Bouillons de viande,*
famille considérable de Nogent-le-Ro-
trou, naquit dans la capitale en 1538.
Disciple de *Fernel*, d'*Houllier*, de *Du-*
ret; un des plus fameux sectateurs d'*Hip-*
pocrate de son temps, à l'exemple du
père de la médecine, il décrit en même
temps la constitution de l'air, les varia-
tions des temps & des saisons, avec les
maladies qui ont régné pendant dix ans,
depuis 1570 jusqu'en 1579. Non con-
tent de rapporter ses observations dans
un *Traité* particulier (1), il en donne
200 des maladies les plus rares, que j'ai
consultées souvent avec fruit dans les
cas difficiles. Mais il ne faut point cher-
cher dans ses ouvrages le traitement des
maladies; car il prescrit des remèdes un
peu différens de ceux que nous em-
ployons aujourd'hui, & suit les Arabes
dans sa pratique, & leur polypharma-
cie. *Baillou* dans les écoles avoit tant de
facilité & de subtilité pour l'argumenta-
tion, qu'on l'appela *le Fléau des Bache-*
liers; mérite ou talent dont on feroit
bien peu de cas aujourd'hui; forme
d'examen peu propre d'ailleurs pour
s'assurer de la capacité des récipiendaires,

(1) *Liber Paradigmatum, ou Paradigmata.*

ainsi que nous le fit voir clairement le célèbre *M. de Lamure*, lorsqu'il commença à bannir la forme syllogistique de l'école de Montpellier, & à nous faire des questions auxquelles il est infiniment plus difficile de répondre. *Bailou*, dans Paris rebelle, osa manifester sa fidélité à Henri IV; & , choisi par ce grand Roi, en 1601, pour être le médecin du Dauphin, il préféra les douceurs de la vie privée aux honneurs de la cour. Il finit enfin sa carrière en 1616, à 78 ans, laissant ses manuscrits à *Jacques Thevart* son neveu, médecin de la reine *Marie de Médicis*, & puis d'*Anne d'Autriche*, qui les fit imprimer en 1640.

George Baglivi, né à Raguse, professeur d'anatomie & de théorie, & célèbre médecin de Rome, acquit la plus grande réputation, quoique décédé en 1706 à la fleur de son âge. Sectateur & imitateur d'*Hippocrate* & des anciens, dans sa manière d'observer & de traiter les maladies, mais en faisant usage de tout ce qui étoit connu de son temps, doué d'un génie supérieur, on pouvoit tout attendre de lui, s'il avoit poussé plus loin sa carrière.

Jean Freind, célèbre médecin de

150 *Usage des Bouillons de viande,*
Londres, né à Croton dans le comté de Northampton, fut avantageusement connu, n'étant encore que bachelier, par son *Emmenalogie*, ou Traité de l'évacuation propre au sexe. Professeur à Oxford, médecin d'armées, son mérite le fit bientôt agréger à la société royale de Londres. *Freind* assista au Parlement de 1722, & s'éleva avec force contre le ministère, ce qui le fit renfermer à la tour de Londres. Il employa le temps de sa prison à écrire; & c'est là qu'il commença sa fameuse histoire de la médecine, depuis *Galien* jusqu'au commencement du seizième siècle; ouvrage immortel, dans lequel *Freind*, passant légèrement sur la vie des médecins, s'attache à ce qui est infiniment plus utile: il rapporte avec soin ce que chacun a inventé & corrigé dans l'histoire des maladies, & dans leur curation. C'est aussi dans la tour de Londres qu'il écrivit cette excellente lettre sur les petites véroles, adressée à son confrère & son ami *Mead*, qui le rendit bientôt après à ses malades. Cette disgrâce n'empêcha pas *George II*, en montant sur le trône, de nommer *Freind* médecin de la Reine en 1727; honneur dont il

jouit peu , puisqu'il tomba presque aussitôt malade , & mourut en 1728 à l'âge de 52 ans , également regretté de ses amis , des grands & du peuple.

Richard Mead, né à Stephey , village près de Londres , & un des plus célèbres médecins de cette capitale de l'Angleterre , aux talens les plus supérieurs dans son état , joignit les rares qualités du cœur , dont il manifesta la noblesse & le désintéressement par un trait que je ne peux passer sous silence. Peu après que *Freind* son ami eut été mis en prison , le Ministre tomba malade & appela *Mead* , qui refusa de lui rien ordonner que son ami ne fût mis en liberté , en assurant le Ministre qu'il lui répondoit de sa guérison. *Mead* n'ordonna réellement rien qu'après que l'ordre de la liberté de *Freind* fut expédié ; il attendit que son ami fût élargi , & guérit le Ministre. Le soir même de sa délivrance , *Freind* reçut la visite de *Mead* , qui lui remit cinq mille guinées qu'il avoit reçues pour honoraires des malades de son ami , qu'il avoit traités pendant sa prison. *Mead* , après avoir joui de la réputation la plus distinguée , & avoir enrichi la médecine d'excellens

152 *Usage des Bouillons de viande,*
ouvrages, mourut à Londres en 1754,
âgé de 80 ans.

Il ne paroît pas douteux que *Freind* & *Mead* n'aient adopté le régime végétal, usité chez eux; quelque chose même que dit le premier le prouve clairement (1); mais je n'ai aucune raison pour assurer quelque chose à l'égard de *Baillou* & de *Baglivi*, qui ont exercé la médecine dans des pays & dans des temps où l'on se servoit de bouillons de viande; & il est vraisemblable que le médecin François a suivi le régime prescrit par *Houllier* qu'il avoit suivi de près, ou celui de *Perdūlcis* avec lequel il avoit vécu.

Après avoir rapporté les passages des auteurs favorables à l'usage des bouillons de viande, je vais, ainsi que je l'ai promis, combattre les raisons qu'ils donnent pour l'autoriser.

Or on peut rapporter & réduire ces raisons à cinq principales, que nous allons proposer dans toute leur force, pour les discuter en détail.

(1) *Victus tenuis, forbitionesque vel pitifanæ, vel oryſæ quæ diluerent, pro lubitu indultæ. Freind. Epist. de purgant. in secund. variolar. &c. Histor. I, pag. 71.*

La première est la foiblesse, qui exige des alimens nourrissans. C'est une nécessité de soutenir les forces d'un malade accablé & affoibli par la maladie, ainsi que par les remèdes; c'est une cruauté de ne pas remplir un devoir aussi essentiel, & en y manquant on expose leur vie (1).

La seconde, la nécessité de donner aujourd'hui quelque chose de plus substantiel que du temps des anciens, parce que dans l'état de santé on mène dans ce siècle une vie moins frugale qu'autrefois; ce qui est applicable sur-tout aux peuples septentrionaux (2).

La troisième, l'habitude qui doit moins faire craindre de mauvais effets d'une nourriture usitée: ce à quoi on est habitué depuis long-temps dérange moins, quoique plus mauvais, que ce à quoi on n'est point fait, &c. (3)

La quatrième est tirée du goût: on

(1) Voyez *Arétée*, page 59. *Alexandre*, page 61. *Lommius*, page 67. *Rondelet*, page 71. *Mercurialis*, page 72. *Perdulcis*, page 75. *Sennert*, page 76. *Sauvages*, page 82.

(2) *Lommius Mercurialis*. *Perdulcis*. *Sennert*. *De Haen*. page 85.

(3) *Lommius*. *Perdulcis*. *Sennert*. *De Haen*.

154 *Usage des Bouillons de viande,*
doit préférer une nourriture moins bonne, mais plus agréable; à une autre meilleure, mais dégoûtante (1).

La cinquième enfin se tire de l'expérience journalière, que les malades guérissent très-bien, peut-être mieux, avec les bouillons de viande pour nourriture, qu'avec tout autre régime (2).

Ce sont là en effet non-seulement toutes les raisons données par les auteurs que nous venons de citer, mais encore toutes celles que l'on peut imaginer pour autoriser l'usage des bouillons de viande, que nous rapportons sans les diminuer ni les affoiblir, pour pouvoir les combattre & les renverser plus victorieusement.

Et d'abord les deux premières tombent d'elles-mêmes. *Van Helmont*, d'un ton enthousiaste mais vrai, dit: « C'est une » folie de faire des saignées répétées, & » de vouloir en même temps nourrir » ceux dont l'estomac ne fait plus de » fonction; de vouloir fortifier, dis-je, » une place dont l'ennemi s'est rendu » maître (3). » On ne doit considérer

(1) *Varandé*, page 76. *De Haen*.

(2) *Varandé*.

(3) Ci-devant, page 49.

ici que les forces vitales ; ce n'est qu'autant que le pouls est foible , comme *Sauvages* le dit (1) , qu'il peut être question & nécessaire de fortifier les malades ; car les forces musculaires, soumises à la volonté, ne méritent aucune attention relativement au besoin de nourriture : celles-ci sont en effet perdues , ou tout au moins très-foibles , même dans l'homme le plus vigoureux , aussitôt qu'il est pris de la fièvre , & il ne s'agit point certainement dans ce moment de le conforter. On peut tirer des végétaux une nourriture aussi substantielle que l'état du corps paroît le demander dans tous les cas de maladies fébriles ; or les végétaux sont absolument sans inconvéniens, de l'aveu de tous les médecins, de presque tous les partisans de la nourriture animale : le plus grand nombre & les plus accrédités parmi eux , mettent au premier rang le régime de vivre des anciens , qui étoit entièrement végétal ; on compte dans ce nombre *Fernel*, *Lommius*, *Rondelet*, *Mercurialis*, *Sennert*, *Rivière*, *de Haen*. Les viandes & les bouillons qu'on en tire, sont sujets à la putréfaction,

(1) Ci-devant, page 139.

156 *Usage des Bouillons de viande,*
comme nous l'avons prouvé, appuyés
en cela de l'autorité des plus grands
praticiens. Cette vérité est reconnue par
quelques-uns de ceux qui en ont conservé
l'usage ; par *Sennert* (1), qui rapporte
l'observation faite dans l'île de Crète &
dans les autres contrées de la Grèce, où
l'on voit périr tous les fébricitans qui
mangent de la viande ; par *de Haen* (2),
qui altère les bouillons avec les acides,
pour prévenir & corriger cette dégéné-
ration, qu'ils subissent avec plus de fa-
cilité & de célérité, & qui est portée
plus loin dans l'état fébrile, par l'aug-
mentation du degré de chaleur. Au sur-
plus, dans les fièvres, la diète doit être
toujours légère ; cette assertion est répé-
tée par tous les médecins, depuis *Hippo-
crate* jusqu'à nos jours : tout ce qu'on
fait dans ces maladies, saignées, purga-
tions, &c. tout n'est propre qu'à affoi-
blir. Il n'est point question de nourrir
les malades, & de leur donner des for-
ces ; il suffit seulement de les soutenir,
& de les empêcher de mourir de foi-
blesse ; & je le répète, on trouvera tou-

(1) Ci-devant, page 128.

(2) Ci-devant, page 143.

jours dans les végétaux tout ce qui est nécessaire pour conserver leurs forces , & une nourriture analogue à celle dont ils se servent dans l'état de santé , qu'on peut rendre aussi substantielle & aussi nourrissante que tous les cas peuvent le demander. Si on n'est point convaincu , si on est encore dans le doute , « dans » les cas douteux il faut prendre le parti » le plus sûr. » Il est évidemment prouvé que la nourriture animale est susceptible d'inconvéniens , & on n'en reconnoît aucun dans les végétaux : il faut donc choisir ces derniers , & leur donner la préférence. Du reste , qu'on ne craigne point , avec *Lommius* (1) , les reproches peu fondés que le public peut nous faire ; qu'on n'appréhende point , avec *Mercurialis* (2) , d'être regardé comme *assassin* , en prescrivant & en faisant garder aujourd'hui une diète légère & très-sévère aux fébricitans , & en se servant de végétaux. En suivant ce régime de vivre , on aura pris pour modèles , *Hippocrate* , *Sydenham* , *Boerhaave* : leur brillante réputation doit

(1) Ci-devant , page 116.

(2) Ci-devant , page 121.

158 *Usage des Bouillons de viande,*
rassurer tout le monde à cet égard, & mettre à l'abri de toute fausse imputation. Les plus grands médecins, je pourrois dire, presque tous les médecins de ce siècle sont du même avis, & le répètent à haute voix. On entend parler partout de régime végétal; le bandeau est presque entièrement tiré, & les yeux du public sont presque deffillés. En mon particulier, je certifie qu'on ne m'a jamais donné à ce sujet d'odieuse dénomination, que j'ai été très-rarement dans le cas d'effuyer de reproches, quoique je tiens souvent mes malades pendant plusieurs jours à la simple tisane, à l'eau pure, rendue agréable avec un peu de sirop de limon ou de vinaigre. J'ai trouvé beaucoup de difficultés; on avoit d'abord peine à se soumettre à un régime si peu nourrissant: on m'écoute à présent, on suit mes avis sans hésiter, même parmi le peuple; & cette diète, accompagnée de crèmes de riz, d'orge, d'avenat, de quelques fruits cuits, lorsque la maladie est prolongée, s'établit ici de façon à se flatter qu'il ne sera bientôt plus question de bouillons de viande.

La troisième raison tirée de l'habitude, bien loin d'avoir son application dans le

plus grand nombre des fébricitans , interdit au contraire l'usage des bouillons de viande , au moins purs , sans correctifs & sans addition , comme nous le trouvons établi aujourd'hui. Parmi les peuples , en effet , qui se nourrissent de viandes & de matières animales , en état de santé , on ne trouve que les gens riches & aisés , qui font le plus petit nombre , qui en fassent un usage continu ; d'ailleurs , leur régime de vivre n'est point purement tiré des animaux ; l'entremets & le dessert , que l'on trouve sur la table des riches , sont pris en totalité ou en grande partie des végétaux. Mais la plus grande partie des hommes , les pauvres , les cultivateurs & les artisans , tirent leur nourriture presque totalement des végétaux. Au surplus , pour les uns & pour les autres , le premier & le principal aliment , la base de leur nourriture , est le pain. Si on veut donc dans les fièvres se conduire relativement à l'habitude contractée dans l'état de santé , on doit unir la nourriture animale à la végétale ; permettre la première de préférence aux riches & à ceux qui y sont accoutumés , & la défendre aux pauvres & à tous ceux qui ne sont pas , ou

160 *Usage des Bouillons de viande,*
qui sont moins dans le même cas. Pour
ne laisser aucun subterfuge, & pour dé-
truire la raison donnée par *de Haen* (1),
qu'on pourroit ici s'appliquer fausse-
ment; en supposant, ce qui doit être
vrai, qu'on se comporte à Vienne tout
comme ici; si dans cette ville on fait
usage dans tous les repas de bouillons,
de potages & de soupes, on ne manque
jamais d'y ajouter des végétaux, des
herbages, du riz, de l'épautre, & en-
fin le plus communément on trempe le
pain avec le bouillon de viande: on doit
donc tout au plus, pour se conformer à
l'habitude, donner, dans les fièvres, les
bouillons altérés avec les herbages, le
riz, l'épautre, le pain, &c. ainsi que le
recommandent les médecins qui conseil-
lent de les employer, qui, parmi ceux
qui suivent ce régime, sont ceux qui ont
joui de la plus grande réputation, com-
me *Fernel*, *Lommius*, *Houllier*, *Mer-
curialis*, *Sennert*, *Rivière*, *de Haen*;
car cette raison ne peut avoir quelque
valeur que pour eux, tandis qu'il est
évident qu'on péche contre l'habitude,
en se servant de bouillons purs simple-

(1) Ci-devant, page 143.

ment , comme on fait en France , pour tous les fébricitans , dans tous les cas , & dans tous les temps des maladies. La raison que nous combattons ici n'a même aucun poids pour les partisans des bouillons altérés , relativement aux malades , qui ne font point , ou qui font peu d'usage de matières animales dans l'état de santé , & c'est le plus grand nombre , comme nous l'avons déjà dit ; car on péche évidemment contre l'habitude , en prescrivant indifféremment le même régime de vivre à tous les fébricitans , lorsqu'on ne fait aucune exception à cet égard. Nous sommes forcés de convenir que les bouillons altérés doivent être , & sont réellement moins nuisibles que les purs ; mais si sous cette forme on ne peut que retarder , si on ne peut empêcher la dégénération putride , ainsi qu'il est aisé de le vérifier , & si cette nourriture devient toujours nuisible par-là dans les fièvres , pourquoi ne pas l'abandonner , pour se servir de celle avec laquelle on n'a rien à appréhender ?

Au surplus , en Angleterre , les personnes bien portantes mangent autant , & peut-être plus de viande qu'en France ,

162 *Usage des Bouillons de viande,*
en Allemagne & en Italie; & cependant les plus grands médecins Anglois, je ne nommerai que *Sydenham*, *Huxham* & *M. Pringle*, interdisent les viandes & les bouillons, comme nuisibles sans distinction dans toutes les maladies fébriles. Suivant *M. Pringle* même (1), ils ne conviennent pas dans la dyssenterie avec peu de fièvre, pour les soldats accoutumés à se nourrir de viande journallement; grande preuve de la frivolité de la raison tirée de l'habitude, pour ceux mêmes qui donnent les bouillons altérés, puisque les malades de *M. Pringle* ne se servoient pas de bouillons seuls, mais employoient encore les gruaux de riz, d'orge, &c. Or, si les bouillons de viande ne conviennent pas dans la dyssenterie avec peu de fièvre, quoique employés conjointement avec des végétaux, pour des malades accoutumés à se nourrir de viande en état de santé, ne seront-ils pas infiniment nuisibles, lorsque la fièvre est forte, &c. ? De-là je pense que les médecins qui donnent les bouillons de viande seuls, purs, & toujours, n'ont rien de bon à

(1) Ci-devant, page 87.

alléguer en faveur de leur méthode, si on compare l'état fébrile à celui de santé.

J'ajouterai encore, ou plutôt je répéterai que, suivant l'observation de *Huxham* (1) & de *Lazermé* (2), partisans des bouillons de viande, la nourriture animale est capable de procurer la fièvre à des hommes bien portans, prise trop abondamment, quoiqu'unie à la végétale. (On ne peut en effet présumer que les François & les Espagnols, dont parle *Huxham*, ne se soient nourris que de viandes sans pain, & que le malade de *Lazermé* n'ait avalé que des bouillons purs); & je conclurai de-là qu'elle ne sauroit être qu'extrêmement nuisible dans l'état fébrile, sous quelque forme qu'on la donne.

Pour forcer enfin jusque dans ses derniers retranchemens la raison tirée de l'habitude, faisons observer qu'on ne sauroit conclure que nous soyions en état de supporter étant malades & fébricitans, ce qui ne nous incommode point quand nous sommes bien portans, puis-

(1) Ci-devant, page 79.

(2) Ci-devant, page 134.

164 *Usage des Bouillons de viande,*
qu'en état de santé on fait quantité de choses sans le moindre inconvénient, qui deviennent très-dangereuses dans le cours des maladies. On sort, on voyage, on mange, on s'expose au froid, à la chaleur, aux intempéries de l'air, lorsqu'on jouit d'une santé parfaite, sans dérangement notable; tandis qu'on ne pourroit certainement, non-seulement en faire autant, mais même une petite partie dans le cours d'une maladie, sur-tout avec fièvre, sans exposer sa vie au plus grand danger.

C'est vraisemblablement par des motifs tirés des trois raisons que nous venons de combattre, que, du temps de *Mercurialis*, on donnoit dans toutes les fièvres le pain, les œufs & la viande (1); abus d'autant plus condamnable dans ce médecin, que peu auparavant il a recommandé expressément d'éviter ces alimens solides pour les fébricitans; mais abus dont tout le monde connoît aujourd'hui les inconvéniens, que peu de médecins commettent, & contre lequel il seroit conséquemment fort inutile de s'élever.

(1) Ci-devant, page 123.

La quatrième raison, le goût & l'appétit des malades, est directement contraire à l'usage des bouillons de viande ; de sorte, que bien loin qu'elle puisse l'autoriser, elle doit l'interdire absolument. Nous sommes très-éloignés de vouloir nous élever contre l'aphorisme d'*Hippocrate*, qui dit, « qu'on doit préférer une nourriture & une boisson » moins bonnes, mais plus agréables, à » d'autres meilleures, mais dégoûtantes (1). » Nous sommes au contraire très-portés à suivre cette voix de l'instinct, de ce riche fond de médecine naturelle, dont nous sommes pourvus en naissant, qui nous porte presque toujours, au moins pour ce qui concerne les alimens, vers ce qui nous est bon, & qui nous rend rebutant ce qui nous est nuisible : c'est-là même une des principales raisons pour lesquelles nous sommes d'avis d'interdire l'usage des bouillons de viande. Nous trouvons, en effet, dans presque tous les fébricitans, un rebut extrême pour cet aliment, comme nous l'avons déjà dit & prouvé (2), quoi-

(1) Libr. II, Aphorism. XXXVIII.

(2) Ci-devant, pages 24 & 25.

166 *Usage des Bouillons de viande.*

qu'ils le trouvent fort agréable en état de santé: nous en voyons très-peu qui le prennent sans répugnance, & plus rarement encore quelques-uns qui l'avalent avec goût & avec plaisir, sans pouvoir trop en donner d'autre raison que celle dont il est ici question. Je ne ferois point éloigné, dans ce dernier cas, d'en approuver l'usage, pourvu que les malades les supportassent bien & sans inconvénient. Je ne crains pas de trop accorder, & ma facilité ne s'étendrait que sur un très-petit nombre de cas; car il est de fait que le plus grand nombre des fébricitans déteste & abhorre les bouillons de viande. En effet, comme le dit avec vérité *Van Helmont*, « Je rejette aussi dans la fièvre les bouillons » de viande, car la nature les a aussitôt » en horreur (1). » C'est une sensation que je n'ai jamais manqué d'éprouver moi-même, lorsque j'ai été pris de la fièvre, quoique je trouve la viande & les bouillons excellens quand je me porte bien. Donner le goût & l'appétit des malades pour motif de l'usage des bouillons de viande, c'est, pour soutenir

(1) Ci-devant, Page 49.

une mauvaise cause, donner non seulement la raison la plus pitoyable, mais se servir hardiment de celle qui la bat en ruines: ainsi, pour défendre une cause insoutenable, un avocat n'ayant rien de bon à dire, cite souvent la loi qui devroit lui lier la langue.

La cinquième raison, & la plus précieuse, est celle, que les malades guérissent en faisant usage des bouillons de viande, comme en se servant d'une nourriture végétale, & qu'ils périssent également avec l'un & avec l'autre régime. « Nous donnons hardiment & » avec le plus grand succès les bouillons » de viande dans les fièvres », dit *Varandé* (1). On guérit en employant ce régime de vivre, j'en conviens, nous le voyons tous les jours; & si cela n'arrivoit pas, la France, l'Italie, l'Allemagne, &c. ne seroient que de vastes cimetières & autant de déserts; mais on guérit avec plus de peine & de soins, les maladies sont plus longues & plus opiniâtres, & beaucoup plus souvent mortelles. Je répéterai après *Huxham*: « Un grand nombre de fébricitans sont

(1) Ci-devant, page 126.

168 *Usage des Bouillons de viande,*

» les tristes victimes d'un si mauvais traitement (1). » Je soutiens que la nourriture animale, que l'usage des bouillons de viande est pernicieux dans les maladies fébriles, & je le soutiens d'après *Jean de Gorris* qui l'a vu introduire en France; d'après *Sydenham*, *Boerhaave*, *Hoffman*, *Huxham*, *M. Heister*, *M. de Gorter*, *M. Pringle*, &c. d'après les plus grands praticiens, ceux sur-tout qui ont employé, & vu employer en même temps le régime végétal & les bouillons de viande; car, pour juger de la préférence que mérite une méthode plutôt que l'autre, pour pouvoir décider avec connoissance de cause quelle est la meilleure, il faut les avoir employées, ou les avoir vues employées l'une & l'autre. Quiconque ne connoît qu'une de ces deux méthodes, est un juge incompetent ou suspect. Il n'est point question dans ce moment de raisonnemens; il s'agit d'expériences: les faits portent la conviction dans l'esprit, & terrassent les préjugés. Or tous les auteurs, presque tous ceux au moins que je viens de nommer, noms les plus respectables

(1) Ci-devant, page 81.

en médecine, ont reconnu par des observations dont on ne peut contester la vérité, combien l'usage des bouillons de viande étoit nuisible; combien celui de la nourriture végétale étoit utile. Je le confirme d'après *Rivière*, qui, après avoir loué la rigoureuse exactitude des anciens dans le régime des fébricitans, nous assure, « que l'usage des bouillons » de viande n'a été introduit que par » l'opiniâtreté des femmes & par la facilité des médecins (1). » D'après *Lazzerme*, qui a vu employer ordinairement les bouillons de viande, & qui dit cependant, « que les crêmes d'orge, de » riz, d'avenat & de seigle, sont préférables aux bouillons dans la fièvre continue, & qui, à ce sujet, nous rapporte » une observation d'une fièvre occasionnée par le seul usage répété de bouillons trop gras, qui céda sans remèdes » à un régime de vivre plus léger & » plus humectant (2). » Je le soutiens d'après les partisans des bouillons de viande eux-mêmes.

Qu'on ne nous objecte point ici que

(1) Ci-devant, page 132.

(2) Ci-devant, page 134.

170 *Usage des Bouillons de viande,*
l'expérience est contredite par l'expérience; que les sentimens sont partagés, & que delà la question reste indécise. On voit d'un côté les plus grands noms en médecine, *Hippocrate, Sydenham, Boerhaave, &c.* une suite non interrompue des plus habiles praticiens, depuis la naissance de la médecine jusqu'à nos jours, qui tous prescrivent une nourriture végétale, qui s'élèvent contre le nouveau régime des bouillons de viande, à l'instant même qu'il vient de s'établir; on trouve l'expérience éclairée, confirmée, appuyée par les raisonnemens les plus solides, fondée sur des connoissances certaines de physique & de chimie, étayée sur les observations les plus exactes, & qui portent avec elles ce degré de conviction qui entraîne; tandis qu'on n'apperçoit de l'autre côté qu'une expérience aveugle, soutenue simplement par des observations vagues & indéterminées, présentées avec assurance, je peux dire avec impudence par *Varandé* (1); étayée sur des motifs purement spécieux, renversés le plus souvent par ceux-là même qui les ont éle-

(1) Ci-devant, page 126.

vés ; contredite par des raisonnemens & par des faits qui la renversent. Si l'on trouve l'usage des bouillons de viande s'introduire, ce n'est d'abord que dans un siècle d'ignorance, d'après des raisons frivoles, de foiblesse, d'une vie moins frugale que celle des anciens, de l'habitude ; mais les vrais motifs sont bientôt manifestés, *l'opiniâtreté des femmes & la facilité des médecins.* On ne s'en sert qu'avec des ménagemens & avec des correctifs ; il ne prend même dans les commencemens qu'une place inférieure, laissant toujours le premier rang au régime végétal : ce n'est que peu à peu que prenant la place de celui ci, il s'établit seul, mais dans certains pays seulement ; tandis que l'usage du régime de vivre des anciens, auquel la préférence est due, est conservé sans interruption dans d'autres contrées plus éclairées ou plus heureuses.

C'est ainsi, pour le malheur de l'humanité, que dans presque toutes les questions de médecine, on trouve l'erreur placée à côté de la vérité, & presque aussi majestueusement parée. Ne faisons point difficulté de le confesser, le peintre de la nature, le meilleur de nos

172 *Usage des Bouillons de viande*,
poètes comiques, *Molière*, qui a couvert les mauvais médecins (1) d'un ridicule qu'ils méritent, mais qui a rejaili sur la médecine, sur laquelle il ne devoit pas tomber, ainsi que sur les bons médecins qui le foulent aux pieds; *Molière*, dis-je, a parlé vrai: dans presque toutes les questions de médecine, *Hippocrate dit oui*, & *Galien dit non*. Je n'entends point parler ici de cette diversité d'avis, fruit de l'ignorance & de l'envie, que l'on rencontre malheureusement trop souvent, mais de celle qui naît de la chose elle-même. Il faut à tout instant dépouiller l'erreur de ses vêtemens pompeux & imposans, pour la voir & pour la contempler à nu; la chose n'est pas facile souvent, elle est impraticable quelquefois (2); mais ici il nous paroît que

(1) Par malheur c'est le plus grand nombre. *Medici famâ quidem multi, re autem ac opere perpauci*. Hippocr. *de Leg.* Cela est encore vrai aujourd'hui.

(2) Dans ma pratique, sur-tout lorsque le caractère de la maladie n'est point évident, quand je n'ai point de raisons fondées pour prescrire des remèdes, je reste dans l'inaction, ou je n'emploie que des secours peu actifs, en attendant le moment favorable. J'ai toujours

l'exécution est bientôt faite. En approfondissant la question que nous agitions, la vérité devient toujours plus brillante ; il ne reste plus à l'erreur d'autre parti à prendre, que celui de s'enfuir & de se cacher ; car, si on ne doit regarder comme vérité, que ce qui n'est point contesté, il n'y a rien de vrai ni d'assuré dans ce monde.

On guérit en faisant usage d'une nourriture animale, & des bouillons de viande dans les maladies fébriles : nous ne

mieux aimé ne rien faire, que de hasarder, sur-tout dans les maladies aiguës, dans lesquelles, vu la célérité de leur cours, les fautes sont si difficiles à réparer. Je crois avoir observé constamment, après avoir prescrit le régime de vivre convenable, qu'en ne troublant point la marche de la maladie, elle ne tarδοit pas à se manifester, & que les indications se présentoient alors évidemment. Je crois qu'il ne m'appartient point à moi de faire des lois, & que j'ai rempli mon devoir, en étudiant bien & en suivant celles que je trouve solidement établies. Voyez l'excellent Mémoire de M. Voullonne, sur-tout le paragraphe LXI, page 106, où il donne le vrai sens dans lequel il faut prendre la sentence de Celse. « Il vaut mieux tenter un remède douteux, que de n'en faire aucun. » *Satius est anceps experiri remedium, quam nullum.*

174 *Usage des Bouillons de viande*,
saurions en disconvenir ; mais on guérit,
quoiqu'on commette mille imprudences,
comme on a toujours vu des cures opé-
rées par des médecins ignorans, ou par
d'autres dirigés & conduits par les sys-
tèmes & par les hypothèses les plus ab-
surdes, auxquels ils conformoient leur
pratique : on guérit par hasard, ou plu-
tôt par les forces de la nature, malgré
les entraves qu'on lui met. Ne balançons
pas à l'avouer avec *Hippocrate* : « c'est
» la nature qui guérit dans les mala-
» dies (1), sur-tout dans les aiguës &
dans les fébriles principalement. Cette
sentence d'*Hippocrate* est confirmée par
l'expérience de tous les médecins éclairés (2) : mais elle guérit mieux & plus
tôt, lorsqu'elle est bien secondée, redres-
sée dans ses écarts, affoiblie ou fortifiée
à propos ; elle guérit avec plus de peine

(1) *Naturæ morborum medici. Hippocr. de morb. popular. libr. VI, sect. v.*

(2) *Voyez Sydenham, Præfat. pag. 10. Tractat. de Hydrope. tom. I, pag. 346 & passim. Boerhaave, Aphorism. 594, & Van Swieten. tom. II, pag. 346 & passim. Frideric. Hoffman. Medic. ration. system. tom. III, sect. ij, cap. I. De optimâ naturæ morbis mendendi methodo. tom. I, pag. 405 & passim.*

& de temps ; elle succombe souvent dans tous les cas contraires. En nourrissant vos malades avec des bouillons de viande, n'attendez pas dans vos cures, les trois conditions demandées par *Asclépiade* (1) : « la célérité, la sûreté & » l'agrément. » Avec ce régime de vivte, les maladies sont plus longues, plus opiniâtres ; accompagnées d'accidens plus graves, elles enlèvent plus fréquemment les malades. *Hoffman* (2) & *Huxham* (3) en ont reconnu évidemment les mauvais effets ; M. *Pringle* (4), qui les avoit permis d'abord, les abandonna ensuite par la même raison.

Il est prouvé que, dans le nombre de maladies, on réussit & on guérit les malades par des traitemens & par des méthodes toutes différentes, quelquefois même tout-à-fait opposées ; ainsi dans la colique des peintres, (*colica pictorum*) on emploie avec succès les remèdes les plus doux & les plus violens (5).

(1) *Citò, Tutò & Jucundè. Voyez Celse, libr. III, cap. IV.*

(2) Ci-devant, page 72.

(3) Ci-devant, page 79 & suiv.

(4) Ci-devant, page 86.

(5) Voyez *Cours de Chimie de Lemery, re-*

Mais ordinairement il y a une méthode préférable aux autres; ainsi, dans cette espèce de colique, la première méthode, celle qui emploie les remèdes doux, me paroît la meilleure, ne fût-ce que parce que je la crois sans danger, tandis que l'autre me semble environnée d'écueils, quoique par nombre d'observations il soit comme prouvé que celle qui se sert de remèdes violens, est la plus courte. *De Haen* a préféré la première; je l'ai toujours employée moi-même avec succès, & sans avoir perdu un seul malade. Dans un cas extrêmement grave, dans lequel un malade n'avoit rien rendu par les selles depuis près de trois semaines, & avoit gardé un nombre prodigieux de lavemens; je voulus me servir d'un émétique, en lavage à la vérité, mais il aggrava les accidens: je revins à ma première méthode, qui employée avec obstination réussit parfaitement: il est vrai que la maladie fut très-longue, & qu'il fallut arracher avec les doigts par le fondement les premières crottes qui étoient extrêmement durcies.

vu, &c. par *M. Baron*. pag. 243, remarque C.

Dans la question que nous traitons ici, il est évident qu'on doit tirer une conclusion semblable en faveur du régime végétal : car si, malgré les raisons & les autorités que nous avons données, on refuse de se rendre, il restera au moins incontestable que la nourriture végétale mérite la préférence, & doit tenir le premier rang : c'est ainsi en effet que l'ont décidé *Fernel*, *Lommius*, *Houllier*, *Mercurialis*, *Sennert*, *de Haen*, quoique favorables à l'usage des bouillons de viande, médecins sans contredit les plus habiles, & les meilleurs praticiens parmi ceux qui approuvent ce régime.

Tous les médecins, tous les malades, tous les hommes enfin seront bientôt convaincus de cette vérité, si on se détermine à en faire l'épreuve. Il n'est point ici question d'un essai dangereux : la nourriture végétale, c'est ici, je crois, le cas de le répéter, est recommandée seule par les plus grands médecins praticiens de tous les siècles ; elle est mise au premier rang par le plus grand nombre, & par les plus distingués de ceux qui conseillent l'usage des bouillons de viande, qui sont condamnés d'ailleurs

178 *Usage des Bouillons de viande,*

par les observations les plus sûres, & par les raisonnemens les plus solides. Nous trouverions à peine un médecin d'une réputation qui se soit soutenue parmi ceux qui ont préféré les bouillons de viande: l'épreuve est donc innocente; qu'on la tente, & nous avons gagné notre cause. On ne devoit certainement point s'attendre à une prétention si modérée, après la force & l'évidence des preuves & des raisons que nous avons données.

A l'autorité des grands médecins dont je défends ici les sentimens, en m'élevant contre l'usage des bouillons de viande dans les maladies fébriles, qu'il me soit permis de joindre ma propre & foible expérience de vingt-fix ans; qu'il me soit permis d'inviter tous mes confrères à faire comme moi l'essai du régime végétal, qui, je le répéterai sans cesse pour les y engager, s'il n'est pas meilleur que l'autre, est tout au moins sans danger & sans inconvéniens; & je suis bien assuré que, par les bons effets qu'ils en retireront, ils s'assureront évidemment de l'excellence de cette méthode, une fois adoptée par leurs fébricitans, sur-tout si dans le même temps

& dans les mêmes maladies, principalement dans les épidémiques, ils trouvent encore des malades qui, entraînés par le torrent de l'usage & du préjugé, veulent obstinément continuer à se nourrir de bouillons de viande. Le moins de force, & le plus petit nombre des accidens, la plus grande célérité des guérisons, la moins grande nécessité de remèdes, sur-tout de purgatifs, le plus petit nombre de malades perdus; dans ceux qui se serviront de végétaux, leur prouveront évidemment qu'ils auront suivi la meilleure route; & ils en feront encore plus assurés, par la contrariété manifeste des observations qu'ils feront dans ceux qui emploieront les bouillons de viande: c'est au moins ce que j'ai toujours observé.

A peine initié dans la pratique de la médecine, & regardant le régime de vivre dans les maladies aiguës, sur-tout dans les fébriles, comme le premier & le principal de tous les remèdes, comme la base du traitement; instruit à cet égard par la lecture des anciens, & de tous les auteurs qui ont suivi leur doctrine & leurs traces, sur-tout d'*Hippocrate*, de *Sydenham* & de *Boerhaave*;

180 *Usage des Bouillons de viande*,
à peine initié, dis-je, dans la pratique
de la médecine, & livré à moi-même, je
fus étonné de l'extrême différence qui
se trouve entre le régime de vivre pres-
crit par ces hommes célèbres pour les
fébricitans, & celui que je vis établi
dans ces contrées. Toujours plus rempli
pour le père de la médecine, & pour
ses sectateurs, du respect & de la véné-
ration qui m'avoit été inspirée par le cé-
lèbre M. *Chaptal*, mon très-cher maî-
tre, alors même praticien très-accrédité,
le seul, j'ose le dire, dans ce temps, à
Montpellier, qui fît cas des écrits d'*Hip-
pocrate*, avec *Sauvages* & le célèbre
M. *de Lamure*; confirmé dans ces senti-
mens par le dernier qui nous expliquoit,
dans ses cours, les Instituts de *Boer-
haave*, je n'en avois point été détourné
par *Fizes*, qui tenoit le premier rang
alors, donnoit le ton, & qui frondoit
Boerhaave, & par contre-coup *Hippo-
crate* par-tout. Surpris de trouver pu-
trides toutes les maladies fébriles, & de
voir toujours dans leur cours les signes
de putridité plus marqués, nonobstant
les évacuations procurées par la nature
& principalement par l'art, [car à cette
époque à Montpellier, à l'exemple de

Fizes, qui avoit principalement introduit cette méthode, enseignée dans son *Traité des Fièvres* (1), on purgeoit les fébricitans tous les jours, ou tout au moins un jour, l'autre non (2),] je crus en trouver la cause dans l'usage des bouillons de viande: on ne donnoit point en effet d'autre nourriture aux fébricitans. Les raisons & les observations de *Sydenham* & de *Boerhaave*, confirmées par celles de quantité d'autres, que j'avois également consultés, me confirmèrent dans cette idée; mais, nouveau praticien, & n'ayant point encore gagné de mes malades cette confiance qui nous fait écouter, & qui nous rend maîtres de leur conduite, je n'en trouvai point d'abord; j'en rencontrai ensuite très-

(1) *Interea alternis diebus in morbi decursu exhibetur catharticum usque ad febris evidentem declinationem.* De febre putrid. cap. V, p. 95.

(2) Je dois remarquer ici à la gloire de M. *Chaptal*, que, sectateur & admirateur d'*Hippocrate*, il pratiquoit & nous enseignoit une autre méthode. Aussi dans ce temps, à Montpellier, étoit-il plus accrédité que *Fizes*, pour les maladies aiguës. On pourra me savoir mauvais gré de ce que je dis ici; mais je cherche le bien; je dis la vérité: il est glorieux de se corriger: voilà mes excuses.

182 *Usage des Bouillons de viande,*
peu de dociles à ma voix : j'avois beau parler, disserter en faveur de la nourriture végétale, inutilement je condamnois l'usage des bouillons de viande ; on ne vouloit point abandonner un régime de vivre généralement adopté, universellement reçu (1).

Cependant un rebut insurmontable pour les bouillons, que je trouvai dans quelques malades, sur-tout dans des artisans & dans des gens du bas peuple, me fournit l'occasion d'en traiter quelques uns, qui se contentoient d'une tisane légère, & auxquels je prescrivis quelquefois des crèmes de riz ou d'orge. A force de parler contre l'usage des bouillons de viande, armé d'observations particulières à ce climat, je me fis écouter : les personnes instruites, celles sur-tout qui m'honoroient d'une confiance plus décidée, se soumirent plus facilement à la méthode que je conseillois ; mais je réussissois avec d'autant plus de peine, que, m'expliquant avec modération, je

(1) Nombre de personnes, après m'avoir entendu, me répondoient : *Nous sentons que vous avez raison, mais cette pratique est inouïe ici, & nous ne voulons pas être les premiers.*

ne fus jamais prendre le *ton tranchant*. J'ai eu cependant la satisfaction d'en venir peu à peu au point d'employer pour presque tous mes fébricitans une diète analogue à celle des anciens, & je n'en trouve plus qu'un bien petit nombre, même dans les basses conditions, qui ne veuillent pas s'écarter de l'usage ordinaire.

Pour faire plus d'impression, j'ai donné l'exemple, suivant l'avis d'Horace :

. *Si vis me flere, dolendum est (1)*
Primum ipsi tibi. De Arte poetic. v. 102.

Chargé d'une famille nombreuse, j'en ai vu plusieurs fois les membres attaqués de fièvres diverses, que j'ai constamment traités sans bouillons de viande, avec le plus heureux succès, malgré les importunités de ma mère, qui à présent à l'âge de 85 ans, & n'ayant jamais vu faire ce que je pratiquois, étoit continuellement après moi, & ne cessoit de me répéter : *En vous levant le matin vous trou-*

(1) Si vous voulez tirer des larmes de mes yeux,
Commencez par pleurer, vous réussirez mieux.

184 *Usage des Bouillons de viande,*
verez votre enfant sans vie, & de plus vous
perdrez votre réputation, &c. &c. Quoiqu'instruite aujourd'hui par les guérisons les plus promptes & les plus heureuses, elle n'est point encore bien guérie du préjugé. Je n'ai jamais permis qu'une fois, & ce fut malgré moi, de donner des bouillons de viande à mon fils aîné, attaqué en 1774 d'une fièvre rémittente pernicieuse tierce; aussi n'ai-je vu que cette maladie prolongée chez moi, car dans tous les autres cas, toutes les fièvres ont cédé sans peine, & ont été guéries le plus souvent sans purgatifs.

Presque toutes les maladies fébriles commencent dans ces contrées avec des signes de putridité dans les premières voies; c'est-à-dire, avec des nausées ou des envies de vomir, des vomissemens, des borborygmes, la langue chargée, la diarrhée, des douleurs de colique, &c. Lorsqu'on fait usage de bouillons de viande, ces accidens sont toujours plus marqués dans le fort de la maladie qu'au commencement, & ne tardent pas à se manifester dans celles qui s'annoncent sans eux; ces derniers cas sont fort rares ici. On a beau répéter l'usage des évacuans; inutilement la nature, par des vo-

miffemens abondans, plus communément par des diarrhées, expulfe-t-elle des amas prodigieux de matières putrides: on trouve ces fignes toujours marqués de plus en plus, fi on garde ce régime. Mais fi on fe contente d'une nourriture légère & toute végétale, avec une boiffon copieufe & convenable, on eft rarement dans le cas d'employer les purgatifs & les émétiques dans les commencemens des maladies qui s'annoncent avec des fignes de putridité (1). Ces accidens diminuent & difparoiffent fans autres évacuations que celles qui fe font naturellement, ou que l'on procure par des lavemens, fi le ventre eft ferré, ou que l'on favorife par le même moyen, fi elles ne font pas affez abondantes. On ne voit point paroître les fignes de putridité dans le cours

(1) Suivant l'aphorifme XXII du livre I, il faut évacuer les matières cuites, & non celles qui font crues, pas même dans les commencemens, à moins qu'elles ne foient abondantes; elles le font rarement. *Concocta purgare & movere oportet, non cruda, neque in principiis, nisi turgeant, plurima verò non turgent.* Hipp.

186 *Usage des Bouillons de viande,*
de la fièvre, s'ils ne se sont pas manifestés dans le principe (1).

Le premier avantage que je retire donc évidemment du régime léger & végétal, est de voir les putridités moins abondantes ; delà je suis moins dans le cas d'employer les émétiques & les purgatifs. En faisant garder à mes malades le régime de vivre prescrit par *Hippocrate* & par les anciens, je me suis vu naturellement conduit à employer le même traitement qu'eux dans les fièvres ; car ils purgeoient très-rarement dans ces maladies. Quoiqu'à leur exemple j'emploie très-peu ces sortes de remèdes, surtout dans les commencemens, & je ne m'en sers jamais dans le fort de la maladie, attendant pour les placer un calme décidé, que je ne trouve ordinairement qu'à la fin ; j'ai pourtant reconnu évidemment qu'ils étoient plus nécessaires dans les malades qui prennent des bouillons de viande, que dans ceux qui se nourrissent autrement, c'est-à-dire, qui se servent d'un

(1) Ce que nous avançons ici est parfaitement conforme à ce que dit *de Haen. Rat. medendi*, pars I, cap. I, II, & passim.

régime léger & végétal (1) ; car , pour ces derniers, une seule purgation à la fin me fuffit ordinairement (2), & j'en vois tous les jours quelques-uns, fur-tout dans ma famille , guérir parfaitement fans purgatifs (3). Je me fers de cette méthode de traitement dans les fièvres continues ; mais pour les rémittentes & les intermittentes , j'en emploie un différent (4), obfervant pourtant dans les

(1) M. Pâris a fait la même obfervation. Voyez ci-devant, page 95.

(2) En juin 1772, je vis un jeune homme d'Orange, orfèvre, nommé *Roche*, attaqué d'une fièvre putride, légèrement rémittente, quotidienne, (les rémittentes font ordinairement ici tierces ou double tierces ; j'en ai vu que deux quarts). Ses parens n'avoient plus que lui d'enfant, & en avoient perdu onze, de fièvres putrides. La maladie, très-grave, fut parfaitement jugée dans neuf jours, & je ne le purgeai qu'une fois à la fin. La mère fort alarmée vint d'Orange à la première nouvelle, & me répétoit à chaque vifite: *ai mouffu, couffi fa-aquo, din mon pays l'aerien purgeat des caou.*

(3) Comme je trouve plus de docilité chez mes enfans qu'ailleurs, je leur fais garder une diète plus févère. Un peu de firop de limon ou de vinaigre avec de l'eau, fait toute leur nourriture & leur boiffon pendant plusieurs jours.

(4) Après les faignées convenables, je m'em-

unes comme dans les autres, que l'usage des purgatifs est moins nécessaire, & qu'on est moins obligé d'y revenir, quand on observe un régime végétal.

Mais, quoi qu'il en soit de l'utilité & de

presse d'employer les évacuans dans les fièvres rémittentes, avec un calme bien marqué, ainsi que dans les intermittentes, sur-tout si elles sont irrégulières, & pendant les épidémies, encore plus si elles sont malignes, pour placer après le kina: les plus communes de ce dernier caractère, sont ici carotiques ou soporeuses. Je connois la méthode de livrer les intermittentes à elles-mêmes, & je l'ai reconnue innocente, quoique plus longue dans les régulières. Mais comme ces fièvres se transforment souvent, durant les épidémies sur-tout, j'ai préféré la méthode qui les attaque d'abord & vigoureusement par les saignées & par les purgatifs nécessaires, pour être prêt à donner le kina, si le danger s'annonce. Je n'ai perdu de malades dans les rémittentes comme dans les intermittentes, qui doivent être traitées avec le kina, que lorsque j'ai été appelé trop tard, car alors les évacuations n'étant pas faites, ce remède, quoique donné à haute dose, ne réussit pas toujours. Je connois le vrai traitement de ces fièvres depuis 1752, & je me suis fait un devoir de dire ici, que j'en ai l'obligation à M. *Amoureux*, qui me fit connoître l'ouvrage de *Torti: Therapeutice specialis*.

Usage plus ou moins répété des évacuans dans les maladies fébriles, quelque méthode de traitement que l'on suive à cet égard, ce que j'ose promettre, ce qu'on ne manquera jamais d'observer, c'est la diminution des signes de putridité dans les malades qui emploieront un régime léger & végétal, & l'augmentation des mêmes signes dans ceux qui feront usage de bouillons de viande. C'est au moins là ce que j'ai observé constamment.

Les avantages que l'on retire d'une nourriture végétale, ne se bornent point là : j'ai encore constamment observé que les fièvres sont beaucoup plus courtes, qu'elles sont accompagnées d'accidens moins graves; qu'elles guérissent conséquemment avec moins de peines & de remèdes (1). Relativement

(1) Je vois ce que j'avance ici dans les maladies ordinaires, & sur-tout durant les épidémies. Je peux le confirmer par l'observation d'une fièvre qui paroît rarement. Le premier juin 1775, Madame *Ayminy*, née *Fabre*, veuve, fut prise d'une fièvre tierce rémittente, conséquemment continue, anormale, d'abord avec deux exacerbations ou redoublemens par jour, précédés tous de frisson; le

190 *Usage des Bouillons de viande*,
entfin à ceux qui font usage de bouillons
de viande, je crois être fondé à dire
avec *Huxham* (1) : *Je suis assuré qu'un*

quatrième jour elle n'en eut qu'un, & deux
le cinquième : la maladie garda après le type
ou l'ordre de double tierce continue, avec une
exacerbation par jour, se répondant à jours
alternes. J'ai vu deux autres fois cette espèce
de fièvre, toujours irrégulière, & accompa-
gnée d'accidens dangereux : traitée avec les
bouillons, elle a été prolongée jusqu'à 21 jours
& au-delà. Comme la malade, d'après mes
instances, se détermina à suivre un régime vé-
gétal, j'osai avancer que la fièvre n'iroit que
jusqu'au 14^e, & l'évènement confirma le pro-
nostic ; d'ailleurs la maladie, depuis le 6^e, fit
son cours sans accidens graves. Après avoir
fait précéder quelques saignées, en faisant
journallement usage de lavemens, je la traitai
avec l'anti-émétique de *Rivière*, fait du mé-
lange du suc de citron avec l'alkali végétal,
avalé au moment de l'effervescence, que je
faisois répéter plusieurs fois par jour. Je n'em-
ployai point le kina précédé des évacuans,
cette méthode m'ayant paru aigrir une mala-
die semblable en 1773. Je ne purgeai la ma-
lade qu'une fois à la fin ; elle eut une rechute
d'intermittente tierce, pour laquelle elle fut
purgée une seconde fois, & dont, après quatre
paroxismes légers, elle fut parfaitement gué-
rie le 26 du même mois de juin, absolument
sans kina.

(1) Ci-devant, page 82.

grand nombre de fébricitans est la triste victime d'un si mauvais traitement.

Mais comme on me l'a dit plusieurs fois, en abolissant l'usage des bouillons de viande, comment peut-on nourrir les fébricitans, comment peut-on soutenir leurs forces? On n'a rien autre à leur donner. Telle est la frivolité d'un argument tiré d'un usage généralement adopté, au moins dans cette ville, suivant lequel on ne se contentoit pas dans les fièvres de donner une nourriture animale, que l'on croyoit seule convenable dans ces maladies, mais qui défendoit encore tous les végétaux. Je n'aurois qu'un mot à dire pour résoudre cette difficulté: consultez & suivez ce que nous avons dit d'après *Hippocrate* (1), *Sydenham* (2), & sur-tout d'après *Boerhaave* (3), & vous aurez tout ce qui est bon & convenable pour les fébricitans. Mais pour guider les personnes peu instruites, nous croyons devoir entrer dans quelque détail. Du reste, nous ne perdrons point le temps à réfuter, que les

(1) Page 30 & suiv.

(2) Page 50 & suiv.

(3) Page 55 & suiv.

192 *Usage des Bouillons de viande,*
crêmes empâtent l'estomac, & qu'elles
font une colle, ou autres pareille bêtises
qui sont absolument dénuées de fonde-
ment, & qu'on allègue contre la nour-
riture végétale.

Et d'abord la chose la plus nécessaire
à un fébricitant est la boisson; dans les
premiers jours de la maladie, elle lui
servira en même temps de nourriture,
& elle suffira pour soutenir ses forces,
qui, selon l'usage des anciens, ne sont
alors qu'opprimées & non perdues,
dans le cas même où le pouls seroit petit
& foible (1): d'ailleurs, comme nous

(1) En mai 1770, je fus appelé pour l'é-
pouse de M. ***, mon ami, âgée de 32 ans,
d'une constitution mâle: stérile, elle n'avoit eu
ses menstrues que très-rarement & en petite
quantité. La malade avoit la fièvre avec le
pouls très-petit & très-foible, & ressentoit des
douleurs vives dans le bas-ventre, qui étoit
élevé & tendu: une première saignée de huit
onces l'avoit fait tomber en syncope. Je ju-
geai qu'il y avoit pléthore, que le sang se ra-
massoit & étoit arrêté dans les vaisseaux des
viscères du bas-ventre, & qu'il n'arrivoit
point au cœur, &c. la malade étoit en effet
très-bien portante la veille, à quelques dou-
leurs de colique près, qu'elle ressentoit depuis
quelques jours. J'opinaï pour des saignées ré-
l'avons

L'avons déjà dit, on ne doit avoir égard qu'aux forces vitales ; car les musculaires soumises à la volonté ne méritent aucune attention, relativement au besoin de nourriture. Il faut donc donner à un fé-

pétées ; mais craignant un affaiblissement subit, je fus d'avis de les faire petites, & doucement en arrêtant l'effusion du sang par intervalles avec le doigt placé sur l'ouverture de la veine : on fit ainsi une seconde saignée qui ne fut point suivie de défaillance : j'en prescrivis une troisième deux heures après ; & , comme on parut ne pas l'approuver, je demandai consultation. Un de mes confrères appelé dans le moment, condamna la saignée, & fut de l'avis de donner une potion cordiale. Etonné de le voir prescrire un remède si éloigné de mes idées, j'insistai sur les motifs qui établissoient la nécessité des saignées, annonçant d'avance que le pouls, alors petit & foible, deviendrait plein & fort après les saignées. L'avis de mon confrère, qui n'en démordit pas, fut préféré, & la potion cordiale fut préparée. Revenu un quart d'heure après, ramené par mes réflexions, je parlai plus le langage d'ami que celui de médecin ; la troisième saignée fut faite, & le pouls fut moins mauvais : on répéta les saignées jusqu'à neuf dans les vingt-quatre heures ; le pouls devint peu à peu plein & fort, le bas-ventre fut souple sans la moindre sensibilité, & la malade fut bientôt rétablie.

194 *Usage des Bouillons de viande,*
bricitant une boisson convenable, & on doit à ce sujet se conduire par les avis d'un médecin éclairé. Comme il seroit trop long d'entrer ici dans le détail nécessaire, nous dirons seulement en général, suivant le conseil d'*Huxham* (1), qu'il faut communément une boisson copieuse & délayante, d'une qualité acescente & savonneuse, & non l'eau pure qui seule ne peut se mêler exactement avec nos humeurs graisseuses & huileuses, & contracter une union avec elles : ainsi le sirop de limon, de vinaigre, &c. les gelées & les marmelades de fruits, telles que celles de groseilles, de cerises, de framboises, &c. délayés & fondus dans l'eau ; l'eau d'orge légère avec les plantes herbacées, ou avec les racines, seront excellens dans tous les cas, & on peut les avoir toujours & en tout temps sous la main. Lorsqu'on voudra quelque chose de plus nourrissant, on se servira, comme de *Haen* (2), de la décoction d'orge préparée comme il prescrit, avec deux ou trois livres environ ou un pot de décoction, qu'on fera

(1) Ci-devant, page 76.

(2) Ci-devant, page 144.

bouillir plus ou moins, suivant qu'on voudra se procurer une boisson plus ou moins nourrissante, en y ajoutant, comme il le conseille, le miel, à la dose d'une ou deux onces sur la quantité de décoction que nous venons de déterminer; & le sel de nitre à la quantité d'une ou de deux dragmes, si le malade est fort échauffé, ou si le ventre est ferré. Le riz, l'avoine, le froment, le seigle, l'épeautre, &c. peuvent remplir les mêmes vues, & ce sont des semences dont on est toujours & par-tout abondamment pourvu. On peut employer l'orge & l'avoine en gruaux, & toutes ces semences réduites en farine; & alors la décoction sera non-seulement plutôt faite, mais elle sera plus substantielle. Pour rendre cette boisson plus agréable au goût, pour les personnes sur-tout qui n'aiment pas ou qui ne supportent pas bien le miel, on peut l'édulcorer avec les sirops & les gelées; on peut y ajouter aussi un bout de bois de réglisse écrasé, qu'on ne doit faire bouillir qu'un instant, ou le faire simplement infuser à froid ou à chaud, comme l'a observé M. *Baumé* (1).

(1) *Elémens de Pharmacie*, page 234.

196 *Usage des Bouillons de viande,*

Ces semences fromentacées, l'orge surtout, préparées suivant la méthode des anciens (1), seroient vraisemblablement plus utiles & plus convenables pour les fébricitans, & je serois très-porté à l'approuver; mais comme elle n'est plus usitée, qu'on n'en trouveroit point de préparée ainsi, jusqu'à ce que les maîtres de l'art aient prononcé là-dessus, & en aient introduit l'usage, il paroît qu'on peut les employer avec sûreté sans cette préparation. On peut varier cette boisson d'un nombre infini de manières différentes, pour remplir les diverses indications, & pour contenter le goût des malades, & nous jugeons qu'elle sera presque toujours suffisante dans les premiers jours des maladies fébriles, sans qu'on ait besoin d'autre nourriture. Qu'aucun médecin ne craigne, avec *Mercurialis* (2), d'être regardé comme un assassin, en prescrivant ce régime, qui, suivant les idées reçues aujourd'hui, paroîtra d'abord trop sévère: les heureux succès qu'il en retirera le mettront au contraire bientôt en réputation, si dans le même temps, dans les

(1) Ci-devant, page 31.

(2) Ci-devant, page 122.

mêmes maladies, durant les épidémies principalement, ses confrères continuent à employer les bouillons de viande. O vous qu'un tendre amour anime, épouses, époux chéris, pères & mères vigilans, calmez vos alarmes, ne craignez point de voir périr de foiblesse l'objet de votre affection; la nourriture que vous lui donnez le surcharge; ce bouillon de viande que vous lui présentez, que vous le sollicitez de prendre, qu'il refuseroit de toute autre main, ce breuvage est un poison; abandonnez un régime de vivre condamné par le raisonnement, reconnu nuisible par l'expérience; adoptez, essayez-en un autre confirmé par toute sorte d'autorités, & vous en connoîtrez bientôt tout l'avantage & toute l'utilité.

Si la maladie est prolongée, si les forces vitales sont affoiblies, on peut se servir de crêmes (1), de bouillies pré-

(1) Pour faire ces crêmes en peu de temps, il faut triturer ou concasser les semences, les faire bouillir pendant deux heures ou un peu plus dans suffisante quantité d'eau, & les passer ensuite avec une légère expression. Une cuillerée à bouche de ces semences suffit pour une

198 *Usage des Bouillons de viande,*
parées avec les mêmes semences fro-
mentacées, qu'on fera plus ou moins
épaisses suivant l'exigeance, que l'on
donnera de deux en deux heures, de
trois en trois, ou de quatre en quatre,
selon la nécessité de nourrir plus ou
moins le fébricitant, & suivant qu'il les
supportera bien ou mal (1). Mais com-
me ces alimens sont fades & dégoûtans
pour le palais des hommes d'aujourd'hui,
on peut en relever la faveur &
les rendre agréables au goût, en y ajoutant
quelques gouttes d'eau de fleurs d'o-
ranges, le miel, le sucre ou les sirops.
Le pain blanc, bien cuit dans l'eau &
assaisonné de même, convient égale-
ment. Pour les personnes qui craignent
ou qui ne supportent pas bien les choses
douces, comme le miel ou le sucre, on
peut corriger la fadeur des crêmes avec

prise de crême, que l'on donne à la dose de
dix à douze onces, ou d'une petite écuellée.
Si on se sert des semences entières, la cuite
doit être plus longue.

(1) Si l'on veut nourrir davantage le mala-
de, il faut que la cuite soit plus longue, & l'ex-
pression plus forte. On fait ainsi des bouillies,
ou à cet effet on augmente la quantité des se-
mences.

une petite quantité de sel commun, ou les aromatiser avec un peu de canelle, ou autre chose approchante, suivant leur goût; mais, comme le dit *Sydenham*, les crêmes de riz ou d'orge suffisent (1).

Les fruits doux & acescens, bien mûrs & cuits, conviennent également : les poires, les pommes, &c. On trouve, dans ce que nous avons cité de *Boerhaave* (2), l'énumération des fruits & des herbages que l'on peut employer, & qu'il seroit inutile de donner une seconde fois. Nous nous contenterons d'observer qu'il est toujours nécessaire que les malades supportent bien ces alimens.

Si on trouve enfin des malades qui ne puissent s'accommoder de cette nourriture, qui aient pour elle un rebut marqué, qui demandent, aiment & supportent bien les bouillons de viande, ce dont on peut être assuré souvent aujourd'hui, par les épreuves qu'ils en auront faites dans d'autres maladies; c'est ici véritablement le cas « de donner un ali-

(1) Ci-devant, page 51.

(2) Ci-devant, page 59.

» ment moins bon , mais plus agréable ,
» à un meilleur, mais dégoûtant (1). » Je
crois qu'on peut dans ce cas permettre
les bouillons de viande, mais toujours
altérés avec les herbages, les acides, le
pain, avec les végétaux enfin; vous
vous conformerez par-là à l'habitude,
en unissant ensemble une nourriture
animale & une végétale (2); mais ne
donnez jamais les bouillons purs & sans
les altérer; choisissez alors, autant que
vous le pourrez, la chair des jeunes ani-
maux, qui n'est point encore véritable-
ment *animalisée*, & qui subit très-sen-
siblement la fermentation acide, avant de
passer par la putride, tandis que la viande
des animaux adultes & formés n'éprouve
la première qu'en passant, & d'une ma-
nière à peine sensible, pour se putréfier
aussitôt. Le veau, l'agneau, les poulets,
les pigeonneaux, &c. conviennent de
préférence; mais, autant que la chose
sera praticable, n'employez point une
nourriture animale, sur-tout dans le fort
de la maladie, & lorsque les signes de
putridité seront bien marqués; évitez la

(1) Ci-devant, page 165.

(2) Ci-devant, page 182 & suiv.

soigneusement dans la peste, dans les maladies exanthématiques: cas où la dégénération putride est plus marquée. Du reste, j'accorde ici très-peu, en permettant les bouillons de viande avec ces restrictions; si on consulte le goût des malades, on trouvera très-rarement le cas d'en faire usage dans les maladies fébriles.

Le petit-lait peut convenir quelquefois & comme boisson & comme nourriture, mais le lait est toujours nuisible dans ces contrées dans les maladies aiguës & fébriles. Les personnes en bonne santé le supportent très-difficilement durant les grandes chaleurs: *le duc d'York*, qui passa en Provence dans le mois d'août 1767, & qui, dit-on, mangeoit beaucoup de lait, en fit la triste expérience. On ne peut permettre le lait, il ne réussit ici que dans les fièvres lentes, & dans certains cas seulement. Nous ne regardons, nous ne devons regarder le lait, dans ces contrées, que comme un remède, & non comme une nourriture. Nous la défendons absolument à tout le monde en été; nous en faisons quitter l'usage à nos malades, pour le plus tard vers la S. Jean, & nous ne le leur faisons

202 *Usage des Bouillons de viande,*
reprendre qu'en septembre; c'est une loi
qu'on ne transgresse guère ici impuné-
ment; il est toujours défendu dans toutes
les maladies aiguës & fébriles, de sorte
que, vu le danger qu'il y auroit à le per-
mettre, nous sommes d'avis de le prof-
crire absolument dans ces contrées (1).

Du reste, ne donnez jamais des ali-
mens solides aux fébricitans, que leur
estomac ne sauroit digérer convenable-
ment, & que l'on fait leur être nuisible
par une expérience commune & journa-
lière. *Hippocrate* l'a dit, tous les méde-
cins le répètent après lui: « C'est une
» nourriture liquide & non une solide qui
» convient dans les fièvres. » Ne faites
pas sur-tout comme *Mercurialis*, qui con-
damne les alimens solides, qui avertit
expressément de ne point s'en servir, &
qui cependant dans toutes les fièvres
donne le pain, les œufs, & la viande (2).

(1) Dans certaines dyssenteries, à l'exemple
de *Sydenham*, (*potus erat lac coctum cum aquæ
triplo aut, &c.* tom. I, pag. 112.) j'ai essayé
de donner le lait cuit, & coupé avec une
grande quantité d'eau; mais il a toujours pro-
duit un mauvais effet.

(2) Ci-devant, page 122 & 123.

Mais ce ne feroit remplir que très-imparfaitement son objet, que de se contenter de défendre la nourriture animale dans le cours des maladies fébriles, si on la permettoit durant les convalescences. Si cette nourriture est nuisible, si elle est capable de procurer la fièvre quand on se porte bien, comme nous l'avons prouvé d'après *Huxham* (1) & *Lazerte* (2), & ainsi qu'il est confirmé par *M. Poissonnier* (3), & par d'autres relations de voyages & d'expéditions maritimes (4), comment pourra-t-elle être salutaire dans le temps où le corps se trouve débilité par la maladie qui a précédé? Si elle est propre à donner des maladies aux matelots, ordinairement gens endurcis & vigoureux, ne le fera-t-elle

(1) Ci-devant, pag. 76 & suiv.

(2) Ci-devant, page 132.

(3) Voyez la remarque 2, page 91.

(4) Lorsque notre flotte étoit unie à celle des Hollandois, beaucoup de nos matelots furent attaqués du scorbut, tandis que les Hollandois en furent entièrement exempts. Cette différence fut due à quelques repas de choux confits, que ces derniers faisoient de temps en temps. *Traité du Scorbut de M. Lind, traduit de l'anglois, tom. I, pag. 168 & passim.*

204 *Usage des Bouillons de viande,*
pas encore plus à procurer une rechute
aux convalescens (1)? Donnez donc
encore une nourriture végétale à tous
ceux qui relèvent de maladies fébriles;
tirez, autant que vous le pourrez, de cette
classe tous les alimens que vous leur pres-
crirez; ne permettez que le moins que
vous le pourrez les viandes & les bouil-
lons; employez les jeunes animaux;
mêlez, altérez toujours la nourriture
animale pour les convalescens, comme
nous l'avons conseillé pour les fébrici-
tans.

(1) En mai 1777, Madame Bruneau, ma
sœur, fut attaquée d'une fièvre rémittente
pernicieuse, double-tierce. (Je n'ai vu cette
espèce de fièvre qu'une autre fois dans le prin-
temps, en 1774; je ne l'observe qu'en au-
tomne, & elle ne paroît pas tous les ans.)
Contente d'employer un régime végétal du-
rant le cours de la maladie, elle se nourrissoit
de viandes pendant la convalescence. Elle eut
trois rechutes de double ou simple tierce in-
termittente, & la dernière fut accompagnée
d'un dévoiement énorme par le haut & par le
bas. Elle se priva, pendant près d'un mois, de
tout aliment tiré du règne animal, & elle se
rétablit parfaitement. Je suis très-fondé à croire
qu'elle doit le retour de sa santé au régime
végétal.

Mais, pour ne rien diffimuler ici, les végétaux, à mon avis, ne doivent jamais être employés crus dans les maladies fébriles : sous cette forme, ces alimens propres à subir d'abord la fermentation spiritueuse & l'acide, à se gonfler prodigieusement, à donner beaucoup d'air, ordinairement phlogistique, avant d'éprouver la fermentation putride, ou plutôt les changemens qu'ils doivent subir dans l'estomac ; les végétaux crus, dis-je, ne me paroissent pas sans de grands inconvéniens : ce n'est jamais qu'après qu'ils sont cuits, qu'*Hippocrate* (1), *Sydenham* (2), *Boerhaave* (3), conseillent de les employer. Si on veut les donner crus, ce ne doit être que rarement & en petite quantité, comme le recommande *M. Tissot* (4) ; mais, avec tout le respect que je dois aux lumières de ce savant médecin, qu'il me soit permis de dire que le parti le plus sûr est de les employer cuits ; parce que par la coction, qui prévient ou tout au moins retarde &

(1) Ci-devant, page 31.

(2) Ci-devant, page 50 & suiv.

(3) Ci-devant, page 58 & suiv.

(4) *Avis au Peuple*, chap. III, parag. 36.

206 *Usage des Bouillons de viande,*
modère tout mouvement intestin, & à
cet égard on ne peut jamais pécher en
leur en faisant subir une trop longue;
par la coction, dis-je, on prévient tout
inconvenient. J'ajouterai encore que les
alimens cuits nourrissent plus que ceux
qui sont crus & qu'ils conviennent
mieux sous cette forme pour l'estomac
des hommes.

Pour terminer enfin cette Dissertation,
qu'on ne trouvera peut-être déjà que
trop longue & ennuyeuse, pour en éviter
la lecture à ceux à qui ce long détail pa-
roîtra fastidieux, je vais faire ici un ré-
sumé court des principales raisons qui
m'ont paru contraires à l'usage des
bouillons de viande dans les maladies
fébriles, qu'on pourra se contenter de
lire, & qui suffira pour s'affurer qu'ils
sont nuisibles dans ces maladies. Les
notes courtes ou les renvois que je
ferai, indiqueront les endroits de cette
Dissertation où l'on pourra trouver les
preuves de mes assertions, autant que
l'on voudra se convaincre de leur vé-
rité.

Il est prouvé que la putréfaction se
fait plus promptement, qu'elle est pouf-
fée plus avant, au degré 35 du thermo-

mètre de *Réaumur*, qui répond environ au 106^e de celui de *Fahrenheit*, qu'au degré 28 de *Réaumur*, à peu près le 92^e de *Fahrenheit*. Il est encore prouvé que la chaleur du corps humain, dans l'état de santé, est à peu près au dernier degré, tandis que dans l'état fébrile, elle est portée depuis ce point jusqu'au premier degré, ou jusqu'au 35^e de *Réaumur*, & quelquefois même au dessus. En supposant, ce qui est très-vraisemblable, que les thermomètres manquent de précision, & qu'on ne peut exactement déterminer les degrés de chaleur, soit de l'état de santé, soit de l'état fébrile; la différence est trop considérable, pour qu'on ne soit pas assuré qu'elle est plus forte dans le dernier que dans le premier. Il est donc par-là très-bien prouvé que la putréfaction doit se faire mieux quand on a la fièvre, que quand on se porte bien. Ce raisonnement tiré de connoissances physiques & chimiques de la plus grande certitude, est encore confirmé par l'expérience, je veux dire, par la plus grande féridité des matières excrémentitielles, par les dégénération putrides des solides & des liquides, que l'on observe dans les fiè-

208 *Usage des Bouillons de viande,*
vres; de sorte que, quand on ne voudroit pas convenir que la putréfaction a lieu pendant la santé, ce qui est d'ailleurs assez bien prouvé, on ne pourroit au moins refuser de la reconnoître dans l'état fébrile. On fait en même temps que les bouillons de viande sont de tous les alimens dont nous nous servons, ceux qui se putréfient le plus tôt & avec le plus de facilité. De ces prémices évidens, il résulte, par une conséquence inébranlable, que dans l'état fébrile les bouillons de viande doivent se putréfier aussitôt, qu'ils ne peuvent qu'augmenter, accélérer, favoriser les dégénération putrides qui s'opèrent alors; & de-là, qu'ils sont évidemment nuisibles (1). Nous pouvons donc répéter avec assurance, d'après M. de Gorter (2): « Nous sommes » étonnés de l'extravagance de plusieurs » médecins, qui dans toutes les fièvres » ne balançant pas à donner des bouil- » lons de viande, car dans des corps » échauffés par la fièvre, ils sont aussi- » tôt changés en pourriture. »

Le rebut naturel que nous sentons

(1) Voyez de la page 5 jusqu'à la page 23.

(2) Page 86.

pour les bouillons, quand nous avons la fièvre, rebut donné par cet instinct, présent de la nature, qui, lorsqu'il n'est point étouffé ni vicié par de mauvais usages, ou par des appétits déréglés, nous porte presque toujours vers ce qui nous est bon, & qui nous rend rebutant ce qui nous est nuisible; ce riche fond de médecine naturelle, dont nous nous trouvons toujours bien d'écouter la voix, au moins pour ce qui concerne les alimens, nous interdit cette nourriture dans les maladies fébriles (1).

Il est donc bien prouvé par le raisonnement, que l'usage des bouillons de

(1) Voyez les pages 25 & 26. Il est pourtant des cas où ce raisonnement est en défaut, mais ces cas sont rares; je vais en citer un qui me concerne, qu'on trouvera très-particulier. J'aime & je supporte très-bien le cochon, ainsi que la sauge: (nous sommes ici en usage, avec l'infusion de sauge, l'huile & le sel, de faire quelquefois des soupes que nous nommons eau bouillie, *aigue boullide*), mais je n'ai jamais mangé de cochon rôti, lardé de sauge, que je trouve excellent, sans tomber évanoui en sortant de table; je reviens aussitôt, & cet accident n'est suivi que d'une légère foiblesse, qui ne m'empêche pas de vaquer à mes occupations ordinaires.

210 *Usage des Bouillons de viande,*
viande est pernicieux dans les maladies
fébriles.

Les médecins les plus célèbres de
l'antiquité, à l'exemple d'*Hippocrate*,
le père de notre art, tous les anciens
médecins n'ont jamais employé les
bouillons de viande dans les maladies
fébriles (1) : je pourrois dire avec rai-
son, d'après les préceptes qu'ils nous ont
laissés sur la diète dans ces maladies, qu'ils
n'ont pas même imaginé qu'on pût s'en
servir jamais. Les plus fameux praticiens
depuis la renaissance des lettres & des
arts, depuis le quinzième siècle, je ne
nommerai que *Sydenham* & *Boerhaave*,
non contents de suivre sur cet article
les traces des anciens, ont très-expres-
sément condamné les viandes & les
bouillons (2). Parmi ceux qui en ont in-
troduit & conseillé l'usage peu après &
depuis la même époque, je ne citerai
que *Fernel*, *Lommius* & *Houllier* : ceux

(1) *Arétée* & *Alexandre* les ont pourtant
employés; mais comme ce n'est que dans
quelques cas seulement, nous avons cru pou-
voir donner une assertion générale. Voyez
page 98 & suiv.

(2) Voyez de la page 45 à la page 95.

qui ont joui de la plus grande réputation, mettent au premier rang le régime de vivre végétal; s'ils se servent de bouillons de viande, ce n'est qu'en les altérant avec les végétaux (1). *Rivière*, un des plus célèbres praticiens de l'école de Montpellier, dans un temps ou depuis peu l'usage des bouillons de viande étoit établi dans cette ville, après avoir parlé du régime de vivre conformément aux règles prescrites par les anciens, & après avoir loué leur rigoureuse exactitude à cet égard, nous dit, « que, de » son temps, dans son pays au moins, » c'est par l'opiniâtreté des femmes, & » par la facilité des médecins, qu'on en est » venu au point de se servir toujours & » dans toutes les fièvres, quelque aiguës » qu'elles soient, des bouillons tirés de » viande de poulet, &c. (2) » *Lazermé*, autre praticien de nos jours & de la même école, donne la préférence à la nourriture végétale pour la fièvre continue (3). Plusieurs, celui-ci sur-tout & *Huxham*, ont observé qu'une nourriture

(1) Voyez de la page 109 à la page 146.

(2) Voyez page 131.

(3) Voyez page 134.

212 *Usage des Bouillons de viande,*
animale est capable de procurer la fièvre à des hommes bien portans (1); le dernier en a reconnu évidemment les mauvais effets dans les maladies fébriles (2). M. Poissonnier & M. Lind rapportent nombre de faits qui confirment ces observations, & qui prouvent l'utilité du régime végétal dans les maladies fébriles, & son efficacité pour les prévenir (3). Après le concours de tant d'observations exactes, de tant d'autorités graves, rapportées dans une longue suite de siècles, depuis l'origine de la médecine jusqu'à nos jours, les unes en confirmation des autres; peut-on s'empêcher de conclure que l'expérience confirme l'usage d'une nourriture végétale, & qu'elle interdit celui des bouillons de viande dans les fièvres, ainsi que celui de tous les alimens tirés du règne animal? Peut-on refuser au moins de convenir que la nourriture animale est suspecte par les motifs les plus graves, qu'elle doit être regardée comme dangereuse, & proscrite par cette raison; tandis que la

(1) Voyez pages 80, 81 & 134.

(2) Page 81.

(3) Pages 91 & 283.

végétale , qui n'est point inculpée, mérite la préférence , & qu'elle peut & doit être employée , comme celle qui n'est sujette à aucun inconvénient (1) ?

La futilité enfin des raisons rapportées en faveur de l'usage des bouillons de viande, tirées, 1°. de la foiblesse des malades; 2°. de la nécessité de donner aujourd'hui des alimens plus nourrissans que du temps des anciens , attendu qu'on mène une vie moins frugale qu'autrefois; 3°. de l'habitude qui doit faire moins craindre de mauvais effets d'une nourriture dont on fait usage dans l'état santé; 4°. du goût & de l'appétit des malades; 5°. enfin des cures opérées également avec le régime animal & avec le végétal: la futilité, dis-je, de ces raisons que nous avons, je ne dirai pas combattues, mais anéanties, ne laisse aucun subterfuge aux partisans des bouillons de viande, au moins à ceux qui les donnent purs, sans correctifs & sans altération, seuls & toujours, dans toutes les maladies fébriles, & dans tous les temps des fièvres, conformément à l'usage que nous trouvons presque généralement

(1) Voyez page 167 & suiv.

214 *Usage des Bouillons de viande*,
établi dans certains pays ; & c'est ainsi
qu'on les emploie dans ces contrées,
& dans presque toute la France (1).

Pour confirmer que l'usage des bouillons de viande est pernicieux dans les maladies fébriles, j'ai cru qu'il m'étoit permis de rapporter mes observations propres, faites dans une pratique de vingt-six ans. Suivant ma foible expérience, avec le régime végétal, les maladies sont plus courtes; elles sont accompagnées d'accidens beaucoup moins graves, sur-tout de beaucoup moins de signes de putridité: on les guérit avec moins de peines & de remèdes; on n'a pas besoin d'employer autant d'émétiques & de purgatifs; elles sont enfin beaucoup moins souvent mortelles (2).

Avant de rapporter mes observations, espérant de les voir bientôt confirmées par celles de tous les médecins & de tous les fébricitans, vu l'éloignement

(1) Voyez de la page 153 à la page 175. M. *Bonnery* mon ami, docteur de Montpellier, & excellent médecin de Saint-Remi, ville située à trois lieues d'ici, m'a dit avoir traité un malade du Berri, qui l'avoit assuré qu'on ne s'en servoit point dans sa Province.

(2) Voyez de la page 177 à la page 178.

que l'on commence d'avoir généralement pour les bouillons de viande & pour la nourriture animale, malgré la force de mes raisons, je n'ai qu'une prétention très-bornée, celle d'inviter tout le monde à faire, comme moi, l'essai dans les fièvres du régime de vivre végétal, approuvé par les médecins de la réputation la plus distinguée; mis au premier rang par ceux qui, praticiens les plus célèbres dans leur parti, en ont pourtant introduit, conseillé ou employé un autre, dont l'origine est toute récente pour ainsi dire, & qui n'a jamais pu s'établir que dans certains pays. Ce n'est que pour un instant que je prétends engager tout le monde à quitter celui que les plus grands médecins réprouvent, & qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme suspect, pour se servir de l'autre, qui, s'il n'est pas meilleur, est tout au moins sans danger & sans inconvénient.

Me flattant que tout le monde, un grand nombre de personnes au moins, voudra faire cette épreuve, j'indique, d'après les maîtres de l'art, d'après *Boerhaave* sur-tout, d'où l'on peut tirer la nourriture des fébricitans : 1°. des semences fomentacées ; 2°. des fruits

216 *Usage des Bouillons de viande,*
doux & acescins ; 3°. des fruits pulpeux
& mous ; 4°. des herbages ; 5°. enfin
du petit-lait : mais je défends le lait,
qu'on regarde ici comme un remède
plutôt que comme un aliment dans les
maladies fébriles, & qu'on ne peut em-
ployer dans ces contrées que dans les
fièvres lentes, & dans certains cas seule-
ment ; mais qu'on reconnoît nuisible
dans les maladies aiguës.

Si je permets les bouillons de viande
quelquefois, ce n'est qu'avec des res-
trictions qui en limitent extrêmement
l'usage, qui ne doit être admis qu'autant
que les malades le supportent bien &
sans accidens, & qu'ils ont un re but mar-
qué pour tous les végétaux : mais je con-
seille de ne s'en servir jamais qu'autant
qu'on les corrigera ou qu'on les altérera
avec les acides, avec les plantes herba-
cées, &c. & qu'on choisisse les viandes
des jeunes animaux qui ne sont point
encore véritablement animalisées.

Je défends, d'après les plus grands
médecins, de donner jamais des alimens
solides aux fébricitans, & je recommande
expressément de continuer à employer
la nourriture végétale pour les convales-
cens, & de ne se servir de l'animale
qu'avec

qu'avec les mêmes restrictions & avec les attentions que celles que nous avons données pour les fébricitans. Ne regardant point enfin les végétaux comme absolument sans inconvéniens, étant donnés crus, nous conseillons de les employer toujours cuits & préparés, comme le recommandent *Sydenham*, *Boerhaave*, &c.

Telles sont les raisons de théorie & de pratique, qui m'ont paru convaincantes pour prouver que la nourriture animale, & les bouillons de viande principalement, sont nuisibles dans les maladies fébriles, & pour autoriser l'usage des végétaux; raisons dont on peut également faire l'application à beaucoup d'autres maladies, au moins à celles dans lesquelles la tendance à l'alkalinité, ou plutôt à la putréfaction, est marquée, dans le scorbut sur-tout, qui ordinairement est sans fièvre dans les commencemens. La nourriture végétale ne sera pas moins utile pour les personnes qui ont une diathèse scorbutique, ou une disposition à cette maladie; ou qui ont, comme on dit, le scorbut constitutionnel, ainsi que pour les matelots, pour prévenir ce terrible fléau, qui fait de si grands

218 *Usage des Bouillons de viande,*

ravages dans les voyages sur mer, comme l'a prouvé M. *Poissonnier*.

Quoique j'aie commencé à me servir du raisonnement, c'est principalement de l'expérience que je tire mes premiers & mes principaux motifs. Si j'ai fait marcher celui-là le premier, c'est parce qu'il m'a paru de la plus grande solidité, & parce que je l'ai cru très-propre à éclairer celle-ci, qui, lorsqu'elle n'est point appuyée du raisonnement, est si souvent fautive & sujette à jeter dans l'erreur, tandis que toutes les fois qu'elle est bien confirmée par lui, elle devient inébranlable. Je ne m'attends à aucune contradiction de la part des médecins; mes raisons & mes preuves, déjà connues d'eux tous, au moins en grande partie, me paroissent à l'abri de toute contestation. Mais si le public n'est pas convaincu que la nourriture animale est pernicieuse dans les maladies fébriles, il doit regarder comme incontestable que le régime végétal mérite la préférence, & de-là il doit être nécessairement porté à en faire l'épreuve; cet objet est trop intéressant pour qu'on doive rester dans l'incertitude: c'est-là tout ce que je demande,

bien assuré, d'après cette essai, de gagner ma cause; assuré, dis-je, de voir bientôt les bouillons de viande généralement & par-tout proscrits dans les maladies fébriles.

F I N.



CATALOGUE

Des Auteurs cités dans cette Dissertation.

ALEXANDRE DE TRALLES. *Alexandri Tral-
liani de arte medica*; libr. XII. *Johan Guin-
terio* Andernac. interprete. Vid. *artis me-
dic. principes ab Alberto de Haller.* tom.
VI & VII.

ANONYME. Le traducteur des Leçons de chi-
mie de M. *Shaw*. Essai pour servir à l'His-
toire de la putréfaction; in-8°. Paris, 1766.

ARÉTÉE DE CAPPADOCE. *Aretæi Cappadocis,
de causis & signis acutorum & diuturnorum
morborum, & de eorum curatione.* libr.
VIII. *Junio Paulo Crasso* Patavino inter-
prete. Vid. *artis medicæ principes ab Al-
berto de Haller.* tom. V.

ASTRUC. (Jean) *Traité des maladies des
femmes*; 6 vol. in-12. Paris, de 1763 à
1765.

BAGLIVI. (Georgii) *Opera omnia medico-
practica & anatomica*; in-4°. Lugduni,
1745.

BAILLOU. (Guillaume DE) *Guillelmi Ballo-
nii opera à Jacobo Thevart, cum authoris
vitâ ex libro Renati Moreau excerptâ*; 4
vol. in-4°. Venetiis, 1734.

BARON. (Théodore) *Cours de chimie de
Nicol. Lemery, revu, corrigé & augmen-
té par, . . .* in-4°. Paris, 1757.

- BEAUMÉ.** (M.) Elémens de pharmacie théorique & pratique; in-8°. Paris, 1769.
 — Chimie expérimentale & raisonnée; 3 vol. in-8°. Paris, 1773.
- BOERHAAVE.** (Hermann.) Elementa chemiæ; 2 vol. in-4°. Paris, 1747.
 — Institutiones medicæ; in-12, Par. 1747.
 — Aphorismi de cognoscendis & curandis morbis; in-12, Lugd. Batav. 1737.
- BOIS.** (Jacques DU) Jacobi Sylvii opera à Renato Moreau; in-fol. Genevæ, 1635.
- BOISSIEU.** (N. DE) Dissertation qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en 1767, sur la nature... des anti-septiques.... in-8°. Dijon & Paris, 1769.
- BORDENAVE.** (M.) Dissertation sur les anti-septiques. *Ibid.*
- CÆLIUS.** (Aurelianus Siccensis.) Cælii Aureliani Siccensis morborum chronicorum; lib. V. Celerum vel acutarum passionum, lib. III. Vid. artis medicæ principes ab Alberto de Haller; tom. X & XI.
- CASTELLI.** (Bartholomæi) Lexicon medicum græco-latinum à Jacobo Pancrat. Brunone; in-4°. Genevæ, 1746.
- CELSUS.** (Aurelius Cornelius) Medicina. Vid. Artis medicæ principes ab Alberto de Haller; tom. VIII & IX.
- CICÉRON.** (Marci Tullii Ciceronis) Tusculanarum disputationum, libr. V. traduites par Bouhier & d'Olivet, avec des remarques; 3 vol. in-12, Amsterdam, 1739.
- FERNEL.** (Jean) Joannis Fernelii universa medicina; in-8°. Genevæ, 1637.

- FIZES.** (Antoine) Antonii Fizes. De febris; in-16, Amstelodami, 1749.
- FREIND.** (Jean) Joannis Freind. Opera omnia medica; in-4°. Parisiis, 1735.
- GALENUS.** (Claudius) Claudii Galeni opera; 4 vol. in-fol. Basileæ, 1542.
- GODART.** (M.) Septicologie, ou Dissertation sur les anti-septiques; in-8°. Dijon & Paris, 1769.
- GORRIS.** (Jean) Joannis Gorræi opera. Definitionum medicarum; libr. XXIV. Curâ Joann. Gorræi filii; in-fol. Parisiis, 1622.
- GORTER.** (Jean DE) Medicina Hippocratica exponens aphorismos Hippocratis; in-4°. Patavii, 1747.
- Medicinæ compendium in usum exercitationis domesticæ digestum; in-4°. Patavii, 1751.
- HAEN.** (Antoine DE) Ratio medendi in nosocomio practico Vindobonensi. 9 tom. in-12, Parisiis, de 1771 ad 1774.
- HALLER.** (Albert DE) In Hermanni Boerhaave methodum studii medici; 2 vol. in-4°. Amstelodami, 1751.
- Artis medicæ principes. Hippocrates, Aretæus, Alexander, Aurelianus, Celsus, Rhaseus; II v. in-8. Lausannæ, de 1769 ad 1774.
- Disputationes ad morborum historiam & curationem facientes; 7 tom. in-4. Lausannæ, de 1757 ad 1760.
- HEISTER.** (Laurent) Compendium medicinæ practicæ; in-8°. Amstelodami, 1762.
- Institutiones chirurgicæ; 2 vol. in-4°. Amstelodami, 1750.

HELMONT, (Jean-Baptiste) dit Van Helmont. Opera. in-4°. Amstelodami, apud Ludovicum Elzevirium, 1652.

HIPPOCRATES. *Couf. vid. Artis medic. princip. ab Alberto de Haller*; tom. I, II, III, IV.

HOFFMAN. (Fredéric) Opera omnia cum supplementis; 7 vol. in-fol. Genevæ, 1748 ad 1753.

HOULLIER. (Jacques) Jacobi Holleri Stempiani omnia opera practica, cum notis Ludov. Dureti, &c. in-4°. Genevæ, 1635.

HUXHAM. (Jean) Liber de febribus & opuscula; in-8. Venetiis, 1765.

—Observationes de aere & morb. epidem. in-8°. Venet. 1773.

LAZERME. (Jacques) Curationes morborum; 2 vol. in 12, Monsp. 1750.

LECLERC. (Daniel) Histoire de la Médecine; in-4°. Amsterdam, 1723.

LIEUTAUD. (Joseph) Synopsis univers. prax. med. 2 vol. in-4°. Amstelodami, 1765.

LIND. (M.) Traité du Scorbut, trad. de l'Anglois; 2 vol. in-12, Paris, 1756.

LISTER. (Martin) Tractatus de variolis. In Richardi Morton operibus.

LOMMIUS. (Jodocus) Observationes & de febrib. in-12, Amstelod. 1745.

MACBRIDE. (David) Essais d'expériences traduit de l'Anglois par M. Abbadie; in-12, Paris, 1766.

MACQUER. (M.) Elémens de Chimie théor. & pratiq. 3 vol. in-12, Paris, de 1749 à 1751.

- Dictionnaire de Chimie. Anonyme, 2 vol. in-8°. Paris, 1766.
- MEAD. (Richard) Opera omnia medica; in 8°. Paris, 1757.
- MERCURIALIS. (Hyeronymi) Prælectiones Patavinæ; in-fol. Venetiis, 1627.
- De peste, de morb. cutan. &c. in-8°. Basileæ, 1577.
- MILLIN DE LA COURVEAULT & MORISOT DES LANDES. (MM.) Thesis ergo Parisinis variolarum inoculatio. *Voyez* Haller, disput. tom. V.
- MORTON. (Richard) Opera medica cum addiment. 2 vol. in-4°. Lugduni, 1737.
- PARIS. (M.) Lettre à l'Auteur.
- PERDULCIS. (Bartholomæi) Univerſa medicina; in-4°. Lugduni, 1649.
- POISSONNIER. (M.) Mémoire ſur les avantages qu'il y auroit à changer la nourriture des gens de mer; in-4°. Paris.
- PRINGLE. (M. Jean) Observations ſur les maladies des Armées, & Mémoires ſur les ſubſtances ſeptiques, &c. 2 vol. in-12. Paris, 1771.
- RHASES OU RASIS. Liber de Variolis. *Voyez* Haller, Artis med. princip.
- RIVIERE. (Lazare) Lazari Riverii opera medica univerſa; in-fol. Lugduni, 1738.
- RONDELET. (Guillaume) Opera omnia medica; in-8°. Genevæ, 1628.
- SENAC. (Jean) De reconditâ februm intermittent. tum remittent. naturâ & de earum curatione. Anonymus. in-8°. Amſtelod. 1759.

- SAUVAGES DE LA CROIX.** (François Boissier DE) *Nosologia methodica sistens morborum classes, &c.* 5 vol. in-8°. Amstelodami, 1763.
- SENNERT.** (Daniel) *Opera.* 3 vol. in-fol. Lugduni, 1650.
- STHAL.** (Grégoire Ernest) *Opuscul. phisico. med.* in-4°. Halæ, 1715.
- SYDENHAM.** (Thomas) *Opera medica cum additamentis;* 2 vol. in-4°. Genevæ, 1749.
- TISSOT.** (M.) *Avis au Peuple sur sa santé;* in-8°. Lausanne, 1761.
- TORTI.** (Franciscus) *Therapeutice specialis ad febres periodicas perniciosas;* in-4°. Venetiis, 1755.
- VALESCUS DE TARANTA.** *Philonium;* in-8°. Lugduni, 1535.
- VAN-SWIETEN.** (Gerard) *Commentaria in Hermanni Boerhaave aphorismos de cognos. & curand morb.* 5 vol. in-4°. Parisiis, 1746 ad 1773.
- VARANDÉ.** (Jean) *Opera omnia;* in-fol. Lugduni, 1658.
- VIGAROUS.** (François) *Quæstiones medicæ pro regiâ cathedrâ vacante, &c.* in-4°. Monspeli, 1776.
- VOULLONNE.** (M.) *Mémoire qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon, en 1776. Médecine agissante & expectante,* in-8°. Avignon, 1776.

PASSAGES LATINS

Des Auteurs cités, traduits dans cette
Dissertation.

*M. LIEUTAUD. Synopsis univers.
prax. med. tom. I, pag. 1.*

IN cimmeriis latet tenebris genuina febrîs indoles, nec fortè dilucidius patent ejus differentiæ, quidquid de hac re in medium adduxerent nonnulli prioris notæ authores. . . ., hinc plures non infimi subsellii dubitârunt, num satiùs foret cæptis abstinere, ac nobis observationibus inhærere, quibus benè perceptis, & collatis sanior emergeret doctrina.

JOANNES HUXHAM. De anginâ malignâ, pag. 32 & sequent.

Illorum sanguis qui fame pereunt, summè acer redditur, quo generantur febris, phrenitis, & tantus putredinis gradus, qui omninò vitalia destruit principia. Cujus rei exemplum admodum melancholicum aliquandò in viro nobili egente inveni, qui obstinatâ fame mortem sibi ipsi conciscere, neque vi neque

persuasione per plures dies ullum cibum aut guttulam potûs deglutire volebat. — Qui subito febre corripiebatur, os rubore, & caput ejus insigni offundebatur calore. Pulsus ejus erat tenuis at valdè celer. Post quinque aut sex dies ejus spiritus maximè infensus, ejus labia nigra, ficca, arida, ejus dentes & fauces putrida, nigra, cruenta: urina (si obtineri poterat) profundissimo colore tinçta, majorem, quàm si per mensem reposita fuisset, spargebat fætorem; tandem perpetuò obtremiscens neque stare, multò minus incedere, valebat, delirio & vertigine alternante correptus, convulsivis mortis contentionibus crebriùs afficiebatur, in quibus sæpiùs circà caput & pectus satis insignis extricabatur sudor, licèt ejus membra prorsùs frigida, pallida & corrugata essent. Sudoris color erat profundè luteus, & fætore admodum nauseosus.

FRIDERICUS HOFFMANNUS. De salubrit & insalubrit. esculent. tom. I, pag. 109.

Et qui in celerrimam putredinem ruunt, quando diutiùs in primis viis subsistunt, præcipuè sunt carnes elixæ. Nul-

la enim alimenta faciliùs quàm carnes
in putridinem ruunt.

IDEM, loco citato.

Quare non sine ratione natura in omnibus morbis acutis, & ubi corpora variis impuritatibus repleta sunt, sponte à carni-um usu abhorret, cujus institutum laudabiliter adjuvant medici, qui ægris juscula nutritiva interdiciunt. Hujus enim generis alimenta putredini, quæ formalem malignitatis causam constituit, mirum quantum velificantur. Undè in peste & morbis populariter grassantibus à carni-um esu abstinere consultum est, quo tempore acidula, quæ putredini admodum inimica sunt, operam planè insignem præstant. Hoc ipsum tamen de illis corporibus intelligendum est, quæ infirmiora sunt, febre decumbunt, vel multas impuritates in humoribus cumulas habent.

CICERO. Tusculan. disput. lib. 2. De tolerando dolore.

Mihi semper Peripateticorum Academiæque consuetudo de omnibus rebus in contrarias partes differendi non eam ob causam solùm placuit, quod aliter

non posset, quid in unâquâque re verisimile esset, inveniri, sed etiam, &c.

CELSUS. Libr. III, cap. VI.

Cibus autem febricitantibus humidus est aptissimus, aut humori certè quàm proximus, utique ex materiâ levissimâ, maximèque sorbitio. Eaque si magnæ fuerint febres, quàm tenuissima esse debet, mel quoque despumatum huic rectè adjicitur, quo corpus magis nutriatur. . . . Dari verò invicem ejus potest, vel intrita ex aquâ calidâ, vel alicâ elotâ; si firmus est stomachus, & compressa alvus, ex aquâ mulsâ; si vel ille languet, vel hæc profluit, ex poscâ.

Et primo quidem cibo ita satis est: secundo verò aliquid adjici potest. . . . vel olus, vel conchylum, vel pomum.

Cùm verò febris instet, incipiat, augeatur, consistat, decedat, deindè in decessione consistat, aut finiatur, scire licet, optimum cibo tempus esse febre finitâ: deindè, cùm decessio ejus consistit: tertiam, si necesse est, quando-cumque decedit: cætera omnia periculosiora esse.

Si tamen propter infirmitatem necessitas urget, satius esse, consistente jam

incremento febrîs, aliquid offerre, quàm
 increfcente; fatius effe, instante, quàm
 incipiente: cum eo tamen, ut nullo
 tempore is, qui deficit, non fit fufinen-
 dus. Cap. V, libr. ejufdem.

Optimum medicamentum eft oppor-
 tunè cibus datus. Cap. IV, libr. ejufd.

RHASES. De variolis. cap. XII.

Oportet ut bibenda præbeatur vario-
 lis laborantibus aqua hordei, eadem
 arte & methodo parata, ac illa quæ bi-
 benda præbetur in morbis acutis: fi fe-
 bris mitior fit & pacatior, & alvus mi-
 nimè laxa cum faccando: at fi calor fe-
 brilis vehementior fit & alvus laxa,
 huic utique affundatur, quantitas ejus di-
 midia fucci mali punici acidi, contufi
 cum granis fuis, &c.

*JOANNES GORRÆUS. Definit. me-
 dic. pag. 533.*

Sic ergo parata ptifana recondebatur,
 optimo quidem & faluberrimo instituto;
 quod utinam à nobis neglectum non
 effet!

JOANNES-BAPTISTA VAN HEL-

MONT. De febris. Diæta februm. cap. XII, pag. 772.

Unico Hippocratis præcepto isto, quod in morbis acutis statim tenuissimo victu utendum præcepit. Victum autem tenuissimum non interpretor arctum jejunium, sive abstinentiam severam, nec item juscula carniū quocumque herbarum favore alterata. . . . Imprimis detestor in febris abstinentiam à potu. . . . Sitis alioqui stricta lex, & rupta mandati obedientia, jam millies medenti opprobrium attulit. Abhorreo etiam in febris jura carniū: nam extemplò natura detestatur eadem, & quo meraciora, eo quoque damnosiora, ex mente Hippocratis. Corpora impura (sic vocat febrientium quibus stomachi nidorosi) quo plus nutris eo magis lædis. Lædunt namque febrientes, quia caro, ova, pisces & juscula facilè tum cadaverantur ac minimè nutriunt. Vesaniæ enim simile est, sæpè deplere venas, iterumque velle nutrire eos, quibus vis digestiva pessum data est. Confortare inquam, velle, ubi hostis intus est.

THOMAS SYDENHAM. Febris continua an. 1661, 62, 63, 64. p. 37 & 38.

At si fermentatio neque nimium æf-

tuet, neque langueat, eam in isto gradu relinquo, nec ullis remediis utor, nisi ægrorum, vel amicorum quibus stipan- tur importunitas à me aliquid extor- queat.... Atque hoc loco non prætermi- tam, me sæpiùs ad tenuis conditionis homines, quorum crumena prolixo ap- paratui medico ferendo non erat, accer- situm, nil fecisse aliud post venæ sectio- nem & vomitionem peractam (si quidem eas postulasset indicatio) nisi quod ipsis præscriberem, ut toto morbi tempore lecto defixi, non nisi juscula avenacea & hordeacea, vel similia haurirent; tenuem cerevisiam (dempto frigore) moderatè biberent ad sitim sedendam.... Atque ita sine ulteriore aliquo apparatu, nisi quod leve catharticum in fine morbi addere soleam, salvos & incolumes di- misi.

Ea quippe (victûs ratio) quam ad hoc usque tempus præscripsi, eadem prome- dum est cum illâ quam modò comme- morabam. Uti juscula avenacea, hordea- cea, panatellæ ex pane & vitello ovi, in aquâ cum saccharo confectæ; juscula tenuia ex decocto pulli, cerevisia tenuis lupulata, cui quandoque æstuante calore febrili, immisceri potest succus aurantio-

rum recens expressus, & super ignem ad cruditatis tantum sublationem coctus, & his similia, quamvis juscula avenacea sint instar omnium. Negare verò cerevisiam tenuem, quæ subindè in mediocri quantitate sumitur, severitas est minimè necessaria, imò sæpè numero etiam detrimentosa.

Pro victu etiam juscula hordeacea, avenacea, panatellam, poma cocta, &c. Jusculis verò è carne pullorum vel aliâ quâcumque interdixi. Sect. iij, cap. III, pag. 101.

Ægro interim carnibus interdixi. Sect. iv, cap. IV, pag. 118.

Carnes cujuscumque generis, ut & juscula ex iis parata sacra funto; jusculis verò hordeaceis.... vescitor. De angina, sect. vj, cap. VII, pag. 177.

Si tussis nondum febrim atque alia symptomata.... accersiverat, satis esse arbitrabar ægrum à carnibus abstinere. Tusses epidemic. sect. v, cap V, pag. 151.

Febri & pessimis ejus symptomatibus rectissimè.... occurrebatur venæ sectione.... ægrum interim monebam abstinere à carnibus. Ibid. pag. 152.

Æger insuper ut jusculis hordeaceis....

Cum pomis affatis vescatur, volo, &c.
Febr. erysipel. sect. vj, cap. VI, pag.
175.

*RICHARD MORTON. De methodo
curand. febr. cap. VII, pag. 121.*

Victus... sæpiùs ministrari oporteat, unoquoque tamen pastu sit parcus admodum isque tenuissimus, maximè præsentè exacerbatione & durante febrîs augmento; veluti avenacea, panatellæ, hordeacea, liquor posseticus salviâ alteratus, cerevisia tenuis... Ala maciata, ptisana, &c.

Diætam quod attinet, ea sito portet (ut in aliâ quâvis febre) parca & admodum tenuis... Uti avenacea, hordeacea, posselicus liquor simplex, vel foliis salvice & raturâ C. C. & eboris alteratus; insuper (modo alvus non nimis jam fluat) pulpa pomi cocti & cerevisia, vel ala mediocris. De apparatus variolar. cap. VII, pag. 55.

*HERMAN BOERHAAVE. Institut.
medic. paragr. 1100.*

Ergo ubi humores vergunt in naturam alkalinam (725, 757, 911.) tum materies cardiaca hæc (1096. 1. 1097.)

optimè petitur : 1°. Ex decocto benè maturato seminum frumentaceorum lenissimè priùs quodammodo tostorum, cum aquâ purâ longâ coctione præparatorum, ut fiat indè ptisana levior, flos meracior, vel cremor paulò spissior, aut puls crassior Græcorum, aut ex similibus præparatis ex micâ panis cum aquâ, ut sunt panadæ vel panatellæ Italarum, variâ pariter spissitate differentium; vel Britannorum & Germanorum, talia facta ex avenâ celeberrimo usu laudatissima: inserviunt his omnia semina frumentacea & leguminosa sic præparata (1034. 1. 2. 3. parte priore, tritici, zææ, secalis, hordei, avenæ, &c.) 2°. Ex fructibus benè maturis, gratis, acido - dulcibus, maximè succulentis, recentibus aut in saccharo conditis, vel in gelatinam versis cum aquâ coctis, & cum pauxillo panis incocti deindè præparatis: talia hîc apta sunt poma acidula, vinosa; cydonia matura, aurantia Indiæ occidentalis & Lusitaniæ; pyra acidula, vinosa; persica; armeniaca; pruna matura, ficcata, gallica, hispanica, damascena, acidodulcia; cerasa; mora; uvæ; uvæ passæ; rebesia; rubi fructus; baccæ vitis ideæ; sambuci, ebuli; fragaria, &c. 3°. Ex

fructibus pulposis, mollibus, similiter diurnâ coctione in aquâ resolutis, atque deindè condimento sapidiorè gratioribus redditis; cui apta censentur operi poma, cucumeres cucurbitæ, melones & cinaræ capita. 4°. Ex oleribus blandis, acidulis: brassica rubra; rapa; intyba; chicorea; portulacæ, acetosæ, scorzonæ, tragopogona, sisara huc spectant. 5°. Lac animalium solis herbis pastorum; ejus serum; lac defloratum, &c.

Signa acrimoniæ alkalinæ sunt fætor cadaver olens, aut in toto, aut in parte; sapor ut carnis, ut urinæ putrefactæ; erosio cineritia; plumbea, nigra quoad colorem, eaque celerrimè proserpendo grassans, sitis ingens vix sedanda, appetitus prostratus, atque ab omni cibo abhorrens; fæces alvi solutæ, splendetes, cadaverosæ, fuscæ, nigræ; urina acris, crassa, fusca, spumescens, foetida instar putrefactæ, vix dimittens fæces; sudor vix ullus, aut similis lotio modo descripto; cutis arida externa, ut & interna narium, oris, &c. Cruor tenuis, dissolutus, floridus, vix concrescens; pustulæ rubellæ, ichorosæ, fuscæ, plumbeæ, nigræ, subitò gangrenosæ; bubo-

nes ; anthraces ; maculæ purpureæ ; inflammationes acutissimæ , celerrimæ ; sphaceli cum bullis elevatis ; juvamen ab acidis. Ibid. paragr .912.

Sanorum mutatio in morbosam indolem. Aphorism. 587.

Dum à venenato stimulo variolarum excitata febris in corpus sanissimum agit, paucorum dierum spatio magna humorum pars in pus, vel in pessimâ variolarum specie, in ichorem gangrenosum convertitur... Urina enim fit acerrima, & sæpè jam subputrida, dum sanguinis sales & olea, per auctum volatilia & acriora reddita, abluit. Saliva viscida & putridi saporis ; fæces alvinæ liquidissimæ cadaver sæpe olent ; bilis, &c. Van-Swieten in Aphorism. 587, tom. II, page 56.

Ex totâ hâc doctrinâ caloris (673 ad 698) intelligi potest, cur febris calidissima sit acuta, celeris, putrida, & in calore summo pestifera? . . . calor putrefacit. Putredo facta ex se non calefacit. Boerhaave, Aphorism. 698.

Vitæ & viribus consulitur, cibus & potibus fluidis, facilè digerendis, putredini adversis, siti contrariis, appetitui

citando idoneis, causæ morbi cognitæ oppositis. Aphorism. 599.

VAN-SWIETEN. In Hermann. Boerhaave, aphorism. 599, tom. II, pag. 92 & sequent.

Putredini adversis. In commentariis, §. 100. dictum fuit, solo augmento motûs circulatorii sales & olea sanguinis volatilia & acriora fieri, id est in putredinem tendere: cùm ergo in febre velocior circulatio fit, idem metuendum erit: atque ob hanc causam inter febrîs effectus, §. 587. Enumeratos, humorum degeneratio in putredinem recensita fuit. Patet ergo ratio quare in victu febricitantium seligi debeant illa, quæ putredini adversa sunt. *Hippocrates* solâ ferè ptisanâ hordeaceâ, ejusve succo vel cremore usus fuit, uti patet ex illis, quæ in libro de victu acutorum tradidit: addebat his oxymel, mulsam & similia, quæ omnia ex suâ naturâ in oppositam omni putredini indolem vergunt: acescunt enim. Ob eandem causam pingua omnia, quæ tam facilè majori calore acrimoniam rancidam pessimam acquirunt, vitantur. Hâc de causâ in morbis

acutis Sydenhamus carnibus, imò & illarum jusculis, interdixit semper; panatellis, hordeatis, pomis coctis, & similibus solis ferè usus fuit. Imò *Helmontius* ipse, licet ubique ferè veterum medicorum opiniones carpat, & diætæ regulas in morbis parvi fecisse videatur, uti paulò ante dictum fuit; tamen in febricitantium diætâ vel carniùm juscula damnat, & imprimis meraciora. *Lædunt namque febrientes; quia caro, ova, pisces & juscula facile tum cadaverantur, ac minimè nutriunt.*

ALBERT DE HALLER. In Hermann. Boerhaave methodum stud. medic. de studio practico. tom. II, pag. 814. a.

Sed in acutis morbis abundè adparet, veram eum viam esse ingressum, quæ nunc etiam ab optimo quoque medico vix mutata teritur, & quæ venæ sectionibus, aceto, diætâ tenui vegetabili, febres superare docet.

FRIDERICUS HOFFMANNUS. De omnis generis febribus. sect. j, cap. X, tom. I, pars I, pag. 78.

Præterea neque in principio, neque in declinatione, multò minùs in statu

morbi , laborantes onerare decet alimentis , quæ ex carnibus , ovis & pinguibus parata. Non enim non in manifestum damnum cedere possunt , quia præfente jam virium defectu & humorum impuritate , vires magis aggravant , cruditates generant , materiamque & fomitem morbi augent.

Tandem dici vix potest quantum mulierculæ in omnibus febribus , præcipuè malignis & lentis , noceant jusculis suis confortantibus , alimentosis , nutrientibus , dum ipsæ perpetuò ægrotos sollicitant ad ea assumenda. Frequenti experimento edoctus sum , à copiâ horum , præfente adhuc morbo , non solum exasperata fuisse symptomata & vim morbi auctam , verum etiam ipsius mortis causam præbuisse ipsa. Et enim alimentosa hæc , dum à naturâ nec regi , subigi ac dirigi rectè queunt , potius facescunt in impuritates.... Cæterum quod ad diætã , tenuissimæ & humidæ omnibus febricitantibus semper optimæ & tutissimæ consentiente *Hippocrate*.

Tractati brev. & luculent. de febrib. cap. I , tom. V , pag. 371.

Nihil magis in acutis commendari meretur , quàm tenui uti diætã. Victus
crassus ,

crassus, pleniori manu datus plures ex acutâ febre laborantes interficit. Annot. in Poterii observ. centur I, cap. XXXIX, tom. V, pag. 89.

JOANNES HUXHAM. De febre simplici, pag. 6 & sequ.

Conveniens dilutio omnibus in febribus, in ardentibus præcipuè & inflammatoriis summè necessaria est. In his enim sanguis nimis spissus & viscidus particularum ejus tenuissimarum dissipatione efficitur, serumque remanens magis magisque aucto & continuato calore inspissatur, vel in gelatinam convertitur: ita ut refrigerantes, tenues, diluentesque liquores, ad refarciendam continuam lymphæ atque serî dissipationem, & ad totius massæ convenientem fluiditatis gradum retinendum, requirantur. — Hi generatim acescentis atque aliquo modo saponaceæ sint indolis. Quod ad priores attinet, quoniam verè refrigerant, acrimoniæ humorum alkalescentis impediunt incrementum, quæ alias nimiâ sanguinis frictione & calore continuo augetur; nam salia animalia calore febrili valdè exacerbantur, & magis corrodentia redduntur, oleaque animalia eandem ob

causam tandem rancida efficiuntur, & maximè acria : oleum blandissimum aut butyrum magno calore summè fiunt caustica. Quod ad posteriores pertinet, quoniam non lentorem solum meliùs dissolvunt, sedet humorum mixtionem, conservant convenientiorem, cum salia, sulphur & aquam intimius magis cum sanguine uniant. Aquam simplicem in febribus acutis copiosè haustam, tam limpida ferè & insipida, quam erat pota, fuisse emissam, perspexi sæpius; (quod in transitu fit dictum symptoma est admodum periculosum). Aqua ut aqua sese non unit cum liquoribus oleosis; ita ut si sanguinis serum calore in gelatinam conversum, & ejus oleosa pars à diffuente membranæ adiposæ pinguedine, cæterisque exacerbata est, simplicem aquam neque benè cum sanguine commisceri, neque effectum præbere diluentem, haud sit mirum. Hinc ergo commixtionis non nullorum saponaceorum cum illa, qualia sunt saccharum, syrapi, gelatinæ, aut fructuum, ut ribesiorum, rubi idæi, cerasorum aut similibus, apparet necessitas. Succus limonum aut aurantium cum paucis saccharo, & convenienti aquæ quanti-

tate commixtus, gratum admodum exhibet potum & scopo diluentis tam acid quam saponacei.

Huic capiti porrò tantum addere debeo, methodum hanc exercuisse veteres, qui vix alia in febribus propinabant præter, &c. Ibid. pag. 13.

Animalium humores in putredinem & dissolutionem naturaliter ruunt, nisi impediuntur & corriguntur alimentis acidulis; diæta merè constans ex carne, piscibus, aromatibus & aquâ, citò valdè inducet febrim putridam. — Panis non solùm est vitæ pabulum ut nutriens, sed quoque ut succos alimentorum putrescentes per ejus qualitatem acidulam corrigens. — Hispani & Galli hîc captivi immoderatam & inconsuetam carniùm quantitatem edendo tali periculosâ correpti sunt febre, ut istâ mortî traderentur plurimi. — Illius autem tam fuerunt avidi, ut carnis bolum quasi ore adhuc tenentes sæpiùs perirent. De sanguin. resol. stat. cap. V, pag. 47.

In malignarum febrium principiis sæpiùs illud sanguinis glutinosi & crustâ obducti inveni phenomenum, nihilominus sanguis hinc aut tribus diebus post ex eodem homine detractus rarus pror-

sus, & ut sanies quasi dissolutus. — Cujus rei plura mihi nuperrimè occurrebant exempla inter hujus loci *captivos Gallos*, qui *catervatim febre contagiosâ pestilentiali*, — sæpiùs cum petechiis & dysenteria cruentâ conjunctâ moriebantur. Quibus in febribus (ut quoque in aliis) chirurgi Galli, ut eorum mos est, quolibet aut ad minimum altero die sanguinem emittebant. — Atque in quibusdam eorum præfectis (ita tractatis) sanguinem tertio aut quarto emissum merum saniosum esse cruorem cognoscebam, licet primum emissus satis esset glutinosus. — Præter ea methodus medendi tam erat præpostera ut eodem tempore, quo tam negotiosi cum *lanceolâ* essent, *ægrotos jusculis salutarissimis, quæ ex carne bovinâ, vervesinâ cæterisque comparari poterant, replerent*, at quæ hoc quoque efficiebatur, licet isti perpetuò delirarent, maculis nigris vel purpureis tecti, & lingua tam nigra ut atramentum, & tam ficca asperaque esset ut pumicis lapis. — Magnum horum numerum medendi hujus methodi perversæ fuisse victimis pro certo habeo. *Dissert. de angin. malign. pag. 19.*

Qui nullâ aliâ re, quàm merâ aquâ,

carne & piscibus vivit homo, absque ullâ re, vel acidâ, vel acescente, subito contrahit in omnibus humoribus valdè insignem rancorem (Vanknes) febricitare incipit, tandem sanguis ejus in putredinis statum ruit. Ibid. pag. 31.

LAURENT HEISTER. Compend. medic. pract. de febr. contin. acut. cap. III, pag. 51.

Pro cibo juscula tenuia ex vegetabilibus parata, præsertim farinacea, avenacea & hordeacea, succo citri vel paucò aceto sub acida facta, aut ex pomis parata, &c. Item pruna, cerasa & poma cocta, parcissimè usurpata, conveniunt. *Carnes* verò quæcumque & quæ ex his parantur, maximè hîc sunt vitanda, naturâ hoc dictitante, quæ ab iis plerumque his in febribus abhorret. *Nullus etiam cibus qualiscumque sit, ægro nauseanti obtrudatur; quia ut Hippocrates rectè docet: quo plus hos ægros nutriveris, eo plus nocebis; multùm enim omnibus in febribus præstat abstinentia, aut saltem si quid appetant, aut aliquid ipsis porrigatur, semper sit parcissimus ac tenuissimus, & quidem, ut jam dictum est, ex vegetabilibus paratus. Atque hæc*

curandi ratio mihi hæctenùs optima in
his febribus perspecta est.

*JOANNES DE GORTER. Medic.
Hippocrat. in aphor. XVI, libr. I, pag.
27.*

Miror igitur perversitatem multorum,
qui in omnibus febribus non dubitant
dare decocta carnis, quoniam in corpo-
ribus à febre calentibus citò in putrila-
ginem convertuntur.

*MM. MILLIN DE LA COUR-
VEAULT, & MORISOT DE LANDES:
Thesis. Ergo Parisinis variolarum inocu-
latio. pag. 5. Voyez Halleri disputatio-
nes ad morbor. hist. & curat. tom. V.*

Nec dissimulanda est alia truculantiae
variolarum in urbe Parisinâ causa: scili-
cet sparcior ex vegetantibus, liberalior
ex animantibus diætâ; imò ut nihil con-
vellendæ sanitati desit, ferculis pro eru-
dito condimento sunt jura carniùm vali-
diora.

*M. FRANÇOIS VIGAROUS. Quæ-
stiones medicæ pro regiâ cathedrâ vacante,
&c. 1776. Quæstio nona. pag. 27.*

Hoc tantùm advertentes circa diæt-

tam. . . . 1^o. Non indistinctè quæcumque
alimenta permitti febricitantibus. Jura
carnium potius nocere quàm prodesse
sub morbi initio, apud vegetos, & apud
biliosos maximè. Optimam esse diætam
tenuem & ex vegetabilibus paratam, &
solo remissionis tempore imperandam.

*ARETEUS CAPPADOX. De curat.
morb. acut. pleuritid. libr. I, cap. X.
Voyez Artis medic. principes ab Hallero.
tom. V, pag. 172 & sequent.*

Proindè cibariis omnibus ptisana
anteponatur, initio quidem. . . . Halica
verò secundum gradum occupat; . . .
tragi præterea sunt boni, panis aridus, . . .
si jam diu morbus producitur, cum dic-
tisque cibariis homo labare cæpit, . . .
mirificè profunt ova nuper è gallinâ edi-
ta, . . . inter carnes extremi pedes, . . .
columbæ, gallinæ elixæ, porcorum ce-
rebra. . . tosta. . . marini pisces & saxa-
tiles, . . . ex fructibus malum concedito
in aquâ aut mulsâ elixum, . . . tempore
quoque illo quod horam Græci nomi-
nant ficus & alii id genus fructus conce-
dantur.

ALEXANDER TRALLIANUS. libr. VI, cap. I. De putrid. Voyez Artis medic. principes ab Hallero. tom. VI, pag. 219. De victu.

Cibo utatur cremore ptisanæ largiter decocto. . . . At si vires imbecilliores appareant, panis quoque puris micas ex apomelite, aut hydromelle, aut hydrosolato porriges. . . . jusculum. . . . ex solâ gallinâ & modicis panis micis, si vires infirmæ sint, & æger cibum fastidiat.

VALESCUS DE THARANTA. Philonium. de febr. acut. libr. VII, cap. VI, fol. CCCLXXV.

Diæta febricitantium acutè : circa quam aliquid cano. Universales sunt permittendi. ¶ Prim. . . . Humidæ diætæ omnibus febricitantibus conferunt. . . . ¶ Undecimus. . . . Inter cætera cibaria acutè febricitantibus utilia & amica, ptisana colata & non colata obtinet principatum. . . . ¶ *Diæta particularis febricitantium acutè.* Cùm ergo videris febrem peracutam. . . . & venit crisis in quartâ die. . . . nihil penitùs pro cibo ministrabis, solam autem aquam hordei propinabis vel aliquos syrupos. . . . Si tum esset infirmior. . . . concedimus &

avenatum vel hordeatum clarum in primis tribus diebus; & si crisis fit in quartâ die, illâ die nihil damus de cibo.... Ubi autem ægritudo procedit usque ad undecimum vel quatuordecimum, concedimus hordeatum factum cum lacte amygdalarum & cum lacte quatuor seminum frigidorum majorum, & avenatum sit conditum, & jus poæ pullæ coctæ cum lactucis vel frusto cucurbitæ viridi, vel pisciculos squamosos boni saporis de aquis currentibus; ... & aliquid pro appetitu concedimus de pomis vel piris.... coctis in cineribus cum aliquantulo de saccharo.

JOANNES FERNELIUS. Febr. curand. meth. gener. cap. VI, pag. 392.

Cibus autem tum conveniens erit hordei cremor, aut jusculum è gallinæcis aut ex vitulinâ, hædinâve carne, in quo lactuca, oxalis, buglossum & portulaca incoxerint. Panis quoque ex eo jusculo coctus, & ipsarum carniū non nihil oxalidis, vel citrii mali succo, vel omphacio intinctum: ova insuper forbilia, eorumque præsertim vitelli; fructus etiam passi dulces vel aciduli.

Omnis autem febricitantium victus,

humidus, frigidusque habendus est ex materiâ levi. Primus. . . . aqua hordei. . . . aqua mulsa. . . . hordei cremor. . . . hæc sequitur forbitio è pulli gallinacei vel columbini jusculo, in quo frigidiora olera, lactuca. . . . portulaca. . . . incocta sint. Summ. refrigerand. nutriend. ratio in febr. cap. XI, pag. 411.

JODOCUS LOMMIUS. (Josse) De curand. febr. contin. cap. VII, pag. 78 & sequent.

Ptisana hordeacea atque ejus cremor facilè primas tenent, ob, &c. . . . Ptisana sic à multis paratur. . . . cæterum non rarò propter virium imbecillitatem, ad plenioris, quàm hæc ipsa sunt materiæ alimenta transeundum est, in septentrionalibus utique populis, qui voracitati, crassæque materiæ cibis insueverunt. Ergo etiam carnes interdum sunt concedendæ, sed volatilium, non item quadrupedum, nisi ad hædum & ad vitulum pervenire necesse sit. Inter aves acutè febricitantibus aptas. . . . cocta hæc genera alimentorum cum succo apparantur, sumanturque mali punici, aurantii, citrii, limonii & hujus modi. Frequentius ac rectius ex his coctis, & suo cum jure

contufis ac percolatis nutritoriæ fiunt forbitiones, hoc modo. . . . porrò sæpe non incommodè hujus modi forbiunculam additis quibusdam rebus, alterantem ac medicinalem reddimus. Id fit, vel unâ coctis. . . . feminibus frigidis . . . lactucâ, &c. Vel cum post percolationem. . . . adduntur refrigerantes succi, ut limoniorum, aurantium, aqua cardui benedicti. Hujus modi certè cibandi genus continuis in febribus semper efficacissimum sensi, cum ad hominis sustentandas vires, tum ad ardores mitigandos.

Cùm tanta est inappetentia, ut nihil horum admittat æger, concreti ex decocto jure carniarum commemoratarum liquores fiunt, additis santalis, coralliis, pauculoque vino aquoso, & aquâ rosaceâ, & saccharo, & cinnamomi momento. Grati hi succi palato; cùm sumuntur, liquefcunt, & sic in ventriculam facilè, multâque descendunt jucunditate.

Inter firmioris materiæ alimenta panis bis terve in aquâ lotus, & cum jure pulli vel capi mixtus acutè febricitantibus datur. Sæpè apud nos cum tenui cerevisiâ tritus, panis leniter decoquitur,

fitque forbiuncula, addito saccharo, ac pauculo butyro. Loco citat. pag. 78.

Verùm hæc cibandi præcepta, ut Græcis atquæ Italis conducunt, ita septentrionalibus gentibus, ceu multàm aliàs edacibus, ac quis enim acutè febricitantem nostratem continuerit. . . . aut nutritionis casum unicis reficere poculis, sine virium jacturâ, atque periculo, possit? Omitto calumniam vulgi, qui fame siti- que enectum hominem, non morbo superatum, si mors eum contingit, clamat, ingenti medentium dedecore. Et ut quàm fortissimè populi contemnamus voces, artem sæpè inique culpantis, ratio tamen monet, ipseque docet *Hippocrates*, prætenuem nimisque severam victûs rationem esse inutilem, ac periculo opportunam. Errata enim, si quæ ægrotantis culpâ, vel medendis fiunt, molestius feruntur ab homine, propter immodicam debilitato inedia. Ergo etiam, me judice, ubi Græci mediam imperant, nos pocula damus; pro illorum poculis, nos forbitiones, ac pro his, etiam ea quæ comedantur, indulgemus. Tanti est consuetudo, hominumque natura. . . . Scire tamen licet nimios nos esse oportere in nostratibus alendis,

ceu quibus propter voracitatem, atque crassæ materiæ alimenta, cruditas ferè semper adest aliqua, quæ tempestivâ inediâ, incipientibus potissimum febribus, corrigi tutò potest. Loco citat. pag. 72 & 73.

JACOBUS HOLLERIUS. De morbo intern. de febre putrid. contin. libr. II, pag. 32 & 33.

Post phlebotomiam duabus aut tribus horis mulsam Græci propinabant, ex hinc horâ ptisanæ cremorem. Nunc verò mulsæ loco, quæ quidem suspecta est in magno calore, aqua cocta, cui octava sacchari commixta sit, utendum est: deindè hordeato, loco cremoris ptisanæ.

Victus in reliquum tempus instituentus est qui refrigeret & humectet. Is autem tenuis & magnâ ex parte. Itaque nostro more juscula conveniunt è junioribus pullis gallinarum, vel vitulinâ carne molliusculâ. Alteranda verò ex acetosâ, lactucâ & portulacâ. Potus, aqua hordei, syrupus violatus multâ aquâ coctâ dilutus, &c.

GUILLELMUS RONDELETIUS.

De curand. febr. de synocho, pag. 767.

Statim tenuissimo victu utendum, ob id interdiciamus usu vini, carnis, & aliorum alimentorum, quæ multum sanguinis generant & corpus calefaciunt; ob id aquam pro vino damus, aut vinum malorum granatorum, aut julepum Alexandrinum, pruna cocta, acida poma præterea cocta. Concedimus cremorem hordei paratum ex paulo saccharo rosato, decoctum herbarum refrigerantium, vel lactucæ, portulacæ, denique victus ratio est tenuissima. Quòd si vires ut cùmque imbecilliores talem victûs rationem ferre non possunt, decoctum pulli, aut coxæ capi vel gallinæ cum lactucâ, portulacâ vel borragine, aut seminibus frigidis, si herbæ non reperiantur, concedimus.

HYERONIMUS MERCURIALIS.

Libr. V, de febr. pag. 330 & sequ.

Cibus plenus... est panis, ova & caro; tenuissimus... est nihil dare, vel aquam solam administrare. Medium genus duplex est, aliud quod proximum est tenuissimo, hujusmodi est melicratum,

cremor ptisanæ, panis lotus; aliud verò quod proximum est pleno, veluti caro extremarum gallinæ. . . .

Cibus tenuissimus. . . . erat quidem veteribus in usu, verumtamen tempore nostro penitus desuevit, adeo ut si quispiam medicus reperiatur qui velit detinere ægros absque cibo, vel unâ die, statim trucidator vocatur. Quare ego in hâc sum sententiâ, ut in febribus putridis fugiatis hunc tenuissimum victum, plenus autem victus cum sit potius sanorum omninò fugiendus est. . . . Sed medium genus maximè accommodatum est in hâc curatione. . . . quamobrem convenit in febribus putridis uti ptisanâ tantoperè à *Galeno & Hippocrate* celebratâ, melicrato, pane loto, carnibus avium, . . . juribus, herbis. . . . carnes neque semper, neque quovis modo, sed contusas & in sorbitionis formam redactas. *Et hujus mentote in febricitantibus vestris caveatis à cibus qui opus habent masticatione, quoniam semper Hippocrates monet, ubi febris adest, sorbitionibus non cibus esse utendum.* Et tamen nulla est hodie febris in quâ non exhibeamus & panem & ova & carnes. Loco citat.

Cibus utilis est ptisana facta cum bro-

dio parvæ pullæ, cui admixtus sit succus granatorum vel citri... jura etiam quibus admixtus sit succus uvæ immaturæ... panatella cum succo citri. Carnes non admodum mihi probantur, quòd facilè putrescant, & quòd in febribus omnibus, ut dicebat *Hippocrates*, utiliores sint sorbitiones quàm cibi, &c.

BARTHOLOMÆUS PERDULCIS.
Univers. Medic. diæta ægror. cap. V,
pag. 325.

In acutis *Hippocrates* tenuem valdè victum præscribit, cremorem hordei.... quorum loco nos juscula concedimus, gelatinam, expressa, consummata... indulgendum enim aliquid consuetudini. Græci enim temporibus *Hippocratis* frugaliter vivebant.... præterea longam inediam.... in morbis peracutis faciliùs quàm nos ferebant, qui paulò liberaliùs & multò lautiùs vivimus.

JOANNES VARANDÆUS. De indicat. curativ. cap. VI, pag. 71.

Paulò deterior cibus & potus, sed suavior... iis qui meliores sunt, sed insuaviores, magis expectendus est. Sic nos calida, odorata, aromatica... jus carniùm &

Similia in calidissimis affectibus, febre continuâ, pleuritide, phrenitide, audacter & summâ utilitate exhibemus.

DANIEL SENNERTUS. De febr. libr. II, cap. IX, tom. II, pag. 49 & sequent.

Verùm hæc cibandi ratio (victus tenuis) Græcis & Italis præscripta, septentrionalibus populis minùs convenit. Imò nec hâc ætate Italis convenire Itali censent, quia scilicet pleniori victui homines quàm olim assueti sunt. Indè hodie licet loco inediæ integræ, melicrato vel jusculo aliquo, vel quod æquipolleet his, uti. Loco ptisanæ colatæ integrâ ptisanâ, imò loco ptisanæ, piscibus, ovis, carnibus uti licet.

Carnes etiam aliqui rejiciunt eo quòd facilè putrescant, & observatum sit, qui in Cretâ & aliis Græciæ locis qui carnes comedunt, mori. Verùm etiamsi in Græciâ ob calorem illum insignem, & quia homines tenuem victum ibi facilè tolerant, ægri carnes vix sine damno edunt in febribus: non tamen ideò populis septentrionalibus, huic victui assuetis, carnes subtrahendæ sunt. Ex carnibus autem conveniant capi... quæ coctæ cum succo

malorum granatorum, citri, limonum
condiri possunt... ex iis... jus conficitur...
consummatum.... verum cum victum
pleniorum suppeditent talia, ubi tenuio-
re opus est, non satis commodè exhi-
bentur, nisi minore copiâ.

Hinc in ipso statu, victu tenuissimo
(respectu scilicet victûs totius morbi)
est utendum. Et in morbis acutis tenuis
victus requiritur, & quo acutior est mor-
bus, eo tenuiore victu opus est. In fe-
bribus verò longis, victu mediocri aut
pleniori utendum, & tantò pleniore quò
morbus est diuturnior.

*LAZARUS RIVERIUS. Prax medic.
libr. XVII, sect. ij, cap. I, de febr. b.
contin. putrid. pag. 429.*

Alimenta quod attinet, victus tenuis
esse debet in acutis febribus. Et in eo ita
severa fuit antiquorum diligentia, ut po-
tissimam curationis partem in eo consti-
tuerent, ægrisque, febre acutissimâ la-
borantibus, victum tenuissimum impe-
rarent, ac solâ ptisanâ hordei ægros
nutrissent....

At nostris temporibus, in hâc saltem
regione, *mulierum contumaciâ & medi-
corum indulgentiâ* factum est, ut in qui-

busvis febribus, quantumvis acutissimis
juscula semper concedantur, ex decocto
carnium gallinæ, capi, vervecis, eâque
ut plurimum tertiâ, aut ad summum
quartâ quâque horâ exhibeantur. Æstate
verò pulli gallinacei, aut carnes hædinæ
prædictis addi solent. Tum etiam per vi-
ces, ex pullo gallinaceo solo cum herbis
refrigerantibus ut lactuca.... vel ordi-
nariis etiam jusculis succus limonum....
vigente magno ardore febrili & intensâ
putredine, permiscantur.

Prætereâ in febribus minùs acutis pa-
natellæ exhibentur bis aut ter in die, ex
pane loto cum jusculo confectæ. Hordea-
ta etiam aliquando usurpantur ex ptisanâ
colatâ antiquorum, &c.

*JACOBUS LAZERME. Curat. mor-
bor. curat. febr. tom. II, pag. 249.*

Sorbitiones seu juscula carne vitulinâ,
vervecinâ, bovinâ, gallinâ & pullis vul-
go parantur: his quandoque præsertim
in febribus continuis, adduntur cremo-
res orysæ, hordei, avenæ, fecalis, aquâ
parati, quartâ qualibet horâ cum juscu-
lis alternis vicibus exhibendi; imò cre-
mores ex his parati in febre continuâ
jusculis sunt anteponendi, quia sangui-

nem magis diluunt & temperant, partiumque ferofarum damnum melius refarciunt. Jura carniū sale volatili, oleo facta, motum febrilem & sanguinis rarefcentiam augent. Insuper partes adiposæ, à jure carniū inseparabiles, ad putredinem contrahendam pronæ, materiem febrilem alunt, & febrem ipsam fovent, ut in ægro observavi febre continuâ per plures dies laborante, à jusculis pinguioribus, frequentibus assumptis, producta, quæ adhibito tenuiori atque humidiori victu, absque remediis penitus evanuit.

FRANCISCUS BOISSIER DE SAUVAGES DE LA CROIX. Nosolog. method. class. III, ord. I, t. II, pag. 351.

Quoniam in quàm plurimis exanthematicis humores ad putredinem vergunt, ut patet ex fætore oris, excrementorum, & citâ cadaverum gangrenâ, septicatum medicamina, tum alimenta fugienda sunt, & antiseptica anteponenda; notum autem est vègetabilia alimenta exceptis acribus esse minùs putredinosa, quàm carnes animalium, adeòque ægros cremoribus avenæ, orysæ, decocto albo Sydenhami esse nutriendos, nisi tamen à jusculis expectetur major cor-

roboratio, ut cùm pulsus languidus est... summi momenti est... ut acidis, limonum succo, aceto condiantur alimenta ad arcendam putredinem.

ANTONIUS DE HAEN. Rat. Medend. tom. I, pag. 2 & sequent.

Constitit *Diætâ Hippocraticâ* nihil dari præstantius observavimus: in ægris nostris, quò acutior, ideòque brevior morbus esset, eò parciora alimenta exhibenda esse, contra pleniora.

Materies fuit passim decoctum, puls, cremor hordei aut avenæ cum melle, aut jus carniùm. Equidem jura carniùm in *Hollandiâ*, fateor, rariùs ægris concessi, quòd in putrefactionem quodammodo inclinent, verumtamen ex ipsâ doctrinâ Hippocraticâ, debui ea *Austriacis* concedere ægris.

Quippe universæ *Austriacæ*, penèque omni *Germanæ* genti, id moris est, ut aud prandeant unquam aut cœnent, quin à jure carniùm inchoaverent. Hisce ita affueverunt, ut quibus diebus. *Sancta Ecclesia Catholica* carnibus abstinendum jufferit, jure pisciùm utantur: quæ quidem consuetudo planè ignorata *Batavis*. Lex igitur *Hippocratis* jubet, aphor. I-17.

« Concedendum aliquid & consuetudi-
 » ni, & tempeſtati, & regioni, & ætati,
 » 2-38. Paulò deterior & potus & cibus,
 » jucundior autem, eligendus potiùs,
 » quàm meliores quidem, ſed ingratioreſ,
 » 2-50. A multo tempore conſueta,
 » etiam ſi fuerint deteriora, inſuetis mi-
 » nus turbare ſolent.

Hanc porrò in putridum inclinatio-
 nem emendaturus, grata acida iisdem
 addenda eſſe docui. Succum citri, au-
 rantiorum acidorum, granatorum, di-
 tioribus; tenuioris verò fortis homini-
 bus, cremorem tartari, aut juri incoc-
 tam acetofam. Juvat & ſuâ naturâ aceſ-
 cens, panis albus, benè coctus, ac fer-
 mentatus, quem, dum longior futura
 videtur ægritudo, aut dum ejus apicem
 æger jam eſt tranſgreſſus, juribus inco-
 quimus. Pulſes avenaceæ intermediis
 temporibus conceduntur iis qui nec
 ægrotant valdè, nec prædictis appetitum
 ſedare valent....

Alterum ægrorum noſtrorum nutri-
 mentum, eorundemque ſimul potum,
 ſupra innueram eſſe aquam hordei, vel
 avenæ cum melle. Quod decoctum aut
 meracius, aut tenuius, major minorve
 nutriendi neceſſitas moderatur. Si neque

spissum, neque tenue esse oporteat, coquantur unc. 8. Hordei crudi aut avenæ cum aquâ purâ, donec crepet, ut supersint mensuræ quatuor. Mensura capit quatuor libras medicas. Mensuræ cuique unc. 1, 2, mellis adduntur. Ægris vehementer exæstuantibus, cum ficcâ nullâve alvo, singulis mensuris dragm. 1, 2, cremoris tartari, vel totidem nitrî adduntur.

Decocti hujus usus adhibetur assiduus, ut quantum possint ægri, potent; recusantesque, blandè admonentur necessitatis bibendi. Quâ quidem in parte nostros pauperes plerisque divitibus dociliores experimur. Rariùs unica mensura, sæpiùs binæ; non rarò tres, & plus adhuc, per diem assumuntur, idque aut calidè, aut tepidè saltem.

Forfitan hæc quantitas exuberentior, adeòque onerosior quibusdam videbitur. Sed his rehero ægros nostros inde minimè gravari, quin potiùs multis hinc gaudere emolumentis. Loc. cit. pag. 5.

Pergente cum appetitu facili horum tolerantia, poma elixa, cocta, tosta, interdium concedimus, coctave pruna. tom. VII, pag. 223.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



